

LA REVUE SUISSE  
DE LA RECHERCHE  
ET DE SES APPLICATIONS

VOLUME XXIX

**L'empathie,  
moteur de  
connexions**

**H É M I S P H È R E S**



**Hes·so**

## Réaction affective

*Azione Sentimentale* est une performance réalisée par l'artiste plasticienne Gina Pane en 1973, au cours de laquelle elle se blesse volontairement avec des épines de roses, puis avec une lame, sous les yeux du public. Envisageant le corps comme support d'expression artistique, Gina Pane ne cherche pas à choquer, mais à faire ressentir la douleur : la sienne, ainsi que celle que les femmes intériorisent socialement. En s'infligeant ces blessures, elle vise à provoquer une réaction affective chez les spectatrices et spectateurs — trouble, malaise, compassion ou rejet. Cette performance est destinée à questionner les diktats imposés aux corps féminins.



*Homunculus cunctatus* est une statue en cours de création de l'artiste néerlandaise Margriet van Breevoort. Cette créature grise, sans jambes, a une tête d'éléphant de mer du Nord, un corps de larve et des bras humains joints. Une fois terminée, elle tiendra le rôle de miroir des émotions, comme c'est le cas pour son grand frère *Homunculus loxodontus*, créé en 2016 pour le Centre médical de l'Université de Leyde aux Pays-Bas. Assis sur une chaise de salle d'attente, *Homunculus loxodontus* symbolise les émotions des personnes qui attendent dans un cabinet médical.



HÉMISPHERES  
LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

VOLUME XXIX

# L'empathie, moteur de connexions

ÉDITEUR

**Hes·so**



# SOMMAIRE



## RÉFLEXION

**8** | L'empathie, une émotion à réguler

## GRAND ENTRETIEN

**14** | Samah Karaki

## PORTFOLIO

**18** | Panda love

## ARCHITECTURE

**20** | Remettre les liens au centre du bâti

## ENTREPRISES

**23** | Quand le deuil s'invite au bureau

## RESSOURCES HUMAINES

**26** | Capable d'empathie, l'IA place le recrutement face à de nouveaux défis

## INGÉNIERIE

**30** | Qui a mis des émotions dans la machine ?

## VOYAGES

**34** | Vers un tourisme qui soigne les territoires et les liens humains

## TRAVAIL SOCIAL

**40** | Violences sexuelles : accueillir la parole sans se perdre

## PSYCHIATRIE

**43** | Quand je ne ressens pas ce que tu ressens

## PORTRAITS

**46** | Faire une place à l'autre

## THÉÂTRE

**52** | Les couches superposées de la communication humaine

## DESIGN

**55** | Au Viêt Nam, les objets règlent leur compte au passé colonial

## SANTÉ

**58** | Le dilemme des soignants : entre valeurs humanistes et pressions économiques

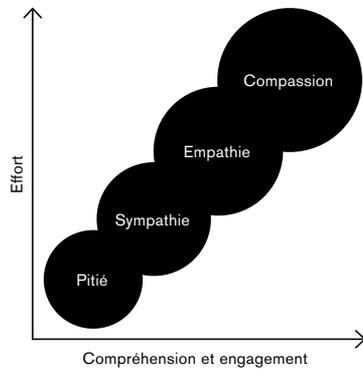
## USER EXPERIENCE

**64** | L'art de comprendre l'utilisateur

## MUSIQUE

**68** | La pédagogie musicale au diapason de l'empathie

## 73 – 91 | Focus



L'empathie a été mise à mal récemment. Elon Musk l'a notamment qualifiée de « faiblesse fondamentale de la civilisation occidentale » lors de son interview par l'animateur Joe Rogan en février 2025. Ces propos reflètent une tendance qui rejette la solidarité ou l'altruisme, en particulier envers les minorités. Mon parcours m'a amenée à une conviction opposée: l'empathie permet de déplacer des montagnes en plus d'être un moteur d'innovation. Je crois en son pouvoir.

L'empathie représente pour moi une posture: celle de s'intéresser au ressenti de l'autre et d'ajuster son comportement en conséquence. Cette attitude a un impact sur les personnes et la motivation collective. Lorsqu'on occupe un poste à responsabilité, il est important de faire preuve d'exemplarité et de promouvoir une attention sincère à l'autre, quel que soit son niveau hiérarchique. J'ai moi-même parfois été dure, voire autoritaire. Mais l'expérience m'a montré qu'un management empathique permet d'instaurer un climat de confiance, favorable à la collaboration, avec à la clé de meilleurs résultats. L'empathie doit se déployer au niveau des relations interindividuelles, notamment à travers une culture du feed-back bienveillant. Mais elle doit aussi être promue comme culture institutionnelle, en particulier dans une haute école dans laquelle l'humain est la matière première. Les étudiantes et les étudiants apprennent mieux avec des professeur-es empathiques. L'actualité de ces dernières années a mis en lumière les dégâts causés par la maltraitance dans les domaines éducatifs ou sportifs.

## **É D I T O R I A L**

### **Le pouvoir de l'empathie**

Luciana Vaccaro, Rectrice de la HES-SO

Pendant longtemps, ces comportements ont été tolérés au nom de l'excellence. Heureusement, les mentalités évoluent: le succès ne doit plus se faire au détriment du respect de l'intégrité de chacune et chacun. Mon intention est de favoriser une culture de tolérance zéro envers les comportements maltraitants. Il n'existe pas de baguette magique, mais des initiatives comme l'enquête sur le harcèlement sexuel et sexiste menée au sein de la HES-SO en 2024 permettent de mieux comprendre ce problème et de prendre des mesures pour y faire face.

Ce vingt-neuvième numéro d'*Hémisphères* aborde une thématique qui me tient à cœur. Les articles explorent les multiples facettes de l'empathie, telles que ses liens avec l'innovation (voir « L'art de comprendre l'utilisateur » p. 64) ou son intégration dans les agents conversationnels d'IA (voir « Qui a mis des émotions dans la machine? » p. 30). Certains articles adoptent une perspective critique, soulignant que l'empathie peut parfois exclure lorsqu'elle se limite à un entre-soi (voir l'interview de la neuroscientifique Samah Karaki p. 14). Dans le domaine des soins, notamment, l'empathie doit être reconnue comme une compétence professionnelle à part entière (voir « Violences sexuelles: accueillir la parole sans se perdre » p. 40). Chères lectrices, chers lecteurs, je vous souhaite une belle découverte de ce numéro, qui, je l'espère, contribuera à diffuser le super-pouvoir de l'empathie. ◀

L'empathie n'est ni bonne, ni mauvaise en soi. Mais elle a ceci de particulier qu'elle peut se montrer sélective, manipulable et mener à l'épuisement. Bien accompagnée, elle peut cependant être un levier contre les discriminations.

# L'empathie, une émotion à réguler

TEXTE | *Geneviève Ruiz*

Dans la langue française, le terme « empathie » est apparu dans les années 1960. Il était certes déjà utilisé depuis quelques années en allemand et en anglais et les philosophes des Lumières avaient exploré des concepts similaires, tels que la sympathie. Malgré sa jeunesse, l'empathie a suivi en quelques décennies une courbe de croissance exponentielle en termes d'usages, d'articles, de livres ou de recherches qui lui sont consacrés. Au point qu'on la qualifie de phénomène de mode. Un autre fait remarquable réside dans la difficulté à définir précisément ce mot pourtant sur toutes les lèvres. Alors que le grand public l'associe souvent à la sympathie ou à la bienveillance, elle relève tantôt d'une compétence, tantôt d'une vertu ou encore d'une émotion suivant le point de vue adopté. « Même dans la recherche scientifique, il existe différentes définitions et manières de mesurer l'empathie, précise Patricia

Cernadas, psychologue et chercheuse spécialisée dans l'étude des émotions au Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève. De mon point de vue de psychologue, on peut avancer qu'il existe deux dimensions de l'empathie : la cognitive, qui fait qu'on est capable de comprendre la pensée de l'autre et d'adopter sa perspective ; et l'émotionnelle, qui se réfère à l'idée de partager d'une certaine manière l'émotion de l'autre. » Parallèlement aux récupérations tous azimuts de l'empathie dans les domaines du management, de la morale ou du politique notamment, les recherches en psychologie et en sciences affectives menées depuis plusieurs décennies ont établi un certain nombre de faits. « Ces travaux se situent dans le champ en pleine expansion des recherches sur les émotions, souligne Patricia Cernadas. Les connaissances vont certainement encore évoluer ces prochaines années. » En attendant,

ces recherches ont montré une prédisposition « innée » à ressentir l'empathie chez le petit être humain. « Ce n'est pas spécifique à l'humain, certains auteur·es, comme le primatologue Frans de Waal<sup>1</sup>, ont montré qu'elle existait aussi sous différentes formes dans le règne animal », commente Patricia Cernadas. Si l'on s'en tient à l'espèce humaine, les bébés ressentent déjà des formes précédant l'empathie. Comme la contagion émotionnelle, lorsqu'ils pleurent en entendant d'autres bébés pleurer, ou le mimétisme lorsqu'ils imitent des expressions faciales. Dans les années qui suivent, différentes étapes de développement leur permettent de ressentir de l'empathie, généralement autour de 7 ans. Pour cela, l'enfant doit notamment pouvoir se différencier de l'autre. « L'empathie est donc présente chez les individus au développement "normal", indique Yves-Alexandre Thalmann, psychologue et auteur d'ouvrages de psychologie appliquée, dont *L'Envers du développement personnel* (Éditions 41, à paraître). Selon les explications évolutionnistes, sa fonction consiste à faciliter les liens sociaux. Après, elle va plus ou moins se développer selon les individus et le contexte social. »

### Les filles socialisées à l'empathie

L'empathie est plus ou moins encouragée et dès lors exprimée en fonction de la socialisation, notamment selon le genre. Dans les sociétés occidentales, l'éducation et d'autres vecteurs de socialisation (histoires et publicités, jeux, etc.) la stimulent typiquement chez les filles. « Elles sont socialisées à l'empathie, relève Hélène Martin, sociologue spécialiste du genre et professeure à la Haute école de travail social et de la santé Lausanne – HETSL – HES-SO. Elles apprennent à mettre la focale sur l'autre, afin de comprendre ses états émotionnels et d'agir en fonction. Elles sont encouragées à aider, à plaire, à prendre soin. » L'empathie serait par ailleurs une émotion sensible à la motivation. « Si on n'est pas motivé, on ne va pas forcément la ressentir, typiquement lorsque ce n'est pas prôné socialement, explique Patricia Cernadas. Une étude américaine, qui date déjà de 2001, avait mené des tests d'empathie sur des groupes d'hommes et de femmes. Ces dernières avaient dans un

premier temps obtenu de meilleurs résultats. Une deuxième série de tests prévoyait une récompense pécuniaire pour les participantes et les participants qui parvenaient à reconnaître les émotions des autres. Cela avait nettement atténué les différences de genre. »

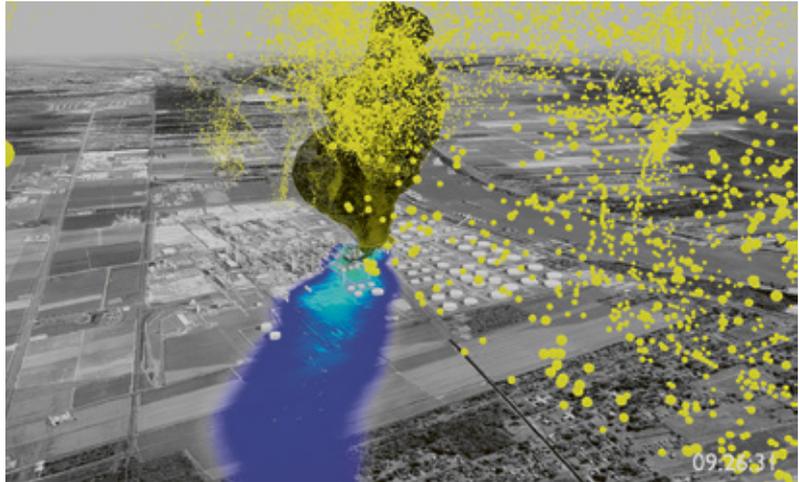
### Contre-empathie et *Schadenfreude*

L'empathie possède aussi la particularité d'être sélective. Elle est prioritairement dirigée vers les membres du clan, ceux qui me ressemblent. Ce mécanisme qui privilégie l'empathie intragroupe est même étroitement lié à la contre-empathie, c'est-à-dire au rejet des non-membres. Cela peut favoriser les biais et la *Schadenfreude*, soit la réjouissance face au malheur d'autrui. Suivant le contexte, un individu peut faire preuve presque simultanément d'empathie et de contre-empathie. Dans les cas extrêmes, il y a les tortionnaires nazis bons pères de famille ou les psychopathes adorables voisins. « De manière générale, cette sélectivité de l'empathie pose problème car elle est fortement manipulable et peut légitimer des violences, observe Yves-Alexandre Thalmann. Lorsqu'une politicienne ou un politicien met en évidence un crime commis par un réfugié·e, il va provoquer l'empathie intragroupe et légitimer le rejet d'autres groupes sociaux. Il sélectionne avec qui on est empathique et avec qui on ne l'est pas. »

L'empathie est aussi une émotion qui ne pousse pas nécessairement à l'action face à la détresse d'autrui. « Lorsque je ressens moi-même cette souffrance, cela mobilise beaucoup d'énergie pour la réguler, expose Patricia Cernadas. L'empathie face à la souffrance n'active pas des zones du cerveau liées à la récompense ou au sentiment de puissance, mais celles de la douleur. Elle engendre plus souvent un repli sur soi. » Pour Yves-Alexandre Thalmann, l'empathie peut s'avérer problématique dans le contexte des professions du soin ou de la santé, car elle empêche d'établir une saine distance avec la souffrance de l'autre, ce qui peut mener à l'épuisement. « Or cette distance est précisément celle qui permet le soutien. Elle me permet d'aider autrui dans sa souffrance, sans pour autant la vivre avec lui. »

<sup>1</sup> Consécutivement à ses observations sur les chimpanzés dans les zoos des Pays-Bas, le primatologue Frans de Waal (1948-2024) a montré combien leurs gestes de coopération avaient une importance stratégique. Il a ainsi mis en lumière les comportements de solidarité et d'altruisme dans le monde animal. L'un de ses ouvrages les plus connus est *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire* (2009).

L'agence Forensic Architecture est un groupe de recherche multidisciplinaire basé à l'Université de Londres qui utilise des techniques architecturales avancées et des technologies numériques pour enquêter sur des cas de violences d'État, de violations des droits humains et de destruction environnementale à travers le monde. L'image ci-contre fait partie de l'enquête menée par l'agence sur l'incident survenu le 24 août 2023 à la raffinerie Marathon Petroleum Corporation à Garyville, en Louisiane, afin de rendre visibles les incohérences et les lacunes dans les rapports des autorités sur la dispersion dans l'environnement d'hydrocarbures inflammables.



Le 7 septembre 2015, une trentaine de Marocaines et de Marocains se sont allongés sur une plage de Rabat, vêtus de tee-shirts rouges et de bermudas bleus, en hommage à Aylan Kurdi. Ce jeune Syrien de 3 ans a péri noyé alors que sa famille tentait de rejoindre la Grèce. La photographie de son corps échoué sur une plage turque a été largement diffusée par les médias internationaux.



Le jeu vidéo *Papers, Please* place le joueur ou la joueuse dans la peau d'un père de famille dans un pays imaginaire. À travers ce personnage, le scénario permet d'expérimenter l'ascension d'un régime fasciste et les dilemmes qui en découlent. Les joueurs sont confrontés à des choix difficiles, en conflits entre eux, tels que nourrir leur famille, obéir aux ordres, ou rester fidèles à leurs valeurs morales.

Une étude datant de 2024 a analysé les mécanismes responsables du comportement altruiste de rats norvégiens, en particulier lorsqu'ils libèrent leurs congénères pris au piège, ce qui implique une réaction empathique vis-à-vis de la situation de détresse de l'individu captif. Les résultats indiquent que la propension à l'altruisme et à la coopération ne dépend pas du lien de parenté, mais découle plutôt d'une réciprocité : les rats délivrés avaient déjà participé à des opérations de sauvetage de congénères.



# « L'empathie est une vertu publique obligée alors que l'indifférence est un vice privé. »

Jean Dion, chroniqueur et écrivain canadien, *Le Devoir*, 1999



Dans *Cheval effrayé par l'orage*, Eugène Delacroix (1798-1863) capture la terreur instinctive d'un animal confronté à une nature hostile. L'œuvre ne dépeint pas simplement un cheval, mais une créature vulnérable, reflétant nos propres craintes. Ce tableau s'inscrit dans le mouvement romantique, célébrant l'émotion, le sublime et les tourments de l'âme.



*Shampoooty* est un projet artistique créé par Andy Sahlstrom qui explore le slogan « Des jouets pour enfants, des questions pour adultes ». Alors que leur esthétique semble destinée aux enfants, ces jouets abordent des thèmes d'adultes, comme les comportements pervers ou les addictions. Ces créations soulignent une tendance sociale qui expose les enfants très tôt au monde des adultes. Cela peut les mettre en porte-à-faux avec eux-mêmes, et les pousser à imiter les personnages qu'ils voient à la télévision ou sur les réseaux sociaux.

## Définitions

### EMPATHIE

L'empathie vient du grec ancien *en* (dans, à l'intérieur) et *pathos* (souffrance, ce qui est éprouvé). Il s'agit de la reconnaissance et de la compréhension des sentiments, pensées et expériences d'une autre personne. Il existe plusieurs types d'empathie. Les plus connues sont l'empathie cognitive, qui se réfère à la compréhension rationnelle des perspectives et des états mentaux d'autrui, et l'empathie affective, qui implique une réponse émotionnelle aux sentiments des autres.

### ALTRUISME

Valeur morale importante dans de nombreuses cultures et religions, l'altruisme désigne la préoccupation désintéressée pour le bien-être d'autrui. Il est motivé par un sentiment de devoir ou de responsabilité pour le bien commun. L'altruisme est souvent présenté comme le contraire de l'égoïsme.

### BIENVEILLANCE

La bienveillance peut être perçue à la fois comme une vertu ou un principe général, visant le bien-être et le bonheur de l'humanité dans son ensemble. À un niveau plus personnel, elle désigne également une attitude favorable envers autrui. La bienveillance ne consiste pas à se connecter aux expériences des autres, mais intègre une dimension active de gentillesse et de soutien.

### COMPASSION

Du latin *compassio* (souffrir avec), la compassion se réfère à un sentiment de pitié qui rend sensible aux malheurs d'autrui. Elle va au-delà de la sympathie et de l'empathie en ce qui concerne la motivation à agir. Selon la psychologue Paul Bloom (*Le Temps*, 2017) : « La compassion consiste à se soucier de quelqu'un qui souffre, sans pour autant éprouver soi-même ce qu'il ressent. »

### SYMPATHIE

La langue française donne trois sens principaux à ce mot selon le Larousse : « Penchant naturel, spontané et chaleureux de quelqu'un vers une autre personne ; participation à la joie, à la peine d'autrui ; bienveillance, disposition favorable envers quelque chose. » La sympathie permet plus de distance que l'empathie, car elle est moins centrée sur une compréhension des émotions de l'autre.

Face à ce tableau de l'empathie, on peut s'interroger sur l'avantage de l'intégrer dans les cursus scolaires, comme l'a décidé le Ministère français de l'éducation nationale en 2024. «L'empathie en soi n'est ni bonne ni mauvaise et je ne vois pas l'intérêt de la privilégier par rapport à d'autres émotions, considère Yves-Alexandre Thalmann. Dans le cas de la lutte contre le harcèlement, elle permettrait même au harceleur·euse d'étoffer son arsenal car il comprendrait mieux les mécanismes de comportement de sa victime. On ne peut pas favoriser l'empathie et en attendre des solutions. Comme toutes les émotions, elle doit être régulée.» Patricia Cernadas se montre de son côté plutôt favorable à l'apprentissage de l'empathie à l'école: «Tout ce qui peut amener à une meilleure connaissance de son fonctionnement émotionnel est positif pour le vivre-ensemble. Bien réguler ses émotions peut s'entraîner<sup>2</sup>. En ce qui concerne l'empathie, cela peut permettre de la diriger aussi vers les personnes qui ne font pas partie du groupe.» La psychologue souligne toutefois que la compassion est une meilleure alliée si l'objectif est de motiver les comportements prosociaux: «Elle est moins manipulable que l'empathie car plus complexe à ressentir. Elle active d'autres zones cérébrales, dont les circuits liés à la récompense. Elle pousse ainsi davantage à l'action face à la détresse de l'autre.»

### Lutter contre les préjugés

Une équipe de recherche de la HETSL a de son côté créé un jeu pédagogique dans lequel l'empathie est utilisée comme levier pour opérer une prise de conscience des privilèges et des discriminations structurels de la société. Intitulé *Dans la vie de...* et accessible via une plateforme internet, il a été développé de 2018 à 2021. «Chaque personne tire au sort une vignette qui décrit un personnage, explique N'Dri Paul Konan, psychologue social et professeur à la HETSL, qui a mené ce projet avec ses collègues Hélène Martin, Maria Sokhn, Rebecca Bendjama et Camille Pellaton. Ces personnages fictifs vivent plus ou moins de privilèges et de discriminations. Ils ont été créés sur la base de la littérature scientifique et d'échanges avec des associations locales.» Après s'être plongés dans le rôle, les partici-

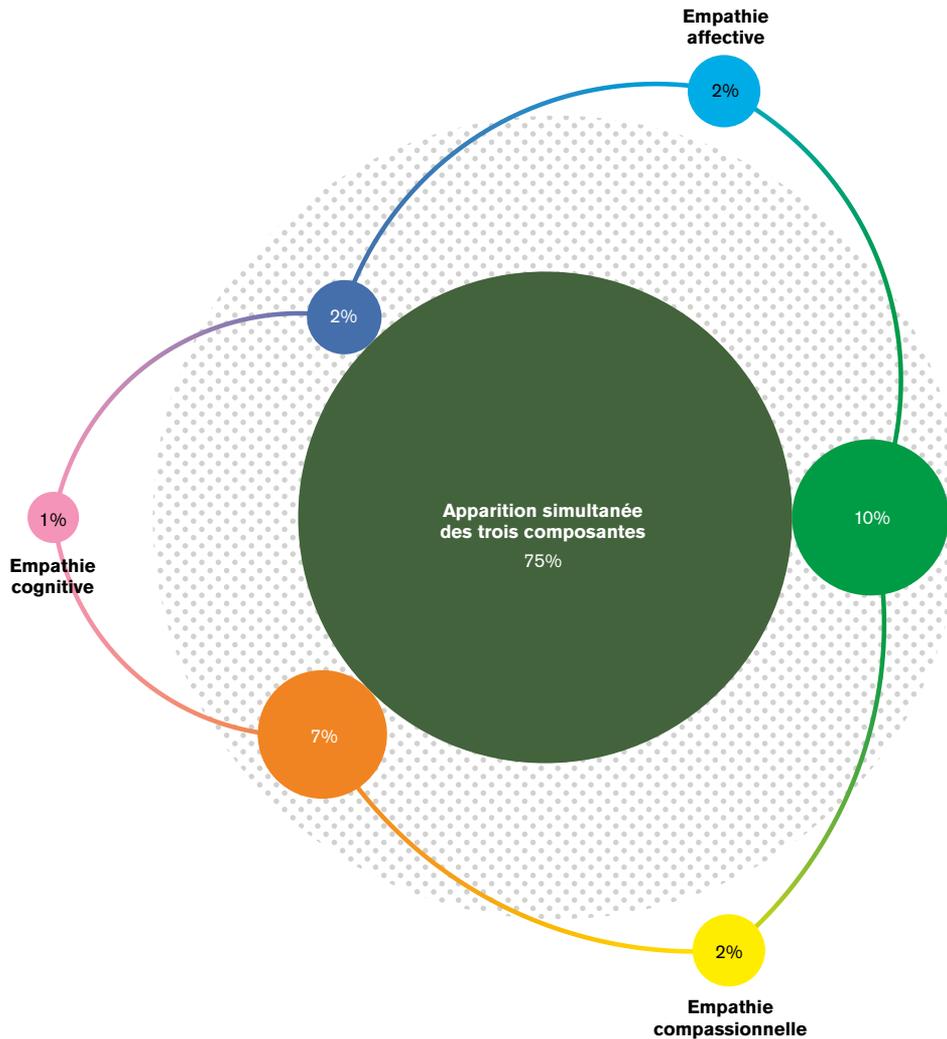
pants se placent sur une même ligne pendant que l'animatrice ou l'animateur clame une vingtaine d'affirmations. S'ils se sentent concernés, ils font un pas en avant; sinon ils restent sur place. On peut citer «Dans les espaces publics et dans la rue, je ne crains pas les agressions, les insultes, le harcèlement», ou «J'ai ou j'ai eu un travail qui correspond à ma formation et à mes aspirations ou si je suis en formation, celle-ci correspond à mes aspirations». La session se termine par un échange sur les ressentis. «Ce jeu est basé sur des recherches qui montrent qu'il ne suffit pas de dénoncer les inégalités sociales, les stéréotypes et les discriminations pour voir les comportements évoluer, expose N'Dri Paul Konan. Pour avoir un impact, il faut travailler simultanément les dimensions cognitive, affective et comportementale de l'empathie.» *Dans la vie de...* vise à se mettre à la place de l'autre pour expérimenter ce que peuvent penser, ressentir et vivre les personnes victimes de discriminations ou bénéficiant de certains privilèges: «Les privilèges passent souvent inaperçus aux yeux de celles et ceux qui en bénéficient, car ils les envisagent comme étant la norme, ou alors les comprennent comme individuellement "mérités"», avance Hélène Martin. Selon N'Dri Paul Konan, l'avantage de cet outil est qu'il visibilise des discriminations et des privilèges proches du vécu des personnes: «Il ne s'agit pas forcément d'être à l'abri ou non financièrement parlant, mais de faits de la vie de tous les jours, comme de ne pas se sentir en sécurité en marchant dans la rue. Cette expérience peut se traduire par un sentiment d'illégitimité, de mise en danger, voire limiter les déplacements de la personne et, in fine, constituer un frein à son développement.» L'équipe du projet a observé que le jeu provoquait de nombreuses autres émotions que l'empathie chez les participants: colère, frustration, honte, tristesse notamment. Toutes contribuent à une prise de conscience. Alors que *Dans la vie de...* a été jusqu'à présent surtout utilisé dans le domaine du travail social, l'équipe verrait d'un bon œil qu'il soit diffusé dans d'autres sphères de la société. Pour N'Dri Paul Konan, «il serait intéressant d'analyser son impact dans d'autres milieux où les discriminations et les privilèges sont moins questionnés.» ◀

<sup>2</sup> Au Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève, Patricia Cernadas a développé des entraînements à la régulation émotionnelle, notamment grâce à la méditation. Pour favoriser une empathie universelle, un travail peut aussi se faire sur les croyances: on présente l'empathie comme un muscle et comme une ressource illimitée.

## L'empathie au jour le jour

Une équipe de psychologues canadiens a examiné les perceptions de l'empathie dans la vie quotidienne d'un groupe représentatif de 246 adultes. Les participantes et participants ont rapporté ressentir de l'empathie en moyenne neuf fois par jour, principalement envers leurs proches. La figure ci-dessous illustre comment et à quel pourcentage les trois composantes théoriques de l'empathie (cognitive, affective et compassionnelle) sont perçues, tant individuellement que simultanément.

TEXTE | *Geneviève Ruiz* INFOGRAPHIE | *Bogsch & Bacco*



Entre neurosciences et critique de la domination, l'essayiste Samah Karaki, dans son ouvrage *L'empathie est politique*, démystifie une faculté qu'on prend trop vite pour une panacée.

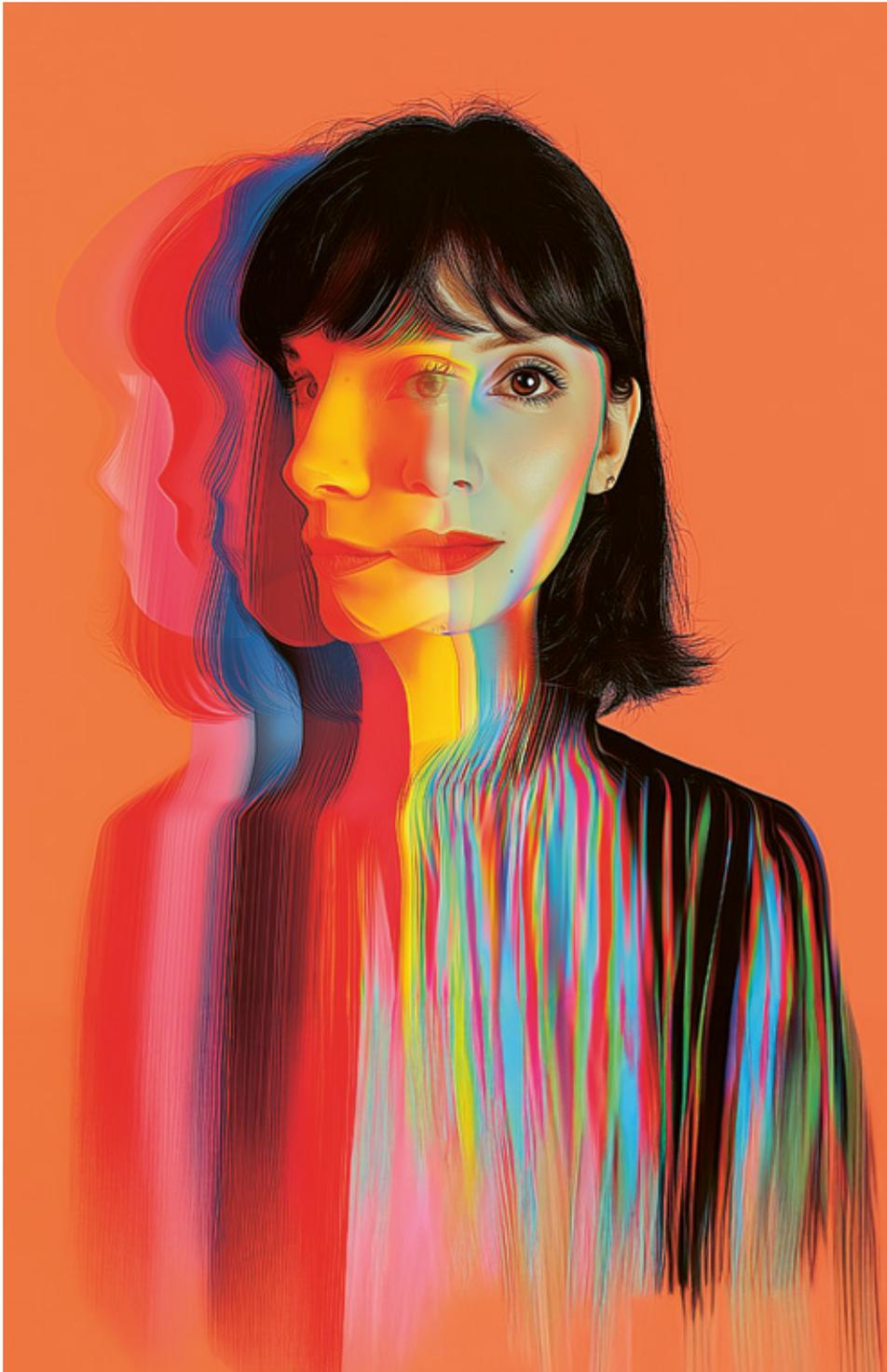
# L'empathie choisit toujours ses victimes

TEXTE | Nic Ulmi | ILLUSTRATION | Bogsch & Bacco

Peu de penchants de notre esprit ont actuellement une aussi bonne réputation que l'empathie. Face aux vertus qu'on lui attribue, on en viendrait à croire que ce ressenti intérieur qui fait écho aux émotions d'autrui pourrait réparer le monde, si seulement on le laissait se déployer. Neuroscientifique de formation, vulgarisatrice et essayiste vouée à déconstruire les mythes sur notre cerveau, Samah Karaki déconstruit cette vision magique. Loin d'une panacée, l'empathie est biaisée, discriminatoire, inefficace, parfois violente, pas du tout fiable. Si *L'empathie est politique*, comme l'affirme le titre du dernier livre de cette autrice franco-libanaise, ce n'est donc pas parce que cette disposition affective serait une boussole pour la gouvernance et l'action collective. Mais plutôt parce que le cadre politique façonne notre empathie, qui finit ainsi par renforcer les rapports de pouvoir en place.

**L'empathie, dites-vous, est toujours sélective et n'est jamais impartiale. Quels sont les facteurs qui orientent notre ressenti empathique ?**

L'empathie est définie comme une capacité d'identification : elle nous fait percevoir ce qui nous est identique dans l'expérience de l'autre. Dans les faits, on peut se mettre plus facilement à la place de l'autre si son expérience nous paraît déjà s'approcher de la nôtre. Ce biais de proximité favorise nos proches directs, mais aussi les personnes qui partagent notre expérience de vie. Si je vis à Paris, j'aurai facilement de l'empathie pour quelqu'un qui habite New York, car j'imagine un mode de vie semblable au mien dans un cadre urbain occidental. Mais j'aurai moins d'empathie pour des personnes dont je me considère comme lointaine culturellement, parce que je peux plus difficilement m'identifier avec leur réel.



## Bio express

**1984**  
Naissance à Dubaï

**2005**  
Licence en biologie à Beyrouth

**2008**  
Master en neurosciences cognitives à Lyon

**2011**  
Doctorat en neuropsychopharmacologie à Montpellier

**2012 - 2016**  
Chercheuse postdoctorale en neuropsychologie cognitive à Paris

**2014**  
Fonde l'association Social Brain Institute, visant à développer la compréhension du cerveau pour promouvoir la justice sociale et environnementale

**2021**  
Publie *Le travail en équipe. Un peu de neurosciences pour les pros qui veulent collaborer autrement* (Dunod)

**2023**  
Produit le podcast *La créativité* sur France Culture

**2023**  
Publie *Le talent est une fiction. Déconstruire les mythes de la réussite et du mérite* (Lattès)

**2024**  
Publie *L'empathie est politique. Comment les normes sociales façonnent la biologie des sentiments* (Lattès)

Une limite de l'empathie est donc le fait qu'elle recherche l'identique : elle ne me conduit pas à m'intéresser à l'autre s'il ne me ressemble pas. Ma question est dès lors la suivante : qu'est-ce qui me fait croire que j'appartiens à un groupe, à partir de quel moment l'autre est-il construit comme autre, comment se décide qui est « nous » et qui est « eux » ? Une condition essentielle pour que mon empathie se mobilise est que je porte mon attention. Or, quand je pose mon regard sur quelqu'un ou quelque chose de précis, j'exclus le reste. Parce que ma capacité d'attention n'est pas illimitée. Si on analyse ce qui détermine mon attention, on voit avant tout qu'elle est attirée par ce qui est incarné plutôt que par ce qui est abstrait. Si l'autre n'est représenté que sous la forme de chiffres, s'il est montré comme appartenant à un groupe homogène plutôt que dans sa complexité, je ne le verrai pas. Mon attention ne sera pas dirigée vers lui. Ceci explique pourquoi on a moins d'empathie face à un événement où il y a beaucoup de victimes plutôt qu'une seule : nous aurons plus facilement de l'attention pour une personne qui nous paraît identifiable plutôt que pour une masse. Il faut dès lors se demander comment et avec quelle fréquence le cadrage médiatique représente une personne ou un groupe, et comment il attire ainsi notre attention vers certaines victimes plutôt que d'autres.

#### **L'aiguillage de l'empathie est également déterminé par notre jugement sur l'autre...**

Nous tendons à nous identifier à ce qui nous paraît moralement bon. Du moment où je situe cette moralité à un endroit, j'aurai moins d'empathie pour ce qui me paraît déviant par rapport à elle. Ce prisme permet d'analyser par exemple comment des groupes très religieux, qui affichent la compassion comme un de leurs idéaux, ont pu manquer d'empathie envers les victimes homosexuelles du sida aux États-Unis dans les années 1980, allant jusqu'à les priver d'obsèques. Ce qu'on voit à l'œuvre là constitue l'effet d'une forme d'infrahumanisation : nous n'avons pas d'empathie pour un groupe assimilé à une forme d'infériorité morale.

On peut parler également de « capital innocence » : une victime attirera davantage notre attention si elle nous paraît irréprochable, si elle coche les cases de ce que nous attendons d'une victime. Face à une personne qui a subi un viol, nous aurons par exemple moins d'empathie si elle est travailleuse du sexe que s'il s'agit d'une infirmière agressée en rentrant de son travail. D'une manière générale, l'empathie est déterminée par la hiérarchisation entre les groupes humains. Se considérer comme étant supérieur, par exemple sur le plan ethnoracial ou sur celui du genre, signifie percevoir l'autre comme étant moins humain que soi, ce qui se traduit en une moindre empathie à son égard. Cela peut aller jusqu'à la déshumanisation, c'est-à-dire jusqu'à ne plus percevoir l'autre comme étant humain. Ce qui rend l'empathie impossible.

#### **Ces constats s'appuient-ils sur des expériences scientifiques ?**

Oui. Des expériences en neurosciences et en psychologie, menées sur des adultes comme sur des enfants, montrent par exemple que nous aurons moins d'empathie pour la souffrance d'une personne qu'on voit subir des petits chocs électriques ou des piqûres d'aiguilles, si auparavant on nous l'a montrée comme ne respectant pas les règles d'un jeu.

Ce phénomène s'explique par un biais cognitif qu'on appelle « croyance en un monde juste » : si quelqu'un s'écarte des normes, nous tendons à considérer que sa souffrance est juste. Ce biais, qui s'exprime dès le quatorzième mois de vie, se manifeste par exemple dans le manque d'empathie total dont font preuve les enfants envers le chat Tom dans les dessins animés Tom et Jerry. On aime bien imaginer que les enfants ont plus de compassion, que la société n'a pas encore corrompu leur nature... En fait, on voit bien que du moment où on a positionné une personne comme étant deviante ou comme étant ennemie, l'enfant ne va éprouver aucune empathie pour elle. Il en va ainsi pour la souffrance de ce chat, qui subit des violences atroces à chaque épisode.

**L'empathie a également une face sombre que vous appelez « contre-empathie » et qui s'apparente à la *Schadenfreude*, la joie éprouvée face au malheur d'autrui...**

Cette face sombre est liée à ce qu'on appelle le « biais endogroupe », qui favorise notre groupe d'appartenance par rapport à un groupe externe. Un effet de ce biais, testé en laboratoire, est que plus on a d'affects positifs pour son groupe, plus on aura tendance à se sentir menacé par les autres et à se percevoir comme leur victime. Le fait que l'autre souffre nous procurera dès lors un sentiment de sécurité et une forme de récompense.

**Un autre travers de l'empathie est sa tendance à se suffire à elle-même : la ressentir ne nous pousse pas forcément à agir... Pour quelle raison ?**

Le travail émotionnel occasionné par l'empathie peut m'enfermer dans ma propre détresse. Je me détourne alors de l'autre pour m'occuper de moi. Des études montrent cette décorrélation entre le fait de travailler sa propre sensibilité comme un développement personnel et la propension à l'acte prosocial, c'est-à-dire orienté vers l'aide : les personnes qui s'engouffrent le plus dans leurs propres affects se tournent moins facilement vers des formes d'action collective. Le fait d'investir de l'énergie dans les chantiers affectifs de l'empathie finit ainsi par nous donner l'illusion d'avoir fait le nécessaire. On se dit : « C'est bon, j'ai assez fait, du coup je ne vais pas aller à cette manif, participer à cette action, signer cet appel... » Alors même qu'il s'agirait de démarches qu'il faudrait entreprendre pour traduire en actes notre ressenti empathique.

Des analyses semblables ont été faites au sujet de l'art sous l'angle de l'émotion en tant qu'objet de consommation : nous allons voir des expositions qui peuvent nous donner l'illusion d'avoir fait quelque chose, parce que nous avons donné de nous-mêmes et de notre attention. Et finalement, le fait de travailler uniquement en nous-mêmes correspond aux intérêts du pouvoir dominant, qui reste ainsi à l'abri du questionnement et de la mise en cause. J'ajouterais que dans les cas où l'empathie me

pousse à agir, elle mènera à une action qui n'est pas forcément la bonne pour l'autre, car elle a surtout tendance à m'aiguiller vers ce qui serait adéquat pour moi. L'empathie me donne en effet l'illusion d'avoir compris ce dont l'autre a besoin. Elle voit l'autre tel que je suis plutôt que tel qu'il est.

**L'empathie ne constitue donc pas une boussole fiable. Dans la conclusion de votre livre, vous proposez trois autres pistes...**

La première piste consiste à travailler de manière didactique sur la compréhension que nous avons de l'histoire – la nôtre comme celle des autres. Nous savons par exemple que des comportements prosociaux observés chez des enfants blancs envers des enfants de minorités ethnoraciales ne sont pas tant déterminés par une empathie préexistante que par une éducation qui développe leur compréhension du racisme et des préjugés.

La deuxième piste vise à accueillir d'autres émotions déclenchées par la souffrance de l'autre, en particulier la honte et la colère. Des études montrent que la colère ressentie face à des injustices et à des discriminations tend à s'associer à une réduction des préjugés et qu'elle peut motiver à agir. Quant à la honte, considérée le plus souvent comme une émotion négative, elle peut être le point de départ d'une transformation si on la ressent en se reconnaissant dans des relations de pouvoir.

La troisième piste consiste à observer comment se construit le cadrage de l'empathie. Face à une information, on peut apprendre à se demander qui l'a émise, dans quel but, pour générer quelle émotion. La question ne se limite pas aux fake news : une information peut être vraie en tant que telle, mais fausse si on en fait une généralisation abusive en lui attribuant une représentativité qu'elle n'a pas. Je pense qu'il est essentiel de développer cette « lecture anxieuse », ce rapport suspicieux à l'information. On peut vivre avec ce malaise : c'est une des seules choses qui peut nous sauver. ■



En 2024, le gouvernement français lance des « sessions d'empathie » dans les écoles. Le Ministère de l'éducation nationale a publié cette vidéo dans ce contexte. Sceptique, Samah Karaki y voit une manifestation de la tendance à « désigner l'empathie comme une solution miracle ».



Dans sa chronique « Garde à vous les ados » sur France Inter, l'humoriste Aymeric Lompret raille lourdement l'introduction de l'empathie à l'école, initiative portée par Gabriel Attal, ministre français de l'Éducation nationale.

## Portfolio

TEXTE | *Geneviève Ruiz*

IMAGES | *Ami Vitale*

### Panda love

La photographe Ami Vitale, largement reconnue pour son travail sur la nature et la conservation et fréquemment publiée dans le magazine *National Geographic*, a consacré trois ans à un reportage dans une réserve de pandas en Chine. Ce projet a abouti à la publication du livre *Panda Love* en 2018. « Ce travail a commencé comme un projet personnel, puis s'est transformé en un reportage avant de devenir un film documentaire, explique la photographe. Ce qui m'a fascinée, c'est le contraste frappant entre un animal devenu une icône d'adorabilité et de dessins animés, tout en étant l'une des espèces les plus menacées de la planète, avec seulement quelques milliers d'individus survivants. En Chine, chaque panda est considéré comme un trésor national, étroitement surveillé et valant des millions de dollars. »

Pour approcher les pandas, la photographe a dû déjouer à la fois le symbolisme rattaché à l'animal et les mesures adoptées pour le protéger. Il a fallu obtenir les accès de haute lutte et gagner la confiance des équipes de conservation. « Avec mes images, je souhaitais raconter une histoire d'espoir et d'empathie, explique-t-elle. Au cours des trente dernières années, la Chine a fait d'énormes investissements dans des programmes d'élevage et de reforestation. Les pandas ne sont pas seulement élevés en captivité, mais sont également relâchés dans la nature. Et cela fonctionne, notamment grâce à la détermination des scientifiques, soigneuses et soigneurs qui consacrent leur vie à donner une seconde chance à ces animaux. »

Parce que les pandas élevés en captivité perdent souvent des instincts de survie cruciaux, les réintroduire dans la nature nécessite de réduire le contact humain autant que possible. « Les pandas qui sont relâchés n'auront pas de fans ou de pages Facebook, commente Ami Vitale. Ils disparaîtront dans la nature, espérons-le, pour ne plus être vus. » Pour cela, les soigneurs portent des costumes de panda imprégnés d'urine pour masquer l'odeur humaine. Il ne s'agit pas d'un jeu de déguisement : « C'est un acte de soin profond, relève la photographe. Chaque détail est conçu pour donner aux pandas la meilleure chance de survivre dans la nature, où les humains devraient rester juste une ombre au loin. Entre les équipes de soins et les pandas, j'ai observé des relations imprégnées d'empathie, mais pas de manière sentimentale. Celle-ci était ingénieuse, discrète et profondément engagée. »





En oubliant l'humain, l'architecture délaisse-t-elle sa mission première ? Trois architectes décryptent les causes de cette négligence et proposent des solutions pour réintégrer le social et l'empathie dans leurs projets.

## Remettre les liens au centre du bâti

TEXTE | *Lionel Pousaz*

« On a construit beaucoup d'appartements et de villes idéales comme s'il existait un humain idéal, raconte Florinel Radu, professeur d'architecture à la Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR – HES-SO. Je l'ai vécu il y a presque 40 ans sous le communisme, en Roumanie : les logements étaient tous les mêmes parce qu'on devait être tous les mêmes. Et de fait, nous sommes tous devenus un peu les mêmes. » De sa jeunesse roumaine, Florinel Radu a tiré deux leçons. D'une part, le bâti influe profondément sur notre comportement à des niveaux aussi subtils que profonds. D'autre part, l'architecture ne peut constituer le terreau d'interactions de qualité que si elle prend en compte la diversité de la nature humaine. Et c'est souvent sur ce point qu'elle échoue.

Impliqué dans la création du quartier de l'Églantine à Morges (VD), l'architecte a dès

le départ insisté sur la nécessité d'offrir un habitat qui corresponde à des profils variés – piliers de la communauté, tempéraments plus solitaires, familles, retraités... Le projet décline des variations de l'habitat en fonction de ce que Florinel Radu appelle des « profils résidentiels ». Chaque bâtiment, dans sa structure et son organisation, reflète des aspirations différentes sur la question du vivre-ensemble. Les espaces communs permettent à la collectivité de s'organiser. Selon lui, une telle démarche représente une condition sine qua non pour une durabilité effective. « Le facteur déterminant de la durabilité dans l'habitat, ce n'est ni l'énergie ni la biodiversité, mais le social et l'humain. Son rôle est à la fois celui d'acteur, de décideur, d'utilisateur. On ne peut pas avoir de quartier durable si les habitantes et les habitants ne portent pas eux-mêmes le projet. »



ZUMA PRESS, INC. / ALAMY STOCK PHOTO

De manière plus fondamentale, le professeur s'étonne que, souvent, sa discipline omette simplement d'explorer la dimension sociale. Il fait remarquer que, tandis que les sociologues étudient les relations humaines comme si elles se déroulaient hors de l'espace, les architectes éludent fréquemment cette question pourtant centrale : « Une partie de l'explication, c'est peut-être que l'on ne rencontre pas les utilisatrices et les utilisateurs lorsqu'on doit construire des logements collectifs. On n'apprend pas à les connaître. » Florinel Radu évoque aussi certaines contraintes de l'architecture contemporaine, par exemple les normes énergétiques comme Minergie. Appliquées à une « durabilité mal comprise », déployées sans regard pour l'aspect social du bâti, ces normes peuvent appauvrir les relations entre les personnes, car leurs standards d'isolation thermique en-

traînent parfois une forme de cloisonnement de la construction, une manière de dessiner le bâtiment en petites boîtes séparées les unes des autres. « Le concept vient du monde de l'ingénierie, pas des architectes », indique l'expert. Et si ces derniers ne font pas bien leur travail, cela peut accentuer les séparations et isoler socialement : « Le résultat, c'est qu'en Suisse, on trouve beaucoup de quartiers récents déserts, où les gens sortent peu de chez eux », commente Florinel Radu.

#### L'humain oublié : le confort et les leçons de l'architecture traditionnelle

De son côté, Paola Tosolini, professeure d'architecture à la Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève (HEPIA) – HES-SO, n'hésite pas à évoquer « un oubli » de l'humain : « Nombre d'architectes contemporains ont choisi l'esthétique

Pruitt-Igoe est un complexe de logements sociaux construits en 1954 aux États-Unis. Incarnant le progrès architectural pour les classes populaires, il s'est transformé en un symbole de l'échec de l'urbanisme moderniste. Parce qu'il ne correspondait pas aux besoins des habitantes et des habitants (vastes couloirs sans surveillance, espaces publics mal conçus, etc.), Pruitt-Igoe a été démolie en 1972, moins de 20 ans après sa construction.

aux dépens du confort. Par exemple, dans l'étude des façades, on a souvent privilégié la composition esthétique à la qualité de l'ambiance intérieure et au confort des utilisateurs. On a omis les problèmes d'éblouissement et de surchauffe. » Or le confort constitue un élément essentiel à l'harmonie des interactions sociales. « Les relations humaines sont beaucoup plus faciles si on conjugue le confort dans ses aspects de luminosité, d'espace et de spatialité », considère-t-elle.

L'esthétique n'en est pas moins une composante importante de l'aspect social, poursuit la chercheuse. Elle évoque ainsi Le Corbusier et sa découverte, dans les fermes jurassiennes, de cheminées en forme de cône tronqué, autour desquelles s'articulaient les cuisines, lieux de rassemblement de la famille. Bien des années plus tard, quand le Chaux-de-Fonnier dessinait le palais de l'Assemblée de Chandigarh, la capitale du Pendjab, en Inde, c'est autour d'une structure analogue – un cône tronqué –, qu'il allait dessiner l'enceinte des débats parlementaires. Sans l'intellectualiser outre mesure, Le Corbusier avait ressenti dans les demeures familiales du Jura « une idée d'assemblée et de communauté, à partir de laquelle il a composé quelque chose de neuf », explique Paola Tosolini. Experte de l'architecture vernaculaire – le bâti traditionnel d'avant l'ère de l'architecture professionnalisée – la chercheuse trouve dans les bâtiments anciens la matière pour revenir aux sources du métier : l'espace organisé pour favoriser les relations humaines. De quoi remettre en question la posture de l'architecte contemporain, parfois intellectualisée à outrance, au point d'avoir « perdu le contact avec l'humain, explique-t-elle. L'architecture vernaculaire consiste en un savoir-faire collectif très pragmatique, ancré dans la nature et les matériaux du lieu. »

### Les friches pour expérimenter le vivre-ensemble

Pour sa part, Séréna Vanbutsele, professeure d'architecture à la HEIA-FR, explore le rôle social du non-bâti et des friches. Elle a notamment accompagné des projets de réaffectation de halles industrielles fribourgeoises.

Dans ces espaces apparemment désertés, des jeunes venaient faire du skate. Les murs étaient couverts de graffiti à travers lesquels ils témoignaient de l'importance de ces lieux. « C'était intéressant de découvrir l'existence de ces populations qui ne trouvent pas leur place ailleurs et qui, dans des espaces un peu plus informels et reculés, finissent par découvrir un lieu où s'exprimer », observe la professeure.

Les friches peuvent aussi être le théâtre d'une expérimentation plus formelle du vivre-ensemble. Ainsi en est-il du site de l'ancienne brasserie Cardinal de Fribourg – qui désormais héberge des laboratoires et un incubateur de start-up, au sein d'un pôle d'innovation baptisé Bluefactory. Pendant des années, tout un microcosme associatif a profité des loyers très bas pour offrir des services de recyclage ou des ateliers communautaires – « des initiatives intéressantes sur le plan du vivre-ensemble », précise la professeure. Aujourd'hui, le quartier voit émerger des bâtiments plus conventionnels. À terme, le monde associatif alternatif est condamné à quitter l'endroit, déplore Séréna Vanbutsele : « Ces acteurs perdent leur place quand l'espace se formalise, alors même qu'ils y auront contribué pendant plus d'une décennie de flottement administratif. Mais d'autres lieux de ce type seront probablement créés, là où des bâtiments sont devenus obsolètes. »

Au final, si l'architecture fait souvent l'impasse sur sa propre vocation – en reléguant la dimension sociale aux friches, aux projets expérimentaux ou aux gloires passées du vernaculaire – « c'est peut-être simplement parce que rares sont ceux qui acceptent de s'acquitter de la facture », conclut Florinel Radu. La plupart des professionnel·les actifs dans le développement de projets immobiliers se contentent de faire du chiffre au mètre carré. Et, dans une société toujours plus individualiste, les utilisateurs « veulent bien payer pour équiper leur cuisine, moins pour les espaces en commun ». Face aux contraintes budgétaires, le besoin de soutenir des espaces qui créent des liens authentiques et différents devient encore plus urgent. ◀

Le soutien que l'on trouve dans son environnement professionnel peut jouer un rôle déterminant lors de la perte d'un être cher. Mais les entreprises peinent encore à anticiper ces situations.

## Quand le deuil s'invite au bureau

TEXTE | *Élodie Lavigne*

« Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. » Ce célèbre vers du poète Alphonse de Lamartine (1790-1869) exprime à quel point la perte d'un proche peut affecter l'individu et bousculer ses repères. Chaque année, entre 5 et 10% de la population active est directement touchée par la perte d'un être cher. Tristesse, perte de sens et sentiment de solitude peuvent alors envahir le cœur et les pensées. Pourtant, le deuil ne s'arrête pas aux portes de l'entreprise. Celle-ci peut devenir un lieu où la peine s'amplifie si le deuil n'est pas pris en compte. Mais elle peut aussi être un espace de ressourcement, le travail offrant une structure au quotidien et une opportunité de se changer les idées. Alors que l'activité professionnelle occupe une place centrale dans la vie de nombreuses personnes, comment les employé·es endeuillés vivent-ils le retour à leurs fonctions ? Marc-Antoine Berthod et

António Magalhães De Almeida, professeurs à la Haute école de travail social et de la santé Lausanne – HETSL – HES-SO, se sont intéressés à cette question dans leur recherche intitulée *Le deuil au travail. Les modalités de soutien au deuil en entreprise et leur impact sur le vécu des employés endeuillés*.

Achevée en 2009, cette étude avait eu pour objectif de documenter comment, à travers des points de vue multiples (celui de personnes endeuillées, des ressources humaines et des cadres), ces situations pouvaient être abordées en milieu professionnel. Elle a montré que la prise en compte du deuil et de son vécu au travail dépend beaucoup des lieux, des cultures d'entreprise et des personnes en poste (notamment au sein des ressources humaines et des cadres). Et qu'on peine à anticiper ces situations. L'étude *Les Français*

<sup>1</sup> L'étude *Les Français face au deuil* indique aussi que 11% des personnes salariées quittent leur travail dans l'année qui suit la mort d'un proche. Plusieurs explications peuvent être avancées. Cela peut être dû aux conditions du retour au travail, à la pression qui a été exercée par l'employeur, à une remise en question personnelle des choix de vie ou à une crise des valeurs en lien avec le vécu au travail, par exemple.

*face au deuil*<sup>1</sup> du Centre de recherche pour l'étude et les conditions de vie (Crédoc, 2021) a révélé de son côté que dans 63% des cas, les personnes interviewées n'ont reçu aucun accompagnement après le décès d'un proche, pas même une carte. Parmi les 37% qui en ont reçu un, celui-ci a été perçu comme inadéquat dans 80% des cas.

Comment dès lors accompagner les personnes concernées et amener ainsi davantage d'empathie dans un monde professionnel parfois considéré comme froid ? La recherche de la HETSL a par la suite donné lieu à la publication d'un guide pour les entreprises (*Deuil dans le monde du travail*, 2022), ainsi qu'à l'élaboration de formations, de conférences et de cours pour les étudiantes et les étudiants. Ces différents outils ont pour objectif de sensibiliser à une problématique encore timidement abordée.

### Trois jours de congé au maximum

Les enjeux de cette sensibilisation sont d'abord humains. Légalement, en Suisse, le décès d'un parent donne droit à un congé d'une durée de un à trois jours, selon le degré de parenté (père, mère, conjoint, enfant). Mais trois jours ne suffisent généralement pas pour gérer tout ce que le décès d'un proche peut impliquer : « C'est à peine le temps qu'il faut pour organiser des funérailles. Et ce n'est pas suffisant si celles-ci ont lieu à l'étranger », relève la sociologue Aurélie Jung, collaboratrice scientifique à la HETSL et coauteure du guide pratique. À cela s'ajoutent aussi toutes les démarches administratives auprès des banques et des assurances ou celles liées au logement de la personne disparue.

Les congés spéciaux selon les conventions collectives de travail ne répondent pas davantage aux besoins sur le plan affectif : « Le délai octroyé est prévu pour le décès, et non pour le deuil, relève Aurélie Jung. Ce processus peut prendre du temps, selon les vulnérabilités de la personne. » La nouvelle d'un décès peut en effet entraîner des répercussions sur le plan psychologique (anxiété, irritabilité, repli sur soi), physique (troubles

du sommeil, pertes de mémoire, difficultés de concentration, douleurs, perte de l'appétit, etc.), relationnel, matériel et spirituel. La chercheuse pointe du doigt un autre élément essentiel : « Les congés se fondent sur les liens de parenté mais ne prennent pas en considération les liens affectifs avec la personne décédée. On peut être bien plus proche d'un ami, d'une voisine ou d'un grand-parent que de ses propres parents. » De plus, la loi ne s'est pas adaptée aux évolutions sociales et aux nouvelles configurations familiales (vie en concubinage, familles recomposées, etc.).

### Se préparer en amont aux situations liées à la mort

Autant le guide que les formations sur le deuil en entreprise permettent d'aborder sans détour ce sujet délicat, pour ne pas dire tabou. Ces supports offrent des pistes de réflexion, sans toutefois donner de recettes toutes faites. « Le plus important est de pouvoir penser ces situations en amont et de ne pas se retrouver démunis, par exemple si une collaboratrice ou un collaborateur décède sur la route en se rendant au travail ou si une personne apprend le décès d'un proche sur son lieu de travail », souligne Aurélie Jung.

Comment annonce-t-on le décès d'un collaborateur ? Que dire à une personne endeuillée ? Est-ce qu'on lui propose plus de flexibilité dans ses horaires, est-ce qu'on lui envoie une carte collective, des fleurs, est-ce qu'on offre du temps à ses collègues pour se rendre aux funérailles ? Il s'agit de questions auxquelles on peut réfléchir en amont, avant que la mort ne s'invite dans l'entreprise. Parmi les conseils donnés lors des formations : désigner des personnes-ressources dans l'institution ou créer des organigrammes en ce sens, par exemple. « L'idée consiste à ne pas être dans la réaction, mais à aider à développer une politique interne de gestion des décès », suggère la sociologue. Car il n'y a pas une seule et même manière d'apporter son soutien à un employé-e endeuillé ou de faire face à un décès au sein de l'entreprise. Plutôt que des recommandations sous forme de check-list, le guide et les formations valorisent



L'association belge des Parents d'enfants victimes de la route-SAVE invite les entreprises à instaurer un congé supplémentaire pour les employés qui ont vécu l'épreuve de la perte d'un enfant. Appelée « Jour de la reconstruction », cette initiative vise à offrir annuellement une journée de recueillement à la date du décès de l'enfant.



ASBL PARENTS D'ENFANTS VICTIMES DE LA ROUTE-SAVE (PEVR-SAVE)

des accompagnements sur mesure, chaque situation étant singulière. La perte d'une conjointe ou d'un conjoint, par exemple, peut nécessiter de repenser toute l'organisation familiale pour la prise en charge des enfants, une augmentation ou une baisse du taux de travail ou entraîner un déménagement pour se rapprocher de sa famille. Quant au suicide d'un collègue, il peut profondément marquer les équipes. Aurélie Jung évoque également cette situation particulière qu'est la perte précoce d'une grossesse: « Une expérience doublement passée sous silence. Non seulement ce cas n'est pas prévu dans les congés spéciaux, mais l'annoncer à son employeur signifie que l'on a un projet d'enfant. »

### Plus d'empathie, moins d'absentéisme ?

Sensibiliser à l'impact du deuil sur l'individu, c'est aussi mettre la lumière sur ses conséquences économiques pour l'ensemble de la société. L'étude *Les Français face au deuil* indique que 67% des individus affectés par un deuil ont dû s'absenter au moins une fois, sous la forme d'une absence autorisée, d'un arrêt maladie ou de congé sans solde. Autant de formules qui ne reflètent pas vraiment les réalités vécues lors d'un deuil. Or, il est possible de faire mieux, notamment en interrogeant la personne endeuillée sur ses besoins. Car les recherches montrent qu'un accompagnement empreint d'empathie permet un retour au travail plus serein. ◀



Le podcast « Le deuil, un bouleversement négligé par le monde du travail », réalisé par Louie Media, interroge la place du deuil dans le milieu professionnel. Comment la douleur est-elle prise en compte quand la personne endeuillée retourne travailler ?

Face aux machines simulant l'écoute et la bienveillance, le recrutement entre dans une zone grise où se jouent les frontières entre humains et algorithmes.

# Capable d'empathie, l'IA place le recrutement face à de nouveaux défis

TEXTE | *Grégory Tesnier*

« De récentes recherches universitaires révèlent que, dans certaines conditions, l'intelligence artificielle (IA) peut manifester des signes d'empathie, explique Justine Dima, professeure à la Haute École d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD – HES-SO. Si la science progresse dans l'exploration de ce phénomène, l'enjeu majeur ne réside pas tant dans la technologie elle-même que dans le contexte de son usage et ses implications éthiques. » Cette spécialiste des questions liées à l'utilisation de l'IA dans le management des ressources humaines (RH) observe les usages actuels et les limites des systèmes d'IA dans les processus de recrutement mis en place par les entreprises et les organisations. L'empathie, sans être l'objet central de ses travaux, correspond à une thématique régulièrement présente dans ses écrits. C'est le cas, par exemple, dans un article paru en 2024 dans la revue *Frontiers in Psychology*.

## Ne pas opposer individus et machines

Justine Dima indique qu'aujourd'hui, une entreprise peut déléguer entièrement le processus de recrutement à des IA. Cela illustre la capacité de ces technologies à accompagner toutes les étapes menant à l'embauche d'une collaboratrice ou d'un collaborateur, du tri initial des CV jusqu'à la rédaction finale du contrat de travail. Analyse sémantique, reconnaissance faciale, rédaction de courriers, planification de rendez-vous, détection sonore: l'IA revêt différentes formes, mais vise toujours plus d'efficacité. Serait-ce au détriment de l'empathie et d'un accueil respectueux des candidates et des candidats à un poste ?

Justine Dima rappelle deux choses. D'abord, le fait d'opposer individus et machines correspond à une démarche intellectuelle qui a ses limites: il est probable que certains

spécialistes RH présentent des lacunes en termes d'empathie et, à l'inverse, comme déjà mentionné, des plateformes d'IA sont d'ores et déjà perçues comme plus empathiques que des interlocuteurs humains. Ensuite, il faut savoir que le recrutement fait actuellement face à une guerre des talents, dans laquelle l'efficacité prime. Les recruteuses et recruteurs n'ont que très peu de temps et cela diminue la place de l'empathie et des interactions humaines dans leur travail. Dans un tel contexte, l'IA pourrait représenter l'occasion d'améliorer les choses en réorganisant les équipes pour favoriser des démarches plus qualitatives. Cela permettrait, in fine, de mieux recruter.

### Une empathie issue de paramètres techniques

Ces potentialités s'étendent à toutes les organisations, des multinationales aux PME. Justine Dima invite pourtant aussi à la prudence. L'empathie « fabriquée » ou « mesurée » par l'IA demeure une construction issue de choix et de paramètres techniques. L'IA reste tributaire des biais de son entraînement, effectué par exemple aux États-Unis ou en Chine. Dans les cultures occidentales, l'empathie est souvent centrée sur l'individu, mettant l'accent sur les caractéristiques et les préférences personnelles. À l'inverse, les cultures asiatiques valorisent une perspective collectiviste où l'empathie est définie dans le contexte des interdépendances communautaires. L'IA utilisée au cœur des processus de recrutement doit alors être continuellement évaluée pour s'assurer qu'elle répond bien aux attentes culturelles et éthiques des entreprises, et ce, en lien avec leur histoire et leur implantation géographique.

À l'heure actuelle, les spécialistes RH se forment encore très souvent de façon autodidacte aux outils liés à l'IA, sans toujours bénéficier des ressources nécessaires pour en superviser l'utilisation ou impliquer suffisamment les autres membres de la direction. Justine Dima lance ici une alerte: les professionnels des ressources humaines doivent être formés à l'IA, et du temps doit

être alloué dans leur charge de travail pour les tâches de vérification liées à son usage. De nouveaux postes de spécialistes RH-IA pourraient aussi être créés. ◀

## L'empathie, compétence clé dans un monde globalisé

L'empathie n'est pas seulement un enjeu lors du recrutement, elle est aussi une qualité de plus en plus recherchée par les entreprises dans un monde professionnel marqué par la complexité, la diversité et la transformation numérique. Dans ce contexte, les compétences globales – ou soft skills – deviennent essentielles : il s'agit d'un éventail d'aptitudes comportementales et humaines au cœur desquelles se trouve l'empathie. C'est sur cette base que Lamia Ben Hamida, professeure à la HE-Arc Gestion (HEG Arc) – HES-SO, et sa collègue Stefanie Hasler, collaboratrice recherche et développement, ont mené une étude entre la Suisse et le Maroc. Leur projet, intitulé *Compétences globales dans l'enseignement supérieur: regards croisés Suisse-Maroc*, a été mené en partenariat avec l'École nationale des sciences appliquées de l'Université Abdelmalek Essaâdi de Tétouan au Maroc et financé par le fonds « Leading House MENA ». Il questionne la place des soft skills dans les cursus de formation des managers et des ingénieurs.

Qu'il s'agisse de pensée critique, d'ouverture interculturelle, de communication, de collaboration, d'entrepreneuriat ou d'auto-apprentissage, ces qualités reposent toutes sur une capacité essentielle : comprendre l'autre. « L'empathie est à la fois un résultat et un moteur du développement des compétences globales, soulignent les chercheuses. Elle améliore les relations humaines, facilite la collaboration, et aide à gérer des situations interculturelles complexes ». Pourquoi comparer la Suisse et le Maroc ? « Leurs systèmes sont différents, mais tous deux s'ouvrent à l'international et accordent une place croissante aux soft skills afin de répondre aux exigences du marché du travail », explique Lamia Ben Hamida. L'étude révèle aussi que, malgré une reconnaissance grandissante, l'intégration de ces compétences globales dans les formations reste perfectible. Ce qui fait dire à Stefanie Hasler qu'« il faut continuellement innover pour les intégrer dans les dispositifs pédagogiques, y compris dans le domaine de la formation à distance. »



Lamia Ben Hamida et Stefanie Hasler de la HE-Arc Gestion parlent de leurs travaux sur les compétences globales sur *Arcosphère*, la chronique de la Haute Ecole Arc sur Radio Télévision Neuchâtel.





L'empathie s'invite désormais jusque dans nos échanges avec les machines. Cette apparente bienveillance n'est pas le fruit du hasard, mais bien le résultat d'un travail délibéré. Le spécialiste de l'interface humain-machine Laurent Bolli analyse les enjeux de cette évolution.

## Qui a mis des émotions dans la machine ?

TEXTE | *Nic Ulmi*

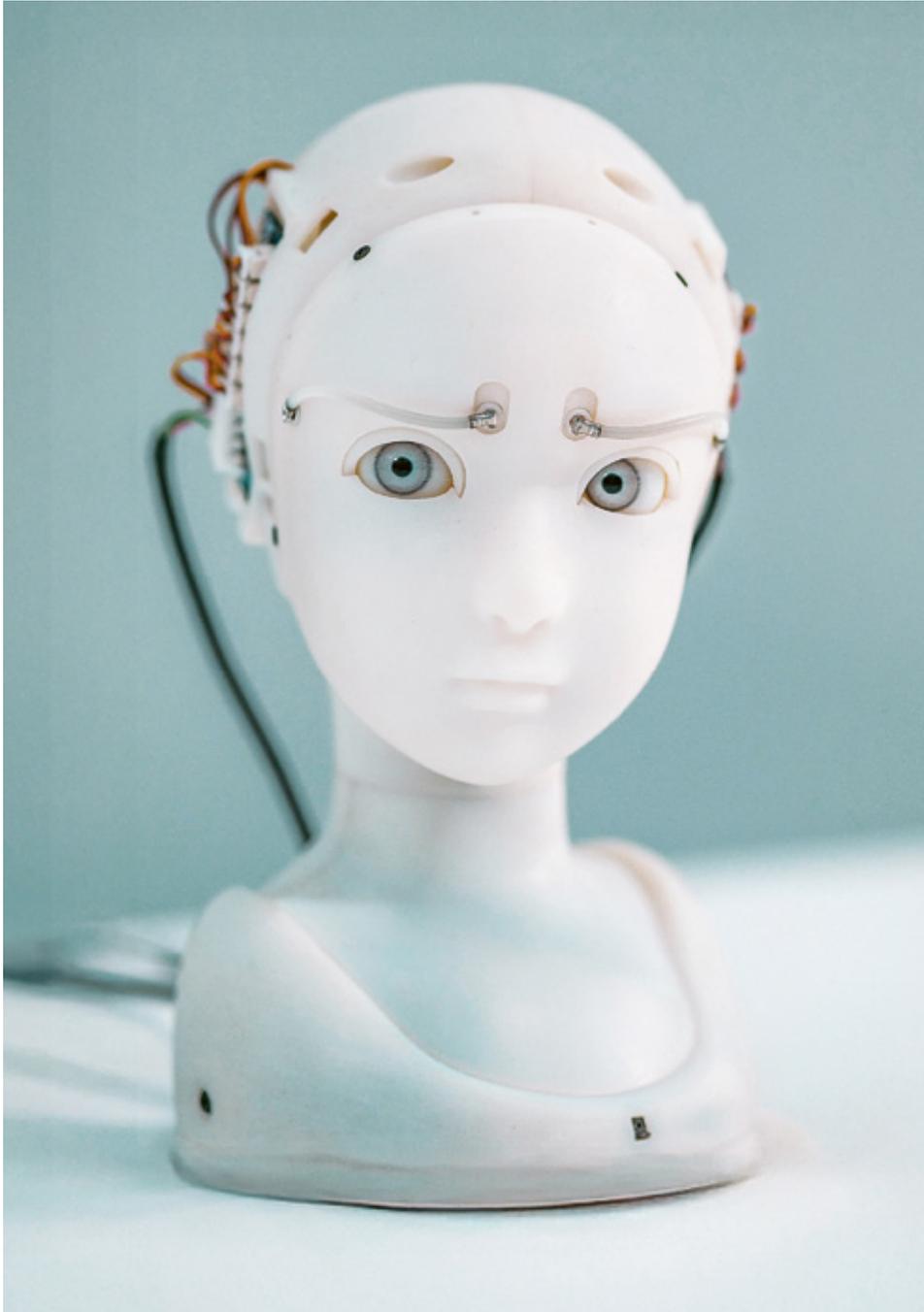
«Je comprends. Je suis là pour toi. Tu veux en parler ?» dit ChatGPT si on lui confie : «Je suis triste». Pendant une seconde, on y croit, on le ressent : l'IA a l'air de partager nos émotions. Et dans un sens, cette faculté affective est bien réelle. Simplement, elle n'appartient pas au chatbot vedette, mais aux équipes qui l'ont conçu. Car dans l'ingénierie du numérique, l'empathie se trouve au cœur du travail sur l'«expérience utilisateur» (lire l'article en p. 64 consacré à ce concept). Le professeur Laurent Bolli explore ce territoire dans ses cours sur l'«interface humain-machine» à la Haute École d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD – HES-SO.

### **Comment l'empathie apparaît-elle dans l'interaction avec une machine ?**

Une chose que je dis à mes étudiantes et étudiants, c'est que, dans un sens, toute inter-

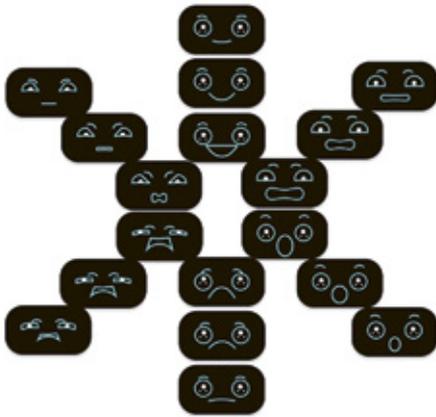
face est mauvaise ou que, en tout cas, aucune n'est optimale. Car à partir du moment où il faut une interface, il y a une rupture du lien direct avec le but qu'on veut atteindre. Pour l'expliquer, je prends l'exemple d'un objet simple : une théière. Si on utilise une théière, ce qu'on veut n'est pas la théière elle-même, mais sentir le thé chaud dans notre corps. Les interfaces se situent ainsi entre nous et notre but : elles sont là pour réaliser ce but. Mais leurs défauts et leur complexité risquent de déprécier l'expérience recherchée.

C'est pour réduire cette dépréciation qu'on travaille sur l'expérience utilisateur et sur l'empathie. On se dote d'outils pour se mettre à la place des utilisatrices ou utilisateurs – avec toute la difficulté que cela représente, parce qu'on ne peut jamais vraiment se mettre à la place de quelqu'un... Disons qu'on essaie !



**SEER** est une tête robotique humanoïde conçue par l'artiste Takayuki Todo. Cette œuvre explore le rôle crucial du regard et de l'expression faciale dans les interactions entre humains et machines. Takayuki Todo examine comment les individus établissent des liens émotionnels avec les robots humanoïdes, soulignant que la simple ressemblance réaliste avec l'humain ne suffit pas à créer une connexion profonde.

Cette figure illustre trois niveaux d'intensité pour les six émotions de base : la joie, la tristesse, la colère, la peur, la surprise et le dégoût. Ce schéma a été utilisé dans le cadre de l'étude *Drone in Love: Emotional Perception of Facial Expressions on Flying Robot*, menée par une équipe de l'Université Ben Gourion du Néguev en 2021. Elle a exploré comment les expressions faciales affichées sur des drones influencent la perception émotionnelle humaine, suscitant empathie et engagement social.



VIVIANE HERDEL

L'objectif est d'arriver, généralement à travers un nombre incroyable d'échecs, à une forme de simplicité : une interface qui, sans aide extérieure, vous amène au but recherché. Elle le fera en vous proposant des signaux – textes, boutons, couleurs... – que vous êtes susceptible de comprendre ou, en tout cas, qui vous suggèrent des gestes et vous motivent à les accomplir. Les applications qui sortent du lot sont celles qui parviennent à raccourcir le chemin entre vous et le but que vous souhaitez atteindre.

Dans un article récent<sup>1</sup>, vous notez qu'une grande innovation des IA de genre ChatGPT, et une des clés de leur adoption, c'est leur apparente bienveillance. On passe de l'empathie dans le design à une simulation d'empathie par la machine...

ChatGPT est paramétré pour faire ressentir une impression de bienveillance, notamment par des artifices de langage et par une mise en scène de l'écriture qui apparaît mot par mot, comme si une personne était là en train de vous écrire. Cette façon de créer la relation, en passant par un simulacre d'humanité qui capte notre attention et motive notre adoption, constitue un des aspects qui ont permis une acceptation fulgurante de ces programmes.

Cette imitation de bienveillance et d'empathie représente une stratégie commerciale. Il y a une compétition féroce dans ce domaine, et la facilité d'adoption est un enjeu crucial pour les entreprises. On pourrait dire que

cette simulation est une technique d'interaction conçue pour tromper l'utilisateur, car feindre l'humanité n'est pas très loyal... Mais, d'autre part, une interface d'usage facile nous procure un certain plaisir, on le voit aussi avec TikTok. Et cela présente plusieurs avantages. Un outil qui serait complètement transparent sur ses limitations, nous répétant sans cesse qu'il n'est qu'une machine et qu'il ne faut rien attendre de lui en termes affectifs, aurait aussi des effets négatifs.

Dans votre article *Bienveillant faiseur de mots*, vous notez que la simulation d'une relation par ChatGPT provoquerait un rejet immédiat si elle ne sonnait pas si « juste »... Y a-t-il un contre-exemple ?

Un cas très connu est Clippy de Microsoft (1996-2003), un petit personnage en forme de trombone qui surgissait à l'écran et tentait de converser avec l'utilisateur en lui proposant des options. Il n'avait probablement pas été testé suffisamment : c'était tellement mauvais et il a été tellement rejeté que c'est devenu une source de mêmes (images drôles partagées sur les réseaux sociaux, ndlr) et de moqueries infinies...

Est-ce que la simulation d'empathie par les machines représente aujourd'hui une tendance générale ?

Dans une certaine mesure. Le design des sites internet pourrait changer en suivant le modèle ChatGPT : au lieu de mettre en avant des contenus choisis pour nous intéresser, ils adopteraient l'approche minimaliste de ChatGPT, qui lance un échange en demandant « Comment puis-je vous aider ? » On voit par ailleurs de plus en plus d'appareils émettre des sons qui ne sont pas de simples bruits : ils bipent, parlent, jouent de petites musiques... L'idée, c'est d'intégrer dans les objets qui nous entourent une forme de mini conversation, des signaux qui poussent à se les approprier plus facilement, à les sentir plus proches de nous. Évidemment, l'empathie reste un trait humain, une machine ne peut pas en avoir. Ce qui est en jeu, c'est l'empathie que les équipes de conception ont essayé de mettre dans ces interfaces. Donc, finalement, il s'agit toujours d'un rapport entre humains. ◀



« La folle histoire de Clippy », l'« assistant virtuel » de Microsoft en forme de trombone, racontée par son créateur Kevan Attberry.

## Les étranges promesses des IA sexuelles

Une liaison sexuelle avec une créature artificielle peut-elle contenir de l'empathie ? La question traverse le projet de recherche *Fucking Tech!* lancé en 2024 pour explorer les enjeux sociaux et culturels de ces partenaires érotiques, ainsi que les possibilités d'un « design des sexualités machiniques » évitant les aspects oppressifs des normes dominantes. Avant de s'attaquer en 2026 aux sexbots (robots sexuels), le projet s'intéresse aux *AI Girlfriends*, des agentes conversationnelles disponibles en ligne, dotées d'une intelligence et d'une libido artificielles. « Ces applications sont à la croisée de plusieurs champs : sites de rencontre, messageries instantanées, sites porno, avatars de jeux vidéo... Elles incluent des promesses en lien avec l'empathie : les discours marketing les présentent souvent comme des partenaires virtuelles qui prendront soin de vous », constate Anthony Masure, professeur à la Haute école d'art et de design – Genève (HEAD – Genève) – HES-SO et corequérant du projet avec l'enseignant-chercheur Saul Pandelakis.

Ces promesses sont-elles tenues ? « Dans les faits, il n'y a pas grand-chose : les dialogues sont stéréotypés. Ces modèles conversationnels ne sont pas faits pour s'intéresser à nous. À la différence de ce qui se passe sur un site de rencontre, où vous commencez par créer votre profil en donnant des informations sur vous (même sommaires), vous y configurez entièrement votre partenaire en décidant de ses caractéristiques physiques et psychologiques. Il y a aussi un biais dans ces applications qui oriente les échanges vers la drague et la sexualité même si vous essayez de parler d'autre chose. » Les questions posées par ces « girlfriends », et les échanges écrits, vocaux et visuels qui s'ensuivent, servent avant tout à alimenter des scénarios sexuels ancrés dans l'hétérosexualité et le regard masculin (les rares *AI Boyfriends* ne sont pas moins normés). « Il y a une contradiction irrésolue dans ces services entre l'objectification typique des *porn tubes* et la promesse d'un lien ressemblant à une relation – quelle qu'en soit la forme. »

## L'informatique affective

L'angoisse m'envahit à l'approche d'une échéance. Mon ordinateur le perçoit et décide de m'administrer un remède : un flot de lumière bleue et de musique douce. Me revoilà calme, apte à terminer le travail... C'est ainsi que pourrait fonctionner un « environnement de bureau empathique » selon une des expériences menées par Elena Mugellini, professeure responsable de l'institut HumanTech – Technology for Human Wellbeing, avec ses collègues de la Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR – HES-SO et des confrères des universités de Berne et Fribourg<sup>2</sup>. « Cette approche répond à un changement de paradigme. Traditionnellement, on utilisait des appareils informatiques pour accomplir une tâche. Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus connectés, et ces systèmes deviennent presque des compagnons technologues. Nous développons une forme d'attachement qui change nos attentes. » Un tel dispositif serait-il compatible avec la loi suisse, qui interdit l'usage de systèmes surveillant le comportement des employées ? « Notre objectif était de tester l'efficacité de l'interaction avec la machine dans une logique d'utilisation personnelle. La question se poserait si une entreprise envisageait de déployer ce genre d'outil auprès de ses collaboratrices et collaborateurs. »

Le territoire de l'« informatique affective » a commencé à s'ouvrir dans les années 1990. « Il s'agit de rendre les machines capables de percevoir l'état émotionnel de la personne qui interagit avec elles, de l'interpréter et d'adapter leur réponse », explique Elena Mugellini. Pour déclencher leur « réponse empathique », les machines analysent nos paroles et notre voix, nos expressions faciales, notre regard. Des mesures plus intrusives, telles que la fréquence cardiaque, peuvent compléter l'évaluation. Ces processus pourraient s'implanter dans des voitures semi-autonomes, qui surveilleraient nos émotions pour prévenir des accidents, ou dans des produits tels que Nestore, coach virtuel sur lequel Elena Mugellini a travaillé : « Un projet d'agent conversationnel pour personnes âgées, qui fait des recommandations aidant à garder un style de vie sain en termes de nutrition, d'activité physique ou d'interactions sociales... Bien sûr, ces dispositifs « ne seront pas un remplacement de l'interaction humaine, mais plutôt un complément ». Avec un atout : à la différence d'un coach humain, son homologue virtuel ne juge pas.

<sup>2</sup> Dorado A., Daher K., Mugellini E., Lalanne D. & Abou Khaled O., *The Effect of Music and Light-Color as a Machine Empathic Response on Stress in Occupational Health*, 8th International Conference on Control, Decision and Information Technologies, 2022

L'hôtellerie régénérative bouscule les principes d'une industrie jusqu'ici tournée vers le profit. Elle souhaite développer des liens forts entre les établissements, leur personnel, les hôtes, l'environnement et les communautés locales.

## Vers un tourisme qui soigne les territoires et les liens humains

TEXTE | *Virginie Jobé-Truffer*

« Il s'agit d'un changement d'état d'esprit, résume Sarah Balet. L'enjeu n'est plus de développer avant tout l'activité touristique, mais de replacer l'ensemble d'un écosystème au centre des préoccupations – un écosystème entendu non seulement dans sa dimension environnementale, mais aussi sociale, en incluant les communautés locales. » Le concept que décrit cette adjointe scientifique à l'Institut de recherche Tourisme de la HES-SO Valais-Wallis – Haute École de Gestion – HEG porte un nom : l'hôtellerie régénérative, ou *regenerative hospitality* en anglais.

Cette approche vise à aller au-delà de la simple réduction des impacts négatifs : elle cherche à rendre à l'environnement, aux territoires et aux populations locales, davantage que ce que l'activité touristique prélève. Apparue ces dernières années en réponse à la

crise climatique et au surtourisme, cette vision pousse un nombre croissant d'hôtels et de destinations à repenser leur rôle. « Les opérateurs ne peuvent plus se contenter de limiter leurs effets, poursuit Sarah Balet. Ils doivent contribuer activement au bien-être des écosystèmes et générer une valeur ajoutée nette positive. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'en anglais, le terme *hospitality* renvoie à la notion d'accueil, d'humain et de relations. Cela souligne que cette approche vise à cultiver les liens – entre les personnes, avec les communautés locales et avec le vivant. »

En réponse à cette nouvelle tendance, un module dédié au tourisme régénératif vient d'être lancé au sein de la filière Tourisme de la HEG à Sierre. « Nous souhaitons amener les étudiantes et les étudiants à réfléchir à ce nouveau paradigme, signale Sarah Balet. Car



L'organisation «World-Wide opportunities on organic farms» (WWOOF) met en relation des volontaires avec des paysannes et des paysans engagés pour une agriculture biologique. Les WWOOFers participent aux tâches et à la vie quotidienne. La philosophie WWOOF repose sur les liens et l'apprentissage mutuel. Bien que les volontaires consacrent leur temps libre à ces séjours, leur engagement se situe à l'opposé d'un tourisme basé sur la consommation. Ici, l'accent est mis sur la connexion avec autrui, ainsi qu'avec la terre, les aliments et les animaux. Ces images sont issues du travail de la photographe Cloé Harent qui document les activités des WWOOFers depuis 2018.



si des pionnières et pionniers s’y attellent depuis des années sur le terrain, l’intérêt pour le tourisme régénératif d’un point de vue académique s’avère assez récent. Le questionnement autour des changements à apporter à la branche touristique s’est imposé surtout après la pandémie de Covid-19. Et quand nous avons commencé nos recherches exploratoires en 2022, il n’existait rien de spécifique sur l’hôtellerie régénérative. »

### Construire du sens plutôt que remplir une check-list

La chercheuse ajoute que si le tourisme avait jusqu’à présent une approche orientée vers la croissance – avec parfois la volonté de minimiser son impact environnemental, par exemple en utilisant des énergies renouvelables –, l’entreprise régénératrice a pour mission, à travers ses activités, de participer à la résilience d’une destination. « Il n’existe pas de formule toute faite pour ce nouveau paradigme, note Sarah Balet. Il ne s’agit pas de remplir une check-list. Mais de réaliser quelque chose qui a du sens, avec la nécessité de bien comprendre les besoins et les caractéristiques de l’environnement local, pour fournir une contribution à tout un écosystème. »

Alessandro Inversini, professeur de marketing à l’EHL Hospitality Business School – HES-SO à Lausanne et qui a collaboré avec Sarah Balet au projet *Welcome To Regenerative Hospitality, les hôtels suisses comme acteurs clefs pour les écosystèmes économiques, sociétaux et environnementaux*, a pris conscience de l’importance de ce concept lors d’un périple au Liban. « Un ingénieur agronome, Maaser, a quitté la ville pour s’installer dans la montagne où il élève des ânes, cultive des légumes et propose des chambres, raconte le professeur. Il collabore avec son voisin pour recevoir les touristes auxquels il présente le lieu de son enfance. Maaser montre comment il vit et, peu à peu, une connexion se fait entre les personnes qu’il accueille, son univers et lui. Il explique naturellement de quelle façon tout le monde peut contribuer à sauvegarder cet endroit tel qu’il est. Il fournit une expérience authentique qui permet de tisser des liens avec

les touristes. C’est là que réside la clé de la *regenerative hospitality*. » Alessandro Inversini dirige actuellement une étude dans laquelle un questionnaire est envoyé à tous les établissements dits régénératifs pour comprendre les différentes approches existantes.

### Des hôtels suisses intéressés par ce nouveau paradigme

En Suisse, les premiers établissements de ce type commencent à fleurir. Parfois, là où on ne s’y attend pas. Alessandro Inversini travaille par exemple activement avec l’Hôtel Marriott à Genève, intéressé par ce nouveau concept. Dans le canton de Vaud, l’Hôtel des Horlogers au Brassus est souvent cité en exemple. Il veut permettre à sa clientèle de se ressourcer en harmonie avec la nature. « Dès sa création, une réflexion a été engagée sur son intégration dans l’environnement, relève Sarah Balet. Les chambres ont été conçues avec des matériaux de la région et respectent les standards de l’écotourisme. Le restaurant de cet établissement de luxe propose des cafés à un prix abordable pour que les habitantes et habitants de la région puissent venir s’y relaxer. »

La chercheuse relève qu’en Suisse, la durabilité est aujourd’hui pleinement intégrée aux préoccupations du secteur touristique. « Par contre, nous sommes à la traîne en matière de gouvernance partagée, qui inclut les communautés locales dans les décisions stratégiques. Ce n’est pas encore dans les mœurs. » Il faut dire que pour le moment, l’hôtellerie régénérative semble relever d’un tourisme de niche, plutôt destiné à une population aisée.

Ce concept exige de plus un engagement important et sur le long terme de la part des acteurs impliqués. Et si le profit reste nécessaire pour que l’entreprise soit durable, il ne s’agit pas de ce qui motive les personnes à suivre une approche régénérative. « La diffusion de cette pratique à grande échelle exige une prise de conscience importante et c’est sans doute là que réside la principale difficulté, indique Sarah Balet. La majeure partie des

hôtels appartient aujourd'hui à des chaînes reliées à une maison-mère dont le siège se situe dans un autre pays. Et l'externalisation des coûts, avec l'achat de produits moins chers en provenance de l'autre bout de la planète, ne permet pas d'accéder à un impact net positif.»

Malgré ces défis, Alessandro Inversini est convaincu du potentiel de l'hôtellerie régénérative. Dans le cadre de ses recherches, il a pu définir quatre étapes à mettre en œuvre pour se rapprocher de ce paradigme. Il faut d'abord renoncer aux modèles économiques entièrement basés sur le profit, puis co-créer son entreprise avec les communautés locales, et s'engager à régénérer le lieu avec un impact positif local. Pour finir, il convient aussi d'impliquer les clientes et les clients au processus, et de les « éduquer ». L'expression « le client est roi » perd son sens dans ce contexte: « Dire à ses hôtes de réutiliser plusieurs fois le même linge à la salle de bain ne fonctionne pas vraiment, remarque le chercheur. Pour les responsabiliser, les managers doivent proposer une expérience qui les reconnecte au monde qui les entoure sans qu'ils aient l'impression de réaliser un effort. Cette démarche ne va pas tout résoudre, car la régénération demeure par nature une aspiration. Elle apporte néanmoins une contribution qui a un impact positif sur la communauté, la nature et, en fin de compte, sur les touristes. »

### L'empathie au centre de la réflexion touristique

Cette vision empathique va-t-elle sauver l'industrie touristique de l'écocide et du sur-tourisme ? Alessandro Inversini ne le sait pas, mais il estime faire sa part en proposant cette autre manière de voyager. Sarah Balet est de son côté convaincue du pouvoir de l'empathie: « Elle nous fait renouer avec l'humain. Et le tourisme sans humains n'existe pas. Les échanges et les rencontres durant les voyages marquent davantage que le reste. Dès qu'on remet l'empathie au centre de la réflexion touristique, cela permet de prendre soin de notre écosystème et de comprendre que la qualité prime sur la quantité. »



Les opérateurs touristiques ne peuvent plus se contenter de limiter leur impact sur l'environnement, mais doivent contribuer activement au bien-être des écosystèmes, considère Sarah Balet, adjointe scientifique à l'Institut de recherche Tourisme de la HES-SO Valais - Haute École de Gestion - HEG.





Face aux victimes, les professionnel·les de la santé et du social naviguent entre écoute de l'autre, devoir d'objectivité et préservation de soi. Un équilibre délicat qui n'a rien d'une disposition naturelle, mais qui relève d'une compétence méritant davantage de reconnaissance.

# Violences sexuelles : accueillir la parole sans se perdre

TEXTE | Anne-Marie Trabichet

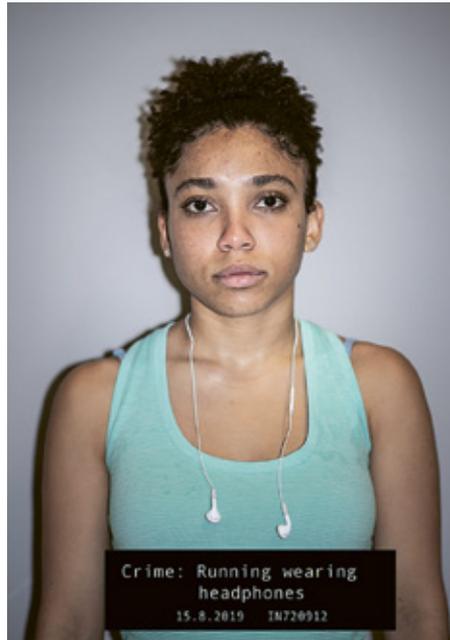
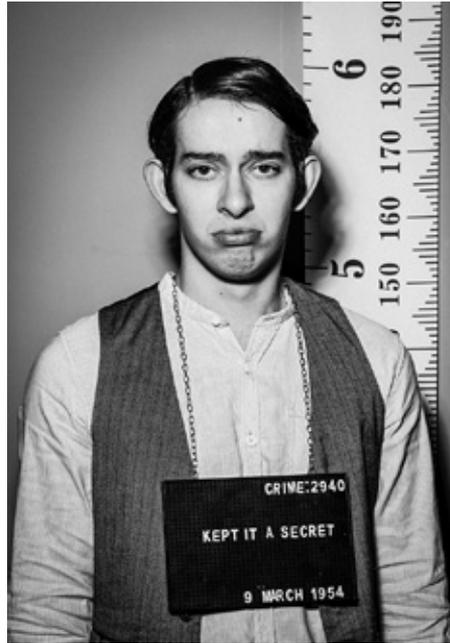
« Dès que j'entre dans la salle d'examen, je mets ma casquette de médecin légiste, celle qui me permet de faire preuve d'empathie envers la personne qui va me raconter un événement traumatique. Une fois que je quitte la salle, je la retire. » France Evain est médecin légiste aux Hôpitaux universitaires de Genève, où elle a l'habitude d'accueillir les victimes qui viennent déposer un constat d'agression sexuelle (CAS), parfois quelques heures après les faits. La procédure est réalisée conjointement par une ou un gynécologue et une ou un médecin légiste qui, ensemble, examinent la victime et recueillent son récit.

Le CAS est souvent la première étape du parcours thérapeutique ou judiciaire d'une victime. Le rôle des professionnel·les qui l'accueillent s'avère crucial. Entre écoute, objectivité et sensibilité, comment rester du côté de la

victime sans se laisser envahir par le récit des violences ? Le temps de l'examen, sa casquette de médecin légiste permet à France Evain d'être au clair sur sa posture : une juste distance qui l'affranchit de ses propres émotions tout en laissant la place à celles de la victime.

## Les équilibristes de l'émotion

L'art de trouver la bonne distance dans l'accueil des victimes de violences sexuelles se trouve au cœur d'un projet intitulé *Le travail émotionnel des professionnel·le·s face aux violences sexuelles* (ViGEST) mené à la Haute école de travail social Fribourg – HETS-FR – HES-SO. Grâce à une enquête de terrain réalisée auprès d'une trentaine de professionnel·les de la santé et du social, une équipe de recherche a étudié la place du travail émotionnel fourni par les personnes qui accueillent les victimes. « Nous constatons qu'il s'agit



Avec sa série *Asking for it*, qu'elle a commencée en 2019, la photographe Jayne Jackson a souhaité remettre en question les mécanismes de culpabilisation des victimes, en particulier dans le cas des violences sexuelles et sexistes. Elle a photographié ses modèles, puis a retravaillé les clichés de manière à en faire des photos d'identité judiciaire. Sur chaque image figure l'action détournée en « crime » justifiant la violence sexuelle ou sexiste subie : porter un vêtement rouge, ne pas avoir dit non, avoir voyagé seule, ou l'avoir laissé offrir un verre.

d'un aspect essentiel de cette prise en charge, explique Michela Villani, adjointe scientifique et responsable du projet. Il existe une injonction fondamentale pour les professionnel·les de maintenir la distance suffisante pour éviter l'épuisement émotionnel, tout en offrant l'empathie qui permet aux victimes de livrer leur histoire. Notre objectif est de faire reconnaître ce travail souvent effectué inconsciemment. » Comme des équilibristes de l'émotion, les professionnel·les qui prennent en charge les violences sexuelles naviguent entre le recul qui les maintient dans leur rôle et celui qui les priverait de leur humanité. « La bonne distance, c'est celle qui permet à la victime d'obtenir les soins et le soutien dont elle a besoin, ainsi que les bonnes informations pour la suite de son parcours », résume Michela Villani. D'un côté, le risque est d'être touché au point de laisser la tristesse, la colère ou la peur prendre le dessus. « Cela peut arriver quand le professionnel·le projette un vécu personnel sur celui de la victime, explique Cindy Mendes, coresponsable du projet ViGEST. Mais en déplaçant trop l'émotion vers soi-même, on se l'approprie et on empêche la victime d'exprimer ce qu'elle a besoin de ressentir. » De l'autre côté, une absence d'empathie peut entraîner une froideur envers la victime qui compromet la qualité de la prise en charge. « Le danger est alors que la victime, si elle n'a pas le sentiment d'être entendue, se sente disqualifiée dans son vécu, précise encore Cindy Mendes. Des questions teintées de jugement moral de la part du professionnel·le, par exemple sur la tenue qu'elle portait au moment des faits, peuvent priver la personne de son statut de victime et entraîner un deuxième traumatisme. »

Mais peut-on choisir d'être empathique ? Et surtout, comment faire de l'empathie un outil de travail ? « On peut tout à fait décider d'être empathique, affirme France Evain. Dans la relation, l'empathie, c'est quelque chose qu'on exprime. C'est légitimer le vécu d'une personne qui déclare un événement traumatique, lui faire savoir qu'elle est entendue et qu'on la comprend. » Quand elle enfle sa casquette de médecin légiste, France Evain se met dans une disposition professionnelle qui lui permet de convoquer l'empathie afin d'offrir à la victime

les soins, l'attention et l'objectivité auxquels elle a droit. Selon les chercheuses du projet ViGEST, cette posture fait partie de la boîte à outils des professionnel·les et constitue un acte de travail en tant que tel.

### Se défaire des conditionnements sociaux

Ce qui rend son exécution difficile, ce n'est pas forcément la faculté, variable, du professionnel·le d'être empathique. Ce sont les biais qui influencent son expression et qui relèvent non pas d'une compétence affective individuelle, mais d'un conditionnement social, voire politique. Car l'empathie est sélective. « L'identification joue un grand rôle, observe Michela Villani. Nous ressentons plus facilement de l'empathie pour une personne qui nous ressemble que pour quelqu'un de différent. Nous sommes aussi soumis à des jugements moraux. Une professionnelle nous a raconté s'être sentie un jour en train de juger une victime qui avait une poitrine importante et qui ne portait pas de soutien-gorge. » C'est là que se situe précisément le travail émotionnel ciblé par les chercheuses : l'écoute, l'attention, la bienveillance relèvent non seulement d'une valeur humaine, mais surtout d'une déontologie professionnelle. Et quand l'émotion est trop forte, ou pas assez, des techniques existent pour la réguler. « Il est possible de couper physiquement le flux de sentiments entre la victime et le professionnel·le, en se levant, ou en buvant un verre d'eau, souligne Cindy Mendes. À l'inverse, quand l'empathie n'est pas au rendez-vous, il est possible de mettre en place un contact avec la personne à l'aide de techniques de respiration ou en utilisant des expressions pour attester de l'écoute. »

Pour les professionnel·les, la compréhension de l'autre constitue une exigence et un travail qui n'est ni inné ni naturel, mais dont la valorisation dans le domaine du soin et du social n'est pas toujours acquise du point de vue des salaires, de la formation ou de la prévention des risques. Pour Michela Villani, « adopter une posture empathique est un apprentissage qui relève non seulement du choix des professionnel·les, mais aussi de celui de l'institution qui les emploie. » ■

Les jeunes qui souffrent de troubles psychiques montrent parfois un déficit d'empathie. Comment expliquer ce manque de capacité à identifier ce que l'autre éprouve ? La réponse est neuroscientifique, mais également sociétale.

# Quand je ne ressens pas ce que tu ressens

TEXTE | *Jade Albasini* ILLUSTRATION | *Pawel Jonca*

L'inaptitude à saisir les émotions des autres, c'est génétique ? Ou le résultat d'environnements familiaux et sociaux hostiles ? Ces questions sont soulevées non seulement par le corps médical mais ont aussi envahi nos écrans ces dernières années. « Il y a eu un effet de mode sur cette thématique avec les documentaires sur des tueurs en série et autres psychopathes, avance Mélanie Pinon, infirmière spécialisée en psychiatrie clinique et adjointe scientifique à la Haute école de santé de Genève (HEDS-Genève) – HES-SO. La recherche scientifique s'est, de son côté, concentrée sur des populations adultes, des personnes incarcérées avec un diagnostic de sociopathie ou présentant un trouble de la personnalité narcissique. » La chercheuse souhaitait, pour sa part, comprendre le développement de ce qu'on nomme parfois « absence de culpabilité » : dès 2013, elle s'est intéressée aux bases neurales d'un manque

de compétences émotionnelles à l'adolescence, hors diagnostic de troubles autistiques. « Il y avait peu de littérature qui traitait ce point de vue », précise-t-elle. Elle voulait saisir l'origine de ce caractère qui ne constitue d'ailleurs pas une pathologie, mais un symptôme associé à d'autres maladies mentales : « On se situe dans un spectre. Ce déficit ne signifie pas qu'une personne manque totalement d'empathie. Cependant, par rapport à un standard, elle en a moins. » Cela peut toucher l'empathie affective, soit la réponse à l'expérience émotionnelle d'une autre personne ou l'empathie cognitive, la compréhension rationnelle du vécu de quelqu'un. Parfois, ce sont les deux. « Les adolescentes et les adolescents concernés peuvent parfois présenter une faible empathie pour les émotions négatives, mais une forte empathie pour les positives », souligne encore Mélanie Pinon.

Le manque d'empathie, qui peut être partiel ou total, ne constitue pas une pathologie, comme l'explique Mélanie Pinon, infirmière spécialisée en psychiatrie : il s'agit d'un symptôme associé à d'autres maladies mentales.



BERTRAND REY

<sup>1</sup> Prénom d'emprunt

### Focus sur les neurones miroirs

Mais quelles sont les causes de cet état de distanciation par rapport aux sentiments des autres ? La neuroscience parle d'une réponse neurale diminuée qui touche les circuits impliqués dans la reconnaissance des expressions émotionnelles. « Les neurones miroirs, notamment, permettent de prendre la perspective d'autrui. Ils sont donc extrêmement liés à l'empathie. Si ces neurones ne fonctionnent pas de manière optimale, la capacité de se projeter cognitivement ou affectivement à la place de quelqu'un est moins aisée », analyse Sébastien Urben, responsable de secteur de recherche au Service universitaire en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent au Centre hospitalier universitaire vaudois. Par précaution, les professionnel·les de la santé ne posent pas de diagnostic chez une personne de moins de 25 ans. Le cortex préfrontal n'est pas encore mature. « On se trouve à la limite de l'inné et de l'acquis, précise Mélanie Pinon. Il y a une part de patrimoine génétique, mais le comportement va se modifier en lien avec l'environnement. Tout peut encore changer. Ce qui nous entoure va avoir un impact tout au long de la vie. On sait aujourd'hui que la plasti-

cité cérébrale permet de recréer des connexions neuronales jusqu'à un âge avancé. » Sébastien Urben ajoute que « la perspective neuroscientifique peut parfois donner une image trop déterministe. Certaines personnes montrent une grande capacité d'adaptation ou de résilience. »

### Sortir de la stigmatisation

Malgré ce potentiel d'évolution favorable, les jeunes souffrant d'un déficit d'empathie sont encore trop souvent stigmatisés. Comme Achille<sup>1</sup>, un jeune homme que Mélanie Pinon a rencontré en pédopsychiatrie : « Tout le monde était contre lui, y compris l'équipe médicale. Mais quand on pousse la réflexion jusqu'au bout, on se rend compte que si nos neurones miroirs résonnent correctement, on va réagir en ressentant moins d'empathie pour cette personne qui en présente moins pour nous. Après, notre rôle, c'est de l'aider à combler ce déficit. À ma connaissance, il n'existe pas de traitements moléculaires. Mais il est possible de travailler l'identification des émotions. Lui faire acquérir des compétences pour qu'il adapte son fonctionnement, sans en devenir manipulateur. Rappelons que ces jeunes ont des comportements qui échappent à leur volonté. Rendons-leur leur humanité ! » ◀

### Mesurer l'empathie

Durant ses recherches, Mélanie Pinon a travaillé avec des méthodologies permettant de mesurer l'empathie. Parmi celles-ci, la *Basic empathy scale* (BES) est l'échelle la plus utilisée. Elle est composée de 20 situations du type « je suis souvent envahi·e par les sentiments de mes ami·es », où la patiente ou le patient doit répondre de « pas du tout d'accord » à « tout à fait d'accord ». « Ce qui est avantageux, c'est que la BES permet de mesurer comment l'empathie évolue avec l'âge. On peut la faire passer à plusieurs moments de la vie », commente la chercheuse. La *Griffith empathy measure* se présente sous la forme d'observations cliniques ou d'un questionnaire réalisé par un parent. Cela donne lieu à des observations telles que « mon enfant peut être bouleversé s'il voit un animal se faire maltraiter ». Quant à l'*Interpersonal reactivity index*, il s'adresse à des adultes incarcérés. « Il met en lien l'empathie et le sentiment de culpabilité, explique Mélanie Pinon. Cela montre la corrélation entre le déficit d'empathie et le risque de nouvelles agressions. »



Par précaution, les professionnelles de la santé ne posent pas de diagnostic de manque d'empathie chez une personne de moins de 25 ans. Son cortex préfrontal n'est pas encore mature et son comportement peut encore beaucoup évoluer. Malgré ce potentiel d'évolution favorable, les jeunes souffrant d'un déficit d'empathie sont encore souvent stigmatisés. Illustration réalisée par Pawel Jonca pour *Hémisphères*.

« L'enfer, c'est les autres », écrivait le philosophe Jean-Paul Sartre. Une formule que nos cinq portraitisés démentent avec conviction, toutes et tous affirmant, au contraire, la richesse des rencontres humaines. Alpiniste, infirmière, photographe, spécialiste en informatique médicale ou responsable du développement : chacun témoigne de sa manière d'être empathique.

## Faire une place à l'autre

TEXTE | Anne-Sylvie Sprenger IMAGES | Hervé Annen



**« Quand on doit prendre des décisions importantes, on est obligé de comprendre l'autre »**

Assurément, Hugo Béguin se souviendra toute sa vie de son ascension du Flat Top, ce sommet himalayen qui culmine à 6057 mètres d'altitude. En octobre 2023, il réalise ce projet fou – et inédit – avec deux autres alpinistes. « On a mis quatre jours pour l'ascension, on a passé trois nuits sur la paroi », raconte ce jeune Neuchâtelois originaire des Ponts-de-Martel, cuisinier de formation. « Il y a eu beaucoup de moments de doute, notamment à cause de la météo et des risques d'avalanche », confie-t-il. La communication et l'empathie se révèlent alors capitales. « Quand on doit prendre des décisions importantes, comme continuer ou abandonner, on est obligé de comprendre l'autre, ses motivations comme ses peurs, pour débattre posément. » Et d'asséner : « Dans ce genre

d'aventure, il est essentiel d'être tous dans le même état d'esprit et d'accord de prendre les mêmes risques. » Aujourd'hui guide de montagne, Hugo Béguin aime à se souvenir d'où lui vient cette passion : « Quand mes parents m'ont initié à l'alpinisme, je voulais juste aller voir ce qu'il y avait derrière la montagne », s'amuse-t-il. Et s'il s'imagine déjà repartir à l'assaut d'autres sommets – projets qu'il préfère garder secrets pour rester libre –, il relève que « ce n'est pas une activité qui donne du plaisir immédiat : on a froid, on a faim, on dort mal... La satisfaction de l'avoir fait ne vient que dans un deuxième temps, à l'instar des souvenirs. »

**Hugo Béguin**  
**25 ans**  
**Alpiniste lauréat**  
**du Piolet d'or**  
**Les Ponts-de-Martel (NE)**

### « Je préfère cultiver la compassion »

Créée il y a une vingtaine d'années par Médecins sans frontières (MSF), l'association Fri-Santé prodigue des soins aux personnes qui n'ont pas d'assurance maladie. Depuis quatorze ans, Marie-Noëlle Repond y travaille comme infirmière au contact des plus démunis, « pour la plupart des migrants, dont majoritairement des sans-papiers et des femmes ». Son métier de soignante, cette native du val d'Hérens ne l'imaginait d'ailleurs pas autrement : « À l'adolescence, j'ai voulu m'inscrire dans cette voie pour rejoindre Mère Teresa à Calcutta. » Sa formation terminée, elle se spécialise en médecine tropicale et s'embarque pour plusieurs missions de MSF, au Cameroun et en Ouganda. « Nous sommes ensuite partis avec mon mari plusieurs années au Rwanda, où je me suis engagée dans la prévention du sida, rapporte-t-elle. Nous avons dû fuir le pays au moment des événements de 1994. » Un souvenir



encore vibrant lorsque la guerre éclate en Ukraine en 2022. Ni une ni deux, ce couple de grands-parents décide alors d'accueillir chez eux une famille de quatre personnes pendant plusieurs mois. Pour Marie-Noëlle Repond, prendre soin

des autres n'est pas qu'une question de profession, « c'est un engagement humaniste ». L'empathie ? Elle s'en méfie. « J'ai appris dans mon travail qu'il faut savoir mettre des limites. Vivre les émotions des autres, ce n'est pas toujours

aidant. Mieux vaut garder une certaine distance. » Et de déclarer : « Je préfère cultiver la compassion. »

**Marie-Noëlle Repond**  
62 ans  
Infirmière à l'association  
Fri-santé  
Fribourg



### « Le portrait me permet de m'intéresser à l'autre »

« J'ai toujours utilisé la photographie comme moyen de m'intéresser à l'autre et lui permettre de raconter son histoire », affirme Ulises Lozano. Pour son travail de mémoire, ce jeune diplômé de l'ECAL a organisé un atelier d'auto-portraits avec des jeunes suivis par l'association Païdos. « J'avais fait mon service civil dans cette structure qui accueille des adolescentes et des adolescents en rupture scolaire. » Avec l'aide d'un éducateur, il propose à ces jeunes de réfléchir à la manière dont elles et ils aimeraient être représentés : « Qu'ont-ils envie de suggérer, voire de cacher ? » Au détour des échanges lors de ce projet, qui assume pleinement sa part thérapeutique, des identités se réinventent. « L'image sert de langage symbolique pour exprimer ce

qu'on peine à dire avec des mots. » Un travail que ce Genevois relie naturellement à ses premières prises de vues : « J'ai commencé en prenant mes amis en photo. Toujours des portraits, cela ne m'a pas lâché. » Ulises Lozano aime ce temps de la rencontre avec la personne à photographier, « toujours un peu freestyle et incontrôlable ». Actuellement, il poursuit sa formation à l'Ecole supérieure de bande dessinée et d'illustration de Genève. Pour son travail de diplôme, il prépare une BD sur sa relation avec son grand frère.

**Ulises Lozano**  
24 ans  
Photographe diplômé de  
l'ECAL/Ecole cantonale  
d'art de Lausanne  
- HES-SO



### « Avant de juger, il faut demander pourquoi »

S'agissant de savoir ce que signifie son titre officiel, en guise de réponse, Vanessa Balouzet s'exclame spontanément : « Ce poste est celui de mes rêves ! » Et d'expliquer : « Je suis chargée tant de la croissance de l'EHL que du développement et de l'épanouissement des personnes qui y travaillent. Une opportunité rare, alors qu'il est de bon ton d'opposer le business et l'humain. » Si cette ingénieure de formation, férue de biologie, commence sa carrière dans le conseil en stratégie, le facteur humain lui apparaît soudain capital. « Même dans le monde des entreprises, l'humain est au cœur de la réussite. » C'est habitée par cette conviction qu'elle se décide à rejoindre l'EHL. « Remettre l'humain au centre de la décision se révèle

souvent la meilleure option. Il n'y a rien de plus fort que la bienveillance pour l'autre et pour soi-même, qui se manifeste notamment par la retenue de ses préjugés », insiste-t-elle. En antidote à ces « raccourcis du cerveau », elle prône les bienfaits d'une curiosité sincèrement ouverte à l'autre. Une qualité que ses parents lui ont toujours reconnue : « Ils m'auraient bien vue détective. Enfant, je demandais toujours "pourquoi ?" Et c'est aujourd'hui encore la première question que je pose avant de juger l'autre. »

**Vanessa Balouzet**  
49 ans  
Chief Growth Officer  
et membre du comité  
de direction de l'EHL  
Hospitality Business School  
- HES-SO  
Lausanne



### « Je veux contribuer à réhumaniser le monde médical »

Être hospitalisé à de nombreuses reprises durant son enfance n'a pas dégoûté David-Zacharie Issom du milieu hospitalier. « Depuis que j'ai 6-7 ans, je sais que je veux contribuer à réhumaniser le monde médical », affirme-t-il, en toute humilité. « Ayant grandi avec une pathologie génétique chronique (la drépanocytose, qui affecte les globules rouges, ndlr), j'ai perçu assez

vite les problèmes liés aux transmissions d'informations. » Et d'évoquer encore la « fatigue compassionnelle de la part de certains soignants et soignés, conduisant parfois à de la maltraitance ». Aujourd'hui professeur à la HEG-Genève, David-Zacharie Issom mène des projets à l'interface entre l'informatique et la médecine, pour faciliter la vie tantôt des malades, tantôt

des soignants. Collaborant régulièrement avec les Hôpitaux universitaires de Genève, ce docteur en santé globale n'oublie jamais ses motivations premières. Il pense avec émotion à son parcours scolaire chahuté par ses absences, mais également à son « caractère posé mais assertif » : « Mon obstination à vouloir comprendre les choses m'a permis de survivre et d'être plus autonome. » Dans la liste de ses projets prioritaires ? « Faciliter

l'accès aux ressources salutogéniques, qui permettent de contrer les facteurs de stress négatifs, et sécuriser l'approvisionnement en produits sanguins – un problème de santé publique dans le monde entier. »

**David-Zacharie Issom**  
**37 ans**  
**Professeur à la Haute école de gestion de Genève (HEG-Genève)**  
**- HES-SO**





Le courant de pensée de Palo Alto voit la communication humaine comme un système complexe, dans lequel la relation et le contexte s'influencent mutuellement. Deux artistes-chercheurs y ont trouvé des outils pour le théâtre, un domaine dans lequel l'interaction et l'empathie sont omniprésentes.

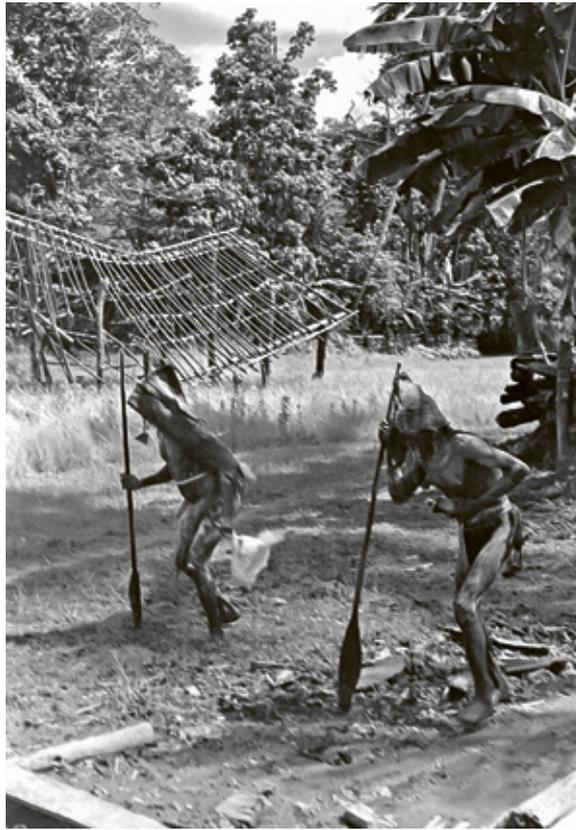
# Les couches superposées de la communication humaine

TEXTE | *Matthieu Ruf*

En ce soir d'avril, sur le plateau de théâtre, un acteur parle. Nous sommes à La Grange – Centre Arts et Sciences/UNIL à Lausanne. Depuis un petit moment, déjà, il est en train de présenter ses collègues, également sur le plateau, au public. Un petit moment qui devient... long. Ses sourires un peu trop appuyés, ses regards à peine trop insistants, ses silences progressivement gênants suscitent des rires embarrassés dans la salle. Mais aussi du plaisir, car la situation est savoureuse: elle en révèle beaucoup plus sur les enjeux émotionnels et relationnels du moment que les paroles prononcées. On perçoit quelque chose qui n'est pas dit.

La communication humaine est pleine de paradoxes et de couches superposées. Selon le contexte, les relations en présence, la gestuelle ou l'expression faciale, dire « j'ai faim » peut signifier: « je suis heureux d'aller manger avec

toi », « j'aimerais que cette séance de travail se termine », ou « le déjeuner était trop frugal », entre autres! En psychologie, un courant de pensée développé à partir des années 1950 à Palo Alto, en Californie, a fait de ces paradoxes son sujet d'étude et d'action. En adoptant une approche pragmatique, basée sur les situations précises et la résolution de problèmes, il a donné naissance à une forme de « thérapie brève » – par opposition à ce qui faisait alors autorité, soit un travail thérapeutique long et en profondeur – qui s'est répandue depuis dans le monde entier. Adopter l'approche de Palo Alto, c'est considérer toute interaction humaine comme une relation en action, non figée, et inscrite dans un système, familial, professionnel, scolaire ou autre. Ce courant de pensée, Jean-Daniel Piguët l'a découvert d'abord grâce à la bibliothèque de ses parents, puis, plus récemment, dans le



GREGORY BATESON CC-BY-NC-ND 4.0 - MAA, UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

L'anthropologue Gregory Bateson (1904-1980), l'un des fondateurs de l'école de Palo Alto, a mené une étude sur la cérémonie du Naven pratiquée par les Iatmul, un peuple mélanésien de Nouvelle-Guinée. Ce rituel célèbre les premiers exploits des filles, comme pêcher un poisson ou confectionner une galette, et des garçons, comme jouer d'un instrument ou tuer un animal. Lors de la cérémonie, les hommes se travestissent en femmes et vice versa. Pour Gregory Bateson, le Naven révèle l'importance des interactions et des codes symboliques dans les structures sociales. Sur l'image ci-contre, deux frères exécutent le Naven pour le fils de leur sœur.

cadre du programme de recherche *ACTION*, mené conjointement par des chercheuses et des chercheurs de la Haute école d'art et de design - Genève (HEAD - Genève), de La Manufacture - Haute école des arts de la scène et de la Haute école de musique de Genève (HEM-Genève) - HES-SO. « Ce que j'aime avec Palo Alto, raconte le metteur en scène, c'est que cela permet de faire remonter à la surface un système de communication que nous utilisons toutes et tous quotidiennement, mais qui reste la plupart du temps à un niveau souterrain. » Un système qui se matérialise dans les silences, le rythme de la phrase, les gestes, les mimiques, les regards... Autant de détails, parfois infimes, que nous percevons et interprétons et qui ont fait écrire aux auteurs d'un ouvrage clé de Palo Alto, *Une logique de la communication* (1967): « On ne peut pas ne pas communiquer. »

### Explorer la grammaire du théâtre

Nicolas Doutey est écrivain de théâtre et s'intéresse depuis longtemps, dans ses pièces comme dans sa thèse de doctorat, à la pragmatique du langage: en d'autres termes, à tout ce qu'il y a de non verbal dans le verbal - écriture ou parole. Un premier projet de recherche mené par les deux artistes en 2018, autour de la transcription verbatim d'échanges entre un homme en fin de vie et ses visiteuses et visiteurs dans une chambre d'hôpital, leur a donné envie de refaire équipe pour aller plus loin. L'idée: explorer les outils de Palo Alto pour repenser ce qu'ils appellent la « grammaire du théâtre ».

Cet acteur qui fait rire le public en jouant avec le malaise suscité par son attitude, en ce soir d'avril, c'est donc la présentation publique du récent projet de recherche mené par le binôme à La Manufacture, intitulé *Palo Alto: un*

*training de l'acteur-ice en interaction.* Au cours de plusieurs résidences de travail, sur six mois, le dramaturge et le metteur en scène ont proposé à une comédienne (Geneviève Pasquier) et deux comédiens (Lucas Savioz et Arnaud Huguenin) des improvisations et des exercices tirés de situations vécues, tous centrés sur la relation plutôt que sur le récit ou les personnages. Parmi celles-ci, outre la présentation des collègues déjà citée: celle de la justification. « En préambule, je voudrais dire que ce n'est pas parce qu'on n'a pas de travail en tant que comédien et comédienne qu'on fait de la recherche... », déclare l'acteur appelé à jouer la situation sur scène. Ce faisant, il attire l'attention sur le sujet qu'il prétend éviter. Il crée ainsi un engrenage, qui l'amène à se justifier toujours plus, et donc à transmettre le message opposé à celui désiré: le public finit par penser que cet individu a bel et bien des difficultés à être engagé en tant que comédien! « L'intention n'est pas reine, pointe Nicolas Doutey. Le langage a sa propre dynamique. Dans cette situation, c'est bien la parole du locuteur qui l'enfoncé petit à petit. C'est événementiel, donc très théâtral. » Pour l'auteur, cette approche amène au travail de l'actrice ou de l'acteur une souplesse intéressante, « comme un muscle »: « Se concentrer sur l'interaction permet de se libérer d'une identité fixe. On n'est plus dans la construction d'un personnage, qui déterminerait ensuite s'il peut dire telle ou telle chose. C'est moins unitaire et ça me plaît. »

Dans les improvisations aiguillées par les deux artistes-chercheurs, cela se traduit aussi par une grande versatilité de ton et d'humeur, basée sur l'un des axiomes de la pensée de Palo Alto: « Tout échange de communication est symétrique ou complémentaire, selon qu'il se fonde sur l'égalité ou la différence entre les locutrices et les locuteurs. » La relation complémentaire implique une position haute (par exemple, un enseignant ou une médecin) et une position basse (les élèves ou la patientèle). Sur la scène de La Grange, c'est palpable: l'un des acteurs, qui s'adressait au public avec obséquiosité (position basse), se retourne pour demander sèchement à sa partenaire de se taire (position haute). « Cela montre qu'on peut être en empathie, apparente ou sincère, avec une personne, et condescen-

dante avec une autre l'instant d'après », relève Jean-Daniel Piguët.

### Aller dans le sens du conflit

Vue par le prisme de l'école de Palo Alto, l'empathie n'est donc pas une qualité solide. Mais plutôt une forme d'interaction mobile, inscrite dans un système contextuel. Cela la rend accessible en cas de désaccord. Un conflit est souvent considéré, dans la vie autant qu'au théâtre, comme l'affrontement de deux volontés, de deux identités. La pratique des thérapeutes inspirés par Palo Alto est autre: plutôt que de tenter d'empêcher ou de freiner le conflit, ce qui a souvent pour résultat de l'attiser, leur approche est d'aller dans son sens jusqu'à ce qu'il s'épuise de lui-même. Cela passe souvent par un « changement d'échelle », comme dans cet exemple rapporté à Jean-Daniel Piguët par Guillaume Delannoy, thérapeute et directeur, à Lausanne, de l'Institut Gregory Bateson (du nom de l'un des fondateurs de l'école Palo Alto). Face à une mère et son enfant enfermés dans un cycle répétitif de disputes, le thérapeute a établi le script de ces querelles, comme dans une pièce de théâtre, pour ensuite proposer à la femme et à son fils de le jouer. Après quelques jours, l'affrontement ne pouvait plus avoir lieu de cette manière, car les protagonistes avaient changé d'échelle de compréhension. Comme l'explique Nicolas Doutey: « Si l'une des personnes impliquées fait remarquer qu'il y a un conflit, et que tous les participantes et participants se mettent d'accord là-dessus, alors le conflit passe au second plan. Cela me rapproche de la place de l'autre, ce qui relativise la mienne. Les locuteurs ne campent pas sur leur position. »

C'est la vision de Palo Alto: une communication qui fait des boucles, en mouvement permanent. Sur le plateau, le plaisir est évident chez les acteurs, qui travaillent avec le moindre détail: une main fugacement posée sur un torse, un haussement de sourcils... En poussant à l'écoute fine des partenaires et du public, l'approche offre un outil pour explorer le champ des interactions humaines, matière théâtrale par excellence. Pour Nicolas Doutey et Jean-Daniel Piguët, c'est clair: la recherche était (trop) courte, le territoire à découvrir encore vaste. ■

Dans le pays du Sud-Est asiatique, les mots et les choses dévoilent la réappropriation libératrice des Vietnamiennes et des Vietnamiens à l'égard de la colonisation française. Une recherche a fouillé les sédiments vivants de cette longue histoire, entre assimilation et rébellion.

# Au Viêt Nam, les objets règlent leur compte au passé colonial

TEXTE | Marco Danesi

« S'il existe des mots vietnamiens tirés de la langue française, pourquoi des objets, considérés aujourd'hui comme typiquement vietnamiens, ne trouveraient-ils également leur origine dans la période coloniale ? Si oui, qu'est-ce que ces hybridations franco-vietnamiennes disent d'une société qui a dû se battre pour son indépendance ? » C'est à partir de ces interrogations que la recherche *Objets vietnamiens : culture matérielle d'une résilience face à la (dé)colonisation* a vu le jour en 2022. Le sujet a de quoi intriguer. Il s'agit en effet d'imaginer une sorte d'empathie culturelle, par laquelle ces objets témoignent de l'héritage colonial, qui a été investi, remanié, métamorphosé jusqu'à le rendre intraversable, détournant, voire occultant ses origines. Autrement dit, la population vietnamienne se serait réapproprié la culture des dominants jusqu'à faire disparaître les traces des anciens

colonisateurs. Ou presque. Menée par le designer Quang Vinh Nguyen et la journaliste Émilie Laystary et soutenue par l'ECAL/ Ecole cantonale d'art de Lausanne – HES-SO, la recherche s'engouffre dans ce « presque ». Comme une fissure du passé s'ouvrant vers des mondes insoupçonnés.

## Au départ, le parler des parents

Les deux auteur-es sont issus de la diaspora vietnamienne en Europe, notamment en Suisse et en France. Ils vivent au sein ou entre deux cultures, au moins. L'idée de leur projet a émergé de ce milieu hétéroclite, bigarré, lié à la terre d'origine mais intégré dans celle d'accueil. Au départ, raconte Quang Vinh Nguyen, il y a le parler des parents. « Enfant, je croyais qu'ils avaient une façon singulière de prononcer certains mots français avec un accent vietnamien bien à eux. Or, j'ai

<sup>1</sup> La définition de « culture matérielle », telle qu'elle est comprise et utilisée par l'équipe de recherche, provient de l'ouvrage des sociologues Marie-Pierre Julien et Céline Rosselin intitulé *La culture matérielle*. (La Découverte, 2005).

<sup>2</sup> Dans son ouvrage *Archéologie du savoir* (1969), Michel Foucault développe une approche qui analyse les discours et pratiques qui constituent les savoirs à travers l'histoire. Il examine notamment comment les objets de connaissance et les théories qui sont acceptés comme vrais ou valides sont définis ou quelles conditions historiques rendent possibles certains types de savoir alors que d'autres sont exclus.

découvert plus tard qu'il n'était rien. Le vocabulaire qu'ils utilisent fait bien partie de la langue vietnamienne. *A ti sô* pour artichaut, *búp bê* pour poupée, *ê-cút-tơ* pour écouteur ou encore *i nốc* pour inox (pour ne citer que ces exemples) : ces mots sont quotidiennement utilisés au Viêt Nam, d'ailleurs sans que la nouvelle génération ne puisse toujours y déceler les traces du passé de la colonisation française. » Devenu désigner, son intérêt pour les mots (vietnamisés) s'est élargi aux choses. Avec Émilie Laystary, Quang Vinh Nguyen plonge alors dans la culture matérielle de son pays natal, soit « l'ensemble des objets fabriqués par l'humain et appréhendés sous un angle social et culturel »<sup>1</sup>.

Dès lors, le duo fait le pari suivant : « Comme pour la langue, un grand nombre d'objets de la vie courante au Viêt Nam doivent porter en eux les marques d'une résilience vietnamienne. Introduits par les colons ou développés durant la colonisation française, ces artefacts auraient en effet pu rester des symboles de la domination. Mais modifiés, transformés, remaniés, détournés de leur usage premier, ils ont finalement fait l'objet d'une réappropriation au point de porter des récits de fierté et d'inventivité. » C'est le principe de la « créolisation », empruntée à l'écrivain martiniquais Édouard Glissant (1928-2011) : le contact de plusieurs cultures distinctes produit quelque chose de totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments.

### Pister les réappropriations d'objets

Quang Vinh Nguyen et Émilie Laystary décident de partir à la recherche de ces objets de la vie quotidienne, un pan moins connu de ces pratiques de réappropriation déjà mis en évidence dans d'autres domaines comme la religion, l'architecture ou la poésie. Avec pour ambition de les identifier, voire de les démasquer, et de les décoloniser : c'est-à-dire de les réinterpréter du point de vue des dominés et non pas/plus des dominants. Forcément, même si la chercheuse et le chercheur ne s'y réfèrent pas explicitement, le concept d'archéologie du savoir<sup>2</sup> du philosophe Michel

Foucault (1926-1984) imprègne leur travail. Notamment quand ils déclarent vouloir élaborer « une archive du temps présent sous une perspective décoloniale ». C'est ainsi qu'a commencé une plongée saisissante dans un univers foisonnant, à la fois matérielle et immatérielle. Univers où se jouent les relations complexes entre les mots et les choses, entre les usages passés et présents de ces objets faisant resurgir la mémoire de l'histoire coloniale.

Retour au Viêt Nam, donc, sur le terrain des pratiques quotidiennes, à la rencontre de témoins vivants de la période coloniale (achevée en 1954). En même temps, un volet plus académique et distancé, avec des interviews d'expertes et d'experts, a mis en perspective les données récoltées. On tombe alors sur le *bánh mì*, baguette miniaturisée, cousine du jambon beurre, qui sert à confectionner des sandwiches avec des garnitures variables selon les régions. Au rayon de la nourriture, on trouve également du *bít tét*, vietnamisation du bifteck français, provenant d'élevages bovins introduits par les colons dans un pays adepte du buffle. Au fil du temps, des plats tels que le *bò bít tét* (steak à la vietnamienne) et le *phở bò* (soupe *phở* au bœuf) ont pris place sur les tables locales, adaptés aux saveurs et mœurs culinaires autochtones.

À son tour, la « gamelle » française a été adoptée et appelée *cà mên* en vietnamien. Très répandue aujourd'hui encore, composée de plusieurs contenants, elle est un objet courant dans la vie quotidienne des travailleuses et travailleurs qui leur permet d'acheter des plats sur le pouce aux innombrables vendeurs ambulants des villes. La guitare classique a été modifiée en *ghi ta phìm lôm* s'adaptant aux sonorités typiquement vietnamiennes. « Le terme *phìm lôm* lui-même, expliquent les deux auteur-es, reflète la technique unique de pression des doigts sur le manche pour créer un vibrato et produire des quarts de tons distinctifs. » Pour terminer cet aperçu, il vaut la peine de mentionner l'*ô doa*, palanche à arrosoirs qui permet aux paysannes et aux paysans de transporter deux fois plus d'eau sur leurs épaules pour irriguer les potagers ou les champs.



CYNTHIA MAI AMMANN

À l'image de cette « palanche à arrosoirs » (Hué, Viêt Nam, 2023), nombre d'objets introduits par le colonisateur français ont fait l'objet d'une réappropriation inventive au Viêt Nam. Pour les designers Quang Vinh Nguyen et Émilie Laystary, ils sont les témoignages d'une créativité mêlant empathie et dissidence.

### Un embryon d'archives décolonisées

Répertoriant des dizaines d'objets, voire d'usages originaux, à partir de modèles français, la recherche finit par constituer l'embryon passionnant d'archives décolonisées susceptibles de montrer à quel point la romancière vietnamienne Anna Moi, citée par de Quang Vinh Nguyen et Émilie Laystary, avait vu juste : « Combien de fois n'avons-nous pas dit à ceux

qui nous donnent des ordres : "J'ai fait exactement comme vous avez dit, mais en mieux". Notre terre fut soumise, nous ne le sommes pas. » Nombre d'objets de la vie courante au Viêt Nam témoignent de cette insoumission, entre relation empathique et dissidence créatrice. Ces travaux de recherche seront consignés dans un ouvrage richement illustré qui paraîtra dans le courant de l'année 2025. ◀

Bien que l'empathie soit reconnue comme un pilier essentiel dans les relations de soins, des études révèlent un déficit d'empathie chez certains professionnel·les infirmiers. Elles mettent en évidence des comportements parfois déshumanisants, attribués à des pressions aussi bien financières que structurelles.

## Le dilemme des soignants : entre valeurs humanistes et pressions économiques

TEXTE | *Anne-Sylvie Sprenger*

Des gestes mécaniques, un manque d'écoute, une indifférence apparente ou encore des signes d'impatience, voire d'agacement : ces attitudes, bien que non malveillantes, révèlent une perte d'empathie chez certains soignantes ou soignants. Plusieurs études récentes mettent en lumière ce phénomène, connu sous l'appellation « dark side of nursing » (le côté obscur du métier d'infirmier). Ces comportements peuvent mener à une prise en charge déshumanisante des patientes et des patients, une situation paradoxale alors que l'empathie est souvent au cœur des discours sur la vocation infirmière. « En général, on ne choisit pas cette profession sans posséder des valeurs humanistes telles que l'altruisme ou la compassion », affirme Philippe Delmas, responsable du Laboratoire d'enseignement et de recherche « Qualité des soins & Sécurité des patients » à l'Institut et Haute École de la Santé La Source – HES-SO à Lausanne.

« Plusieurs recherches montrent que les soignants sont non seulement conscients de leurs manquements, mais qu'ils expriment aussi leur souffrance de n'avoir pas pu faire tout ce qu'il fallait pour le patient, relève Philippe Delmas. C'est le cas notamment lorsqu'ils n'ont pas pu être présents pour l'accompagner après l'annonce d'un diagnostic où le pronostic vital est engagé. » En effet, rappelle ce spécialiste, le soin infirmier ne se résume pas à l'exécution du traitement médical (le cure), mais s'appuie également sur la dimension relationnelle du soin (le care) : « Dans un système de santé toujours plus soumis à la rationalité économique, le personnel soignant n'a plus la capacité de développer une relation d'aide qui nécessite souvent du temps. » Le degré de malaise est tel qu'« aujourd'hui un tiers des infirmières ou infirmiers souffrent d'un épuisement émotionnel avéré, indique



encore Philippe Delmas. Ces personnes ne se retrouvent plus au niveau des valeurs qu'elles ont choisi d'incarner professionnellement. Ce conflit pousse d'ailleurs un nombre toujours plus grand d'entre elles à abandonner la profession.»

#### Comment les pressions économiques font le lit de la maltraitance

Cet épuisement professionnel n'est évidemment pas sans conséquence sur les patients. Psychologue et coresponsable du senior-lab à La Source, Delphine Roulet Schwab s'est intéressée plus précisément au domaine de la maltraitance à l'endroit des personnes âgées. « On rencontre effectivement

des situations de violence en EMS, tout comme de la part des professionnel·les des soins à domicile », expose-t-elle. Si les cas de maltraitance manifeste sont souvent détectés rapidement, elle s'inquiète davantage sur « toutes ces formes de maltraitance ordinaire, comme l'infantilisation, les négligences ou encore la prise de décision abusive ».

À l'instar de Philippe Delmas, elle pointe « des causes systémiques en lien avec les moyens financiers. Il y a parfois des pressions économiques qui font que la rentabilité passe avant l'intérêt des personnes âgées. De fait, on ne fournit pas aux équipes soignantes les moyens de pouvoir être bien-traitantes ou a

*Maltraitance en Ehpad : vive le système D est une illustration réalisée par le dessinateur Biche en 2022 pour Charlie Hebdo. Elle accompagne un article publié à la sortie du livre du journaliste d'investigation Victor Castanet, Les Fossoyeurs (éd. Fayard), qui montre les dérives constatées dans de nombreuses maisons de retraite privées.*

*minima* non maltraitantes. » Elle évoque l'exemple de « l'incitation à utiliser des protections urinaires pour ne pas avoir à accompagner aux toilettes des résidentes ou des résidents qui en auraient pourtant la capacité ». La chercheuse pointe aussi le fait que certaines institutions cherchent à faire des économies sur le matériel : « Nous avons observé des protections urinaires rincées, puis séchées sur le radiateur pour être réutilisées. »

Dans un tel contexte, face à ces injonctions contradictoires, il n'est pas rare que « les professionnel·les de la santé se forgent une carapace pour se protéger », avance Delphine

Roulet Schwab. Leur capacité d'empathie en est réduite, augmentant ainsi le risque de brusquer, par des paroles ou des gestes, un résident peu coopératif au moment de la douche notamment. Du côté des facteurs de risque, la docteure en psychologie mentionne premièrement l'isolement social, soit lorsque la personne âgée, en home ou à domicile, reçoit peu de visites. L'existence de troubles cognitifs ou démentiels vient également augmenter le danger : « Certains aîné·es peuvent adopter des comportements agressifs ou oppositionnels. Pour contrer son sentiment de perte de contrôle et reprendre la maîtrise de la situation, le personnel peut parfois réagir de ma-

### TROIS QUESTIONS A

## Pauline Roos Laporte

Lorsque les décès se succèdent, les équipes soignantes sont mises à rude épreuve. Pour son doctorat en sciences infirmières à l'Université de Laval à Québec, cette professeure à la HE-Arc Santé – HES-SO s'est intéressée à ce vécu particulier.

### Pourquoi l'empathie est-elle mise à mal face à la fin de vie ?

PRL Tout d'abord, la fréquence des décès éprouve émotionnellement les équipes soignantes, surtout lorsqu'il s'agit de patientes et de patients jeunes, dont le départ prématuré bouleverse l'ordre naturel des choses. Ensuite, le contexte joue un rôle crucial : dans des services non spécialisés en soins palliatifs, comme les urgences, les équipes soignantes sont souvent focalisées sur une approche curative et peuvent ne pas être préparées à accompagner la fin de vie. Dans les EMS, le lien affectif tissé avec les personnes et le processus de deuil rendent cette tâche encore plus difficile. Enfin, les contraintes organisationnelles, telles que la surcharge de travail, empêchent souvent les professionnel·les d'accompagner la fin de vie de manière conforme à leurs valeurs et à leur conception d'un « bien mourir ».

### Comment cette fatigue compassionnelle se manifeste-t-elle et avec quels impacts ?

Celle-ci se traduit par l'incapacité ou la perte d'intérêt à éprouver de l'empathie pour la situation du patient. Elle se manifeste de plusieurs manières : un détachement, voire une mise à l'écart de la personne soignée ; approche mécanique du soin, adoption de mécanismes de défense comme le cynisme ou l'humour noir. Les conséquences sont terribles pour



GUILLAUME FERRET

les patients et leur entourage, qui sont alors plongés dans une solitude profonde et se sentent abandonnés. Ce genre d'expérience engendre une grande méfiance envers les milieux du soin.

### Comment aider les équipes face à cette problématique ?

Il s'agit de soulager leurs souffrances. Car derrière cette fatigue compassionnelle, il y a beaucoup de culpabilité. Il faut donc leur offrir un soutien émotionnel, des espaces de parole et de partage d'expériences. Et ce, pendant leurs heures de travail, afin de les légitimer.

nière agressive, voire violente. » La situation est comparable aux dérapages qui surviennent « lorsqu'un parent, à bout de nerfs, perd patience face à un enfant récalcitrant ».

### La culpabilité liée aux mesures de contraintes

Pierre Lequin a observé ces moments de tension extrême dans le domaine de la psychiatrie. Aujourd'hui maître d'enseignement à La Source, il dispense notamment un cours sur le recours à la contrainte dans les soins. « Les mesures de contrainte restent largement utilisées, particulièrement en gériatrie ou en psychiatrie, pour les cas de démence ou d'épisodes maniaques chez des personnes bipolaires », explique-t-il. Il précise cependant que le fait d'attacher des patients est désormais rare, relevant de situations exceptionnelles. À la place, les patients sont dirigés vers des chambres de soins intensifs, anciennement appelées chambres d'isolement. « Bien que ces mesures soient souvent perçues comme nécessaires, de nombreuses études montrent leurs effets potentiellement néfastes sur les personnes », souligne Pierre Lequin. Ces méthodes peuvent provoquer une détresse émotionnelle, être vécues comme une punition, entraîner un syndrome de stress post-traumatique, voire rompre le lien thérapeutique avec l'équipe soignante. Il est donc crucial, selon lui, « de continuer à faire évoluer la culture des soins en mettant en place des alternatives dont l'efficacité a été prouvée ».

Pour le personnel soignant également, ces pratiques peuvent être émotionnellement éprouvantes, comme l'indique encore Pierre Lequin. Lorsque cinq infirmières ou infirmiers doivent maîtriser physiquement une personne pour lui administrer des injections contre son gré et la placer de force en soins intensifs, un sentiment de culpabilité peut facilement émerger. Ces mesures entrent en conflit avec les valeurs fondamentales du soin. Pierre Lequin plaide aujourd'hui pour « davantage d'espace afin de discuter des expériences vécues dans la relation avec les patients ». Il note que « ce type de supervision est intégré à la formation des psychologues

et psychiatres, et devrait l'être également pour les infirmiers ». Delphine Roulet Schwab appuie ces propos et souligne la nécessité d'investir davantage dans les échanges entre pairs et l'analyse des pratiques. « Il est crucial de réfléchir collectivement pour mieux anticiper et prévenir les situations à risque », affirme-t-elle. Philippe Delmas partage cette conviction : « Si nous ne prenons pas suffisamment soin des soignants, notre système de santé sera en danger. La désaffection pour la profession ne fera qu'accroître le stress des équipes restantes, compromettant leur capacité à agir avec professionnalisme, empathie et humanité. » ◀

### «Le manque de soutien durant l'accouchement peut être vécu comme une violence»

« L'accouchement représente un moment de grande vulnérabilité pour les femmes », observe Laurent Gaucher, chercheur à la Haute école de santé de Genève (HEdS-Genève) – HES-SO. L'absence ou la maladresse du soutien de l'équipe soignante peut être vécue comme une violence. » Engagé dans l'amélioration de la qualité des soins, ce sage-femme a mené plusieurs études sur les conséquences d'un manque d'empathie durant l'accouchement, qui vont du stress post-traumatique à la dépression post-partum. Il note que « près de 10% des femmes rapportent avoir subi des comportements inappropriés de la part du personnel médical, qu'ils soient verbaux ou physiques. Elles évoquent souvent une prise en compte insatisfaisante de leurs douleurs. » Laurent Gaucher analyse les raisons possibles de ce manque d'empathie ou de cette perte de maîtrise chez les équipes soignantes :

« Cela peut être le signe d'une souffrance professionnelle, comme le burn-out. Cependant, ces comportements ne sont pas nécessairement liés à un mal-être individuel. Ils peuvent également résulter de dynamiques plus larges (de type structurelles, ndr), voire de pure maltraitance. » Le sage-femme propose deux axes d'amélioration : « Il est crucial, d'une part, de mieux protéger les équipes soignantes, notamment contre l'épuisement professionnel et, d'autre part, il est essentiel de repérer les patientes les plus vulnérables. Selon leur vécu, un geste ou une parole peuvent être perçus différemment. » Il insiste également sur le fait que l'accompagnement ne doit pas se limiter au seul moment de l'accouchement. « La santé mentale des mères, qui influence tant leur relation avec l'enfant que leur vie de couple, nécessite une attention particulière tout au long de la période périnatale. »





L'empathie et l'observation minutieuse se trouvent au cœur des approches centrées sur les utilisateurs. Issues du design, elles sont depuis quelques années étroitement associées à l'innovation. Deux experts partagent leur expérience.

# L'art de comprendre l'utilisateur

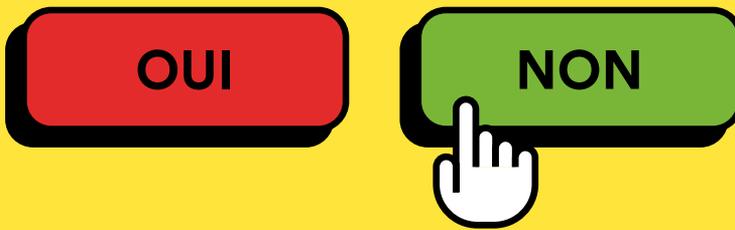
TEXTE | Geneviève Ruiz

Le titre d'« architecte de l'expérience utilisateur » n'existait pas avant que Donald Norman ne rejoigne Apple Computer dans les années 1990. Ce psychologue cognitiviste, qui a joué un rôle clé dans le développement des produits intuitifs de l'entreprise américaine, a ainsi contribué à populariser le terme « User experience » (UX). Il avait auparavant exploré ce concept avec son best-seller *The Design of Everyday Things* (1988), dans lequel il décrit comment le design des objets du quotidien influence leur utilisabilité et notre interaction avec eux. « Cela met en lumière l'importance de nos expériences avec des objets simples comme une fourchette, une cuillère ou une tasse », explique Yann Ringgenberg, fondateur de l'agence :ratio à Lausanne, spécialiste de l'UX et intervenant régulier dans plusieurs hautes écoles de la HES-SO. « S'intéresser à l'expérience des futures utilisatrices et utili-

sateurs d'un objet avant sa production à grande échelle n'est cependant pas une idée nouvelle : cela remonte aux débuts de l'industrialisation. » Les méthodes du design industriel ont ensuite été enrichies à partir des années 1960 par divers champs académiques, tels que la psychologie cognitive, l'anthropologie et l'économie. L'intégration de ces disciplines a permis de mettre l'accent sur l'expérience globale de l'utilisateur, incluant ses aspects émotionnels et cognitifs, au-delà de la simple fonctionnalité ou de l'esthétique.

## Aider les gens à atteindre leur but

L'essor de l'UX s'est particulièrement accentué avec l'avènement d'internet et la prolifération des interfaces et applications numériques au début des années 2000. « Des milliers de sites étaient créés chaque jour, se souvient Yann Ringgenberg. On concevait quelque chose de



Dans le cadre des approches centrées utilisateurs, les *dark patterns* désignent des interfaces conçues pour tromper ou manipuler les utilisatrices ou les utilisateurs. Ces pratiques visent souvent à augmenter les profits ou à collecter des données personnelles. Parmi les techniques couramment employées, on trouve la création d'un faux sentiment d'urgence, la complexification des processus d'annulation, les présélections trompeuses, ou encore, comme illustré dans l'image ci-contre, le brouillage des codes visuels (couleurs, hiérarchies, boutons) pour inciter à des choix non désirés.

<sup>1</sup> Les grandes enseignes d'e-commerce se mettent par exemple à simplifier les étapes du shopping. En ne forçant pas l'utilisatrice ou l'utilisateur à créer un compte, mais en inventant le concept de *guest checkout*, certaines entreprises multinationales parviennent à augmenter leur chiffre d'affaires de plusieurs centaines de millions de francs par année.

<sup>2</sup> Paradigme de management, état d'esprit et méthode, le design thinking s'inspire des principes, méthodes et outils issus des métiers du design pour les appliquer à l'innovation et à la résolution des problèmes dans tous les secteurs. Cette approche centrée sur l'utilisateur encourage la collaboration multidisciplinaire et la créativité pour répondre aux besoins réels des utilisatrices et utilisateurs.

joli sur Photoshop, puis on le transmettait à la développeuse ou au développeur. Mais on oubliait souvent de se demander: "Pourquoi, mais surtout pour qui faisons-nous cela?" » Du côté des entreprises d'e-commerce, on comprend désormais les bénéfices d'un site bien conçu<sup>1</sup>, qui peuvent facilement se chiffrer en millions. Pour répondre à ces nouveaux besoins, Yann Ringgenberg, comme d'autres designers, s'est spécialisé dans l'UX digitale. « Sur un site d'information ou d'administration publique, les gens viennent chercher quelque chose. Notre objectif est de les aider à atteindre leur but facilement. Pour cela, il est crucial de comprendre leurs besoins et leurs expériences. »

Une série d'outils et de méthodologies ont été mobilisés pour saisir ces variables. Parmi eux, les tests et les interviews, qu'ils soient quantitatifs ou qualitatifs, jouent un rôle clé. Yann Ringgenberg explique: « L'un des plus utilisés est ce sondage à trois questions: Qu'êtes-vous venu faire sur ce site? Y êtes-vous parvenu? Si non, pourquoi? C'est simple, mais cela permet de recueillir beaucoup d'informations. » Les spécialistes UX observent également les utilisateurs sur le terrain, qu'il s'agisse de leur interaction avec une interface web ou de leur utilisation d'un produit. Ils ont notamment recours à la technique du *shadowing*, qui consiste à suivre une personne dans ses activités quotidiennes. « Cette observation est un art en soi, commente Yann Ringgenberg. Il faut mettre les gens en confiance, leur poser des questions sans trop les interrompre. Ils doivent agir normalement. Lorsqu'il y a des erreurs ou des problèmes, c'est la machine qui est en cause, pas eux. Nous ne faisons pas des tests "utilisateurs", mais des tests d'utilisabilité. » Les données recueillies sur le terrain permettent parfois de créer des *personas*, soit des représentations fictives d'archétypes d'utilisateurs. « Pour un musée, par exemple, il pourrait y avoir la visiteuse pressée, le groupe de seniors, ou encore le père avec de jeunes enfants, souligne Yann Ringgenberg. Cela permet d'affiner la compréhension des besoins spécifiques. »

### L'empathie comme méthode

Quel rôle joue l'empathie dans ces différents outils? « C'est un terme très en vogue,

observe Yann Ringgenberg. Lorsque je me suis spécialisé dans l'UX il y a une vingtaine d'années, je n'avais pas conscience de pratiquer l'empathie. Mais il est évident qu'avec l'UX et ses outils, on est constamment centré sur l'autre. Il ne s'agit pas tant de se mettre "à la place de" l'autre, mais plutôt d'écouter attentivement ses besoins sous-jacents pour les traduire dans une interface ou un site efficace. Nous devons aller au-delà des besoins exprimés. »

Sébastien Mettraux, artiste, designer horloger, spécialiste de l'innovation et responsable du Master HES-SO Innokick, ajoute: « Dans le design thinking<sup>2</sup>, il ne s'agit pas d'empathie morale, mais d'une observation intense de l'autre. Cette posture est similaire à celle de la dessinatrice ou du dessinateur qui observe son sujet. L'observation doit se faire sans filtre, sans a priori. Il s'agit de recueillir tout élément permettant de tisser une toile de compréhension de l'utilisateur, de la cliente ou du client. » Sébastien Mettraux en est convaincu, l'empathie est au cœur de toute innovation. Dans le Master Innokick qu'il dirige, qui forme les étudiantes et étudiants à l'innovation interdisciplinaire autour des six étapes du design thinking, un module important est consacré à l'empathie. « Le programme inclut différentes formes de mises en situation, telles que des jeux de rôle avec un acteur dans le cadre de l'un de nos cours, ainsi que des expériences immersives sur le terrain, comme un parcours en fauteuil roulant proposé lors d'une visite du Swiss Center for Design and Health (un centre de compétence technologique situé à Nidau qui explore comment le design et l'architecture peuvent influencer la santé, ndlr). Les étudiants doivent aussi être capables de saisir comment l'activité d'une personne s'intègre dans divers systèmes socio-économiques. Ces compétences empathiques leur servent ensuite à toutes les étapes de l'innovation, du prototypage à la mise sur le marché. »

Si une compréhension fine des besoins, des émotions et de l'environnement de l'autre est essentielle à tout processus d'innovation, cela ne s'avère bien sûr pas suffisant. « Le domaine de

l'innovation connaît un taux d'échecs important, précise Sébastien Mettraux. Il faut une conjonction de facteurs divers, par exemple une nouvelle mode, une nouvelle réglementation, etc., pour qu'un produit décolle. Les outils du design thinking ne sont pas à intégrer comme une leçon de catéchisme. Il s'agit plutôt d'une posture que l'on adaptera constamment à la réalité et à ses contraintes.» De son côté, Yann Ringgenberg observe que lorsque l'innovation débouche sur un succès, l'empathie est souvent associée à une vision créatrice: « Certaines personnes ont cette capacité visionnaire, cette étincelle, qu'aucune méthode ne permet d'atteindre. Elles voient et visent juste. » Un autre point à souligner est que les approches UX peuvent être utilisées avec toutes sortes d'objectifs: « Notamment pour faire en sorte que les utilisateurs restent le plus longtemps possible sur une plateforme ou un réseau social, ou qu'ils y consomment davantage que prévu, indique Yann Ringgenberg. On appelle ceci des dark patterns. C'est le cas par exemple de Facebook, ou des compagnies aériennes qui jouent sur l'anxiété en proposant la vente d'assurances au moment de l'achat. L'empathie n'est pas toujours utilisée pour créer un monde meilleur. »

### De l'administration britannique aux montres-bracelets

La diversité des secteurs, des objectifs et des types d'entreprises utilisant l'UX est par ailleurs frappante lorsqu'on examine les innovations célèbres, comme l'iPhone d'Apple, Airbnb, Nespresso, Patagonia, ou encore Google Search. Cependant, ces exemples ne sont pas les favoris de nos experts. Pour Yann Ringgenberg, le site Gov.uk de l'administration britannique représente un modèle: « Rien de clinquant, peu d'images, une grande sobriété. Mais il fonctionne extrêmement bien en termes d'ergonomie, d'architecture de l'information et de navigation entre les thèmes. C'est LE site qui inspire les autres gouvernements. Ils ont une équipe exceptionnelle derrière, qui se remet constamment en question et partage tout de manière transparente. Une sorte de rapprochement entre l'UX et les approches open source de l'internet hippie des débuts. » De son côté, Sébastien Mettraux

cite un exemple historique: l'invention de la montre-bracelet. « C'est fascinant. Autrefois, une montre était un objet sophistiqué avec des chiffres romains et des aiguilles décorées, que l'on sortait de sa poche avec une chaîne. De nouveaux besoins sont apparus avec les aviateurs, qui souhaitaient un accès facile à un instrument indiquant le temps pour évaluer leur vitesse ou leur carburant restant. Des spécialistes de l'horlogerie les ont observés en action avant de créer une montre-bracelet avec de gros chiffres arabes blancs et un repère à midi. Cet objet a ensuite été largement adopté par le public. Il illustre comment l'observation fine de besoins spécifiques peut conduire à des innovations qui rencontrent ensuite un grand succès dans d'autres domaines. » ◀

### Le précurseur du design thinking en Suisse romande

« Le designer vaudois Richard Authier (1925-2018) demeure largement méconnu, alors qu'il a conçu des produits formidables qui ont été primés et reconnus internationalement », raconte Sébastien Mettraux, responsable du Master HES-SO Innokick. C'est pourquoi nous lui consacrons une recherche. » Intitulé *Richard Authier. Design et industrie dans le Nord vaudois* et mené par l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne – HES-SO, ce projet vise à comprendre l'approche de ce designer aussi atypique qu'autodidacte, qui a travaillé plus de quarante ans, entre 1947 et 1988, pour l'entreprise Paillard à Yverdon-les-Bains. Il a notamment dessiné les machines à écrire Hermes, les caméras Bolex et les tourne-disques Thorens. Il faut replonger dans le contexte des années 1950-1960, où Paillard est le plus grand employeur industriel de Suisse romande, avec plus de 4000 travailleuses et travailleurs. Avant la popularisation du design thinking, Richard Authier a mené un travail remarquable pour comprendre les besoins des utilisatrices et utilisateurs des machines à écrire. Ces appareils, dont certains ont été primés, ont ensuite été vendus dans le monde entier. Au fil des années, Richard Authier a développé sa propre vision du design industriel. « Son approche pluridisciplinaire, ses réflexions et ses croquis – il avait déjà imaginé des laptops – sont passionnants. Avec l'équipe de recherche, nous sommes convaincus qu'ils peuvent inspirer les étudiantes et étudiants actuels en design. »

L'enseignement de la musique classique intègre de nouveaux dispositifs pédagogiques davantage focalisés sur les besoins des étudiantes et étudiants. Basés sur l'écoute ou l'improvisation, ils contribuent au développement de leur expressivité et de leur identité artistique.

## La pédagogie musicale au diapason de l'empathie

TEXTE | *Jade Albasini*

<sup>1</sup> Bien qu'il existât déjà auparavant, le terme « compagnonnage » n'apparaît dans la langue française qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour désigner le temps du stage qu'un compagnon devait faire chez un maître pour se former à un métier. La pédagogie musicale s'est inspirée de ce système traditionnel dans lequel la transmission des compétences se fait à travers une relation étroite entre la maîtresse ou le maître et son élève.

En musique classique, l'enseignement supérieur, tant pour les instruments que pour le chant, se structure autour d'un duo : artistes expérimentés et novices évoluent dans un compagnonnage<sup>1</sup> qui a fait ses preuves depuis bien longtemps dans la transmission du savoir. « S'il y a une chose stable dans l'histoire de la musique, c'est bien ce mentorat », commente Rémy Campos, professeur d'histoire de la musique et coordinateur de la recherche à la Haute école de musique de Genève (HEM – Genève) – HES-SO. Aujourd'hui, les enseignantes et enseignants se retrouvent encore en tête-à-tête avec leurs étudiantes et étudiants une fois par semaine pour travailler. Cette pratique se poursuit tout au long de la formation.

Bien que largement appréciés, ces dispositifs d'apprentissages peuvent entraîner des situations inégales ou des reproductions

de biais. « Il y a eu des remises en question à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, avec des enseignements alternatifs<sup>2</sup> comme la méthode collective Yamaha au Japon ou, en Suisse, celle basée sur le mouvement corporel d'Émile Jaques-Dalcroze, explique l'historien. Une autre approche consiste à ne plus être confronté à un maître d'enseignement unique, mais à plusieurs pédagogues qui enseignent la même branche, le même instrument. Cela se pratique encore assez peu, faute de moyens surtout, mais me paraît constituer une piste intéressante pour l'enrichissement des étudiants. »

Qu'il soit question d'élargir les contenus d'apprentissage ou de repenser les dispositifs éducatifs, la formation musicale s'ouvre aujourd'hui davantage aux attentes des jeunes artistes, dans une perspective plus empathique et horizontale que ne le veut la tradition. Dans



En musique classique, le compagnonnage a fait ses preuves depuis bien longtemps dans la transmission du savoir. Cette gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont l'auteur est anonyme, est intitulée « Le Maître de musique élégant qui donne la leçon à Mlle Sara Frian et aux gens de sa suite ».

ce contexte, une refonte des différentes filières Master de la HEM – Genève est d'ailleurs en gestation. « Idéalement, nous aimerions donner la possibilité à chacune et chacun de fabriquer son cheminement d'études, de choisir ses matières à la carte, décrit Rémy Campos. L'évaluation ne se ferait plus uniquement via des examens, mais plutôt sur l'élaboration de projets solos ou collectifs, avec le suivi d'une

équipe enseignante. » Cette impulsion pour créer une personnalisation du programme constitue une réponse aux changements autour des métiers musicaux. Plus de flexibilité est nécessaire : « Les demandes de compétences sont moins standardisées qu'autrefois, relève Rémy Campos. Et plus les gens sont confrontés à des demandes atypiques, plus ils développent de capacités d'adaptation. Le

<sup>2</sup> Alors que la méthode Yamaha – élaborée dans les années 1950 au Japon avant de s'internationaliser – vise à développer la capacité des jeunes enfants à apprendre la musique de manière naturelle et intuitive, la méthode fondée par le pédagogue genevois Émile-Jaques-Dalcroze (1865-1950) apprend aux élèves à ressentir et à exprimer les rythmes avec leur corps, en faisant la part belle à l'improvisation.

Le professeur d'histoire de la musique Rémy Campos souhaiterait donner aux étudiantes et aux étudiants davantage de possibilités de fabriquer leur cheminement d'études et de choisir leurs matières à la carte.



BERTRAND REY

## La musique classique en version augmentée

Alors que les notes de la *Symphonie fantastique* de Berlioz ou encore le *Piano Concerto in G Major* de Ravel envahissent l'espace, des formes géométriques colorées dansent sur d'imposants écrans. Ce n'est pas un rêve éveillé, mais le dispositif immersif *Praeludium* réalisé par l'EPFL+ECAL Lab. Ce projet multisensoriel souhaite réinventer la manière de percevoir la musique classique en se reconnectant aux émotions que procure ce répertoire historique. «Face à un déclin des publics, nous souhaitons revaloriser ce patrimoine et héritage culturel», commente Cédric Duchêne, directeur de l'ingénierie derrière ce procédé qui combine design, interaction numérique et psychologie. Avec son équipe, il a évalué l'impact cognitif de *Praeludium* sur le public : «Il perçoit une présence accrue des instruments et une qualité sonore supérieure lorsqu'il est immergé dans l'univers visuel, alors que l'enregistrement est identique.» L'installation audiovisuelle, inaugurée en 2024 au Festival international des musiques sacrées de Fribourg, compte poser son dôme dans d'autres manifestations musicales. Une partition à suivre.

corps estudiantin constitue aussi une force de proposition. » C'est pourquoi les professeur-es souhaitent leur accorder une plus grande confiance. Ces dernières années, plusieurs initiatives ont été testées pour insuffler davantage de réciprocité durant une classe.

### Improviser pour mieux ressentir

C'est le cas notamment du *Laboratoire d'invention vocale*, une recherche lancée en 2021 à la HEM-Genève qui laisse une belle place à l'improvisation. «Le corps enseignant était parfois démuné devant des étudiants qui ne voulaient pas chanter uniquement du répertoire classique, explique Clémence Tilquin, professeure de chant à la HEM-Genève et responsable du projet. Comment leur faire travailler la voix pour les mener dans du chant lyrique, sachant qu'ils ne veulent pas forcément interpréter que du Vincenzo Bellini (1801-1835, compositeur d'opéras italiens, ndlr)? La variété est, quant à elle, trop imprégnée de ce qu'on entend à la radio, avec des styles trop codifiés. Dans l'improvisation a cappella, on est plus libre. Il n'y a pas de marqueurs d'un type de musique.»

Considérée comme un outil essentiel dans la compréhension musicale, l'improvisation permet de développer l'inventivité de manière ludique, d'affiner l'ouïe, mais aussi la prise de risque sur scène. «Les étudiants qui la pratiquent de façon régulière ont gagné une liberté d'expression incroyable, aussi lorsqu'ils chantent des musiques non improvisées. Ils nous ont avoué qu'ils se sentaient beaucoup plus à l'aise.» Encouragés par leur professeur-e, les élèves gagnent aussi en empathie interprétative, soit la capacité à se mettre à la place du compositeur, du personnage ou du public, afin de mieux comprendre et transmettre les intentions musicales, les émotions et le sens d'une œuvre : «On développe une autre forme de légitimité quand on a l'habitude d'être poussé dans ses retranchements. Le public reçoit plus de disponibilité artistique. Il y a davantage de connexions. On observe une plus grande maîtrise dans la transmission des émotions ressenties dans le public.»

L'improvisation fait depuis 2025 partie intégrante de la plupart des formations musicales,

et pas uniquement en chant. À la HEM-Genève, il existe aussi un cours dédié à l'improvisation instrumentale: « Comprendre la musique de l'intérieur, s'approprier des langages et créer un lien direct de la pensée à l'instrument », lit-on dans le descriptif. Les musiciennes et les musiciens forgent ainsi de nouveaux canaux de compréhension dans leur pratique.

### Développer les capacités d'interprétation avec l'écoute

Une volonté de réciprocité anime aussi la recherche *Activités interprétatives et pédagogiques des professeurs d'instrument/chant en formation tertiaire* (API), mise en place par l'HEMU – Haute École de Musique – HES-SO. Ce projet s'intéresse à la manière dont les musiciens s'identifient à une œuvre lorsqu'ils l'interprètent à partir d'une partition. Il porte en particulier sur le rôle de l'écoute pédagogique pendant un cours de répertoire: comment l'enseignant écoute-t-il son élève pendant qu'il joue une pièce? Et inversement, comment l'élève réagit-il en sachant qu'il est observé et écouté attentivement par quelqu'un de plus expérimenté?

Des centaines d'heures de cours filmées entre plusieurs duos de compagnonnage, suivies par des sessions d'autoanalyses, ont révélé l'aspect formatif de l'écoute. « Tout le matériel collecté nous a permis de comprendre ce qui s'opère entre les deux protagonistes, observe Floriane Bourreau, coordinatrice académique du Master of Arts en pédagogie musicale à l'HEMU qui mène le projet API depuis 2018. Pensent-ils la même chose au même moment? Est-ce qu'ils se focalisent sur le même élément technique? Nous avons constaté que le professeur·e essaie de se mettre en symbiose avec son élève, pendant que la ou le jeune artiste cherche à comprendre les sensations ressenties par sa ou son mentor qui écoute son interprétation d'une œuvre. »

L'empathie prédomine durant ces échanges en classe. « On observe que, parfois, le mentor reproduit inconsciemment le doigté, le geste musical de son élève. Il y a une connexion tacite entre ces deux personnes

qui n'est jamais verbalisée », constate la chercheuse. Il s'agit ici d'une clairvoyance spécifique de ce qu'interprète l'autre: « Notre étude éclaire des comportements évidents, mais ses résultats ont provoqué un engouement dans la profession. Cela apporte un autre regard sur l'écoute et favorise une nouvelle recherche d'harmonie. » ◀

#### TROIS QUESTIONS A

### Stéphanie Gurga

Pour cette pianiste-soliste qui accompagne des étudiantes et étudiants de l'HEMU depuis 14 ans, jouer avec de jeunes musiciennes et musiciens sur scène est un échange d'expériences qui développe la finesse de l'écoute. Un partenariat entre deux artistes qui cheminent à différentes étapes de leur trajectoire musicale.

#### Au fil du temps, quelles compétences spécifiques avez-vous développées en tant qu'accompagnatrice de solistes?

SG À force d'expérience, on constate que tous les instrumentistes sont confrontés aux mêmes doutes, aux mêmes peurs. Les solistes ont besoin d'une personne stable à leur côté, qui leur apporte un soutien et qui ressent les choses sans le dire. Une présence bienveillante. On se rappelle. Il faut donc savoir être là pour autrui. En retour, cela développe aussi la capacité de l'autre à être là pour moi, même si c'est inconscient.

#### Peut-on apprendre à être présent pour l'autre?

Pour ma part, c'est en faisant beaucoup de sport que je trouve l'espace mental pour être toujours à l'écoute. Pour être là spirituellement. Cette présence est nécessaire pour partager notre art et pour que les musiciennes et les musiciens se sentent en sécurité. Je mets aussi en place des structures claires de travail. Je prône une certaine exigence académique tout en étant compréhensive dans mon rôle. Tout repose sur la communication et la rigueur.

#### L'empathie suffit-elle pour que la magie opère entre deux artistes?

Non, parfois cela reste dissonant malgré la bonne volonté. Cela dépend des rencontres. Par nature, chaque personne amène son énergie. Tout ne s'explique pas quand on joue ensemble. Parfois, c'est comme de la télépathie. Et dans d'autres échanges, on ne trouve pas la symbiose parfaite. Mais il n'y a jamais de mauvaise expérience, tout permet d'apprendre. La musique a finalement son propre mode d'expression. Sa propre empathie.

Dans un contexte d'infobésité, l'individu est submergé d'injonctions empathiques : le flux continu d'images liées aux guerres ou catastrophes climatiques le confrontent en permanence à la souffrance d'autrui. L'émotion mondiale suscitée par la photo du corps échoué sur la plage du petit Aylan Kurdi en septembre 2015 est un exemple de vague d'empathie émotionnelle collective. Elle a provoqué une mobilisation massive, tant du côté des gouvernements que par l'afflux de dons. Ce soutien est évidemment positif. Cependant, en focalisant l'attention empathique sur une situation particulière, on en ignore bien d'autres. De plus, l'empathie émotionnelle est fortement manipulable et volatile. À l'ère des réseaux sociaux et des débats polarisés, on voit bien comment elle peut rapidement changer de camp et de sujet.

Présenter l'empathie comme une vertu ou l'enseigner à l'école n'est pas un problème en soi. Se mettre à la place de l'autre peut renforcer le lien social, en particulier dans les relations avec les proches. Mais l'empathie, en particulier lorsqu'elle est émotionnelle, n'est pas toujours adaptée à une société de masse et diversifiée, notamment en raison de sa tendance à se focaliser sur les membres de son propre groupe.

## P O S T F A C E

### Faire face aux injonctions empathiques

*Geneviève Ruiz, responsable éditoriale d'Hémisphères*

Si elle n'est pas accompagnée par l'apprentissage de sa régulation et d'un sens critique, elle ne favorisera pas forcément le bien commun et pourra même légitimer des violences.

C'est pourquoi certains spécialistes des sciences affectives privilégient l'apprentissage de la régulation des émotions plutôt que la promotion d'une émotion spécifique. Cela favorise une meilleure compréhension de ses propres ressentis et de ceux des autres, tout en permettant une prise de distance rationnelle propice à la résolution des conflits. Ces compétences sont d'autant plus pertinentes que des recherches récentes soulignent le rôle crucial des émotions, y compris dans des domaines tels que le droit ou les hautes sphères politiques. Dans une société où l'attention est constamment sollicitée et où les interactions avec les IA prennent de l'ampleur, il devient essentiel d'être capable de se questionner et d'aiguiser son sens critique face aux émotions : « Pourquoi je ressens de l'empathie et pour qui ? », « Qui aurait intérêt à ce que je ressente cette émotion et dans quel but ? » Ou encore : « Que souhaiterais-je en faire ? » ◀

**74 | ÉCONOMIE ET SERVICES**

Skater pour mieux vivre sa ville

**77 | INGÉNIERIE ET ARCHITECTURE**

Une enquêtrice au service des œuvres d'art

**80 | TRAVAIL SOCIAL**

« Les stéréotypes de genre touchent tous les domaines de la vie des personnes intellectuellement déficientes »

**F O C U S   S U R**  
**S I X   R E C H E R C H E S   H E S - S O**

**83 | SANTÉ**

Comment le cerveau se trompe en représentant le corps

**86 | MUSIQUE ET ARTS DE LA SCÈNE**

Rapprocher l'apprentissage musical

**88 | DESIGN ET ARTS VISUELS**

Repenser notre rapport aux déchets numériques

Texte Gilles Labarthe

## Skater pour mieux vivre sa ville

Comment les constructions participatives de skateparks permettent-elles aux jeunes de mieux s'approprier leurs espaces de vie, de renforcer leurs compétences citoyennes, tout en créant des espaces publics de qualité ? Une recherche menée dans plusieurs cantons tente de trouver des réponses.

« **J**e suis skater depuis trente-six ans. Par la force des choses, je me suis engagé depuis longtemps sur des projets de skateparks, d'abord de manière informelle, puis bénévolement dans des associations, raconte Jérôme Heim. Par exemple celui du skatepark de La Chaux-de-Fonds, qui se trouve aux anciens abattoirs, où je suis actif depuis bientôt vingt-cinq ans. » Cet adjoint scientifique à la HE-Arc Gestion (HEG Arc) – HES-SO représente l'exemple même du chercheur directement impliqué sur le terrain. Des projets participatifs de skateparks « do it yourself » (DIY), il en a mené quelques-uns dans plusieurs villes de Suisse romande ces dernières années. Cette expérience lui a valu d'être mandaté par des autorités locales « pour animer ces chantiers, les organiser, chercher de l'argent », en articulant participation de la jeunesse et enjeux urbanistiques. « Depuis dix ans, j'accompagne ainsi la construction d'un skatepark en béton au Locle, de façon évolutive, par étapes. »

Ce type de projet, complexe, rencontre certaines difficultés : entre les différents acteurs,

mais aussi autour de la question du lieu attribué par la municipalité, du voisinage, des moyens financiers à recueillir, engager et gérer ; ou encore au sujet, des dimensions matérielles, de l'outillage, du transport de béton, du gros œuvre, des compétences techniques ; et enfin, à propos des attentes des uns et des autres, de la pérennisation des installations ou au contraire, de leur abandon ou même destruction... Comment mieux valoriser un tel travail d'accompagnement, outre des formations et des partages de connaissances ? Quels enseignements en tirer, aussi en vue de faciliter d'autres projets et infrastructures autorisés par les municipalités et respectant les normes légales ? L'aventure du Locle, menée depuis 2015, a donné à Jérôme Heim l'envie de prendre du recul.

### Volonté de créer des espaces dédiés aux jeunes

Son expérience a ensuite croisé les centres d'intérêt d'Annamaria Colombo, professeure à la Haute école de travail social Fribourg – HETS-FR – HES-SO : « Je travaille depuis plus d'une vingtaine d'années sur les questions de marginalités urbaines, des comportements de jeunes dits à risque », explique-t-elle. Justement : dans les esprits, les groupes de skaters ne sont-ils pas souvent assimilés à des représentations hâtives de « bandes de jeunes », évoluant dans les marges, investissant des friches urbaines, ou s'appropriant l'espace public de manière envahissante et exclusive ? « Dans les médias, ils peuvent être représentés avec des images souvent négatives, suscitant une certaine peur des adultes, une forme d'incompréhension, un souci de perte de contrôle, rappelle la chercheuse. L'espace urbain, et l'espace public en général, n'est pas présenté par les adultes comme un lieu propice à la socialisation des jeunes. » En matière de politiques publiques et d'urbanisme, cela se traduit par la volonté des municipalités de favoriser la





création d'espaces dédiés, comme dans des maisons de quartier, ou des terrains de sport. Dans ce contexte, l'intérêt des autorités locales pour la création de skateparks s'est aussi confirmé ces dernières années en Suisse romande. « Les skateparks sont vus par plusieurs communes comme un moyen de montrer que la municipalité "fait bien les choses" et intègre la jeunesse, résume Annamaria Colombo. Mais la gouvernance de ces projets requiert certaines conditions pour qu'ils soient propices au bien-être des jeunes. C'est l'une des réflexions à la base de notre recherche. Ce n'est pas parce que l'on met en place un skatepark que tout va bien aller, qu'il va forcément plaire aux jeunes

et correspondre à ce qu'ils souhaitent. » Jérôme Heim complète : « Si le "participatif" est devenu un terme à la mode, quelles sont les conditions qui favorisent la participation pleine et entière, et non pas limitée à du consultatif, ni réduite à une démarche alibi ? »

### **Pas de gouvernance idéale, mais des conditions à remplir**

Ces réflexions sont à la base de la recherche menée par ce duo et son équipe. Soutenue par le FNS, elle a été lancée en 2024 pour une durée de quatre ans. Dans ce cadre, ils étudieront quatre terrains situés dans les cantons de Fribourg, Berne, Jura et Neuchâtel via des approches socio-

**Le chercheur Jérôme Heim est actif depuis bientôt vingt-cinq ans dans le skatepark de La Chaux-de-Fonds, où il a été photographié par Patrice Schreyer.**



JÉRÔME HEIM

anthropologiques et qualitatives (observation, entretiens semi-directifs, documentation). Ces sites se trouvent à Moutier, sous la responsabilité du Service de la jeunesse et des actions communautaires, à Bienne impliquant les associations Terrain Gurzelen et Backyard Skatepark, à Bevaix avec l'association La Grind Béroche, ainsi qu'à Fribourg avec l'association Public Domain Skate Club. On

peut lire dans le descriptif du projet que ces endroits « présentent des aspects contextuels variés et des caractéristiques de mises en œuvre différentes. Bien que certains combinent éléments DIY et pré-fabriqués et que leur ancrage dans l'espace communal varie de cas en cas, tous partagent une dimension d'autoconstruction et sont portés par des collectifs de jeunes âgés entre 14 et 25 ans. Chaque projet est à sa manière en contact avec des représentantes et représentants des autorités publiques locales, des partenaires externes et d'autres participantes et participants plus occasionnels. »

**Les initiatives d'auto-construction de skateparks permettent aux jeunes d'exercer et d'affirmer de multiples compétences en termes de développement interpersonnel, comme dans le cas de ce skatepark au Locle.**

Annamaria Colombo ajoute : « Nous partons du postulat qu'il n'y a pas une forme de gouvernance idéale, du fait de la complexité des situations. Il y aurait plutôt des conditions à remplir pour garantir une meilleure participation des jeunes, des associations, des communes et de tous les acteurs concernés... que nous essayerons d'identifier. C'est aussi pour cela que nous allons étudier quatre cas différents. Certains projets viennent d'initiatives des jeunes eux-mêmes, d'autres de services d'animations ou des municipalités. On observe parfois des questions de relève et des risques d'instabilité, puisque la concrétisation de ces projets prend beaucoup de temps. C'est l'un des enjeux que nous voulons étudier : comment inscrire ces projets dans la durabilité. » Jérôme Heim rappelle de son côté que de tels projets de skateparks DIY comportent « des temporalités propres à la jeunesse que les autorités communales ont parfois de la peine à comprendre. Les jeunes ont leurs propres fonctionnements et impératifs. »

Au-delà des difficultés subsistent des risques d'incompréhensions réciproques, d'attentes divergentes, de manières de faire différentes. L'enjeu de cette démarche consistera donc à mieux identifier les conditions favorables à la réalisation de chaque projet. Le sujet est d'autant plus important que ces initiatives d'autoconstruction de skateparks permettent aux jeunes d'exercer et d'affirmer de multiples compétences en termes de développement interpersonnel, d'insertion sociale, ou de participation urbaine et citoyenne. Jusqu'en octobre 2028, la recherche se focalisera donc sur ces questionnements, avec cet objectif supplémentaire exprimé dans son descriptif : « explorer également la manière dont ces projets contribuent à la création d'espaces publics conviviaux et inclusifs, en favorisant des ambiances urbaines accueillantes pour toutes et tous ». ▸

Texte Patricia Michaud

## Une enquêtrice au service des œuvres d'art

Utiliser le plus petit dénominateur commun organique – les colorants – pour dater les objets du patrimoine : tel est l'objectif que s'est fixé la chimiste Laura Hendriks. Séduit par ses travaux à l'interface entre la chimie et l'histoire de l'art, le Fonds national suisse (FNS) lui a accordé l'un de ses prestigieux subsides Ambizione.

**C'**est une déconvenue bien connue des amatrices et amateurs de friandises : oublier un sachet de M&M's sur une surface ensoleillée. Lorsque vient le moment de les déguster, c'est la désillusion. « Sous l'effet de la chaleur, les bonbons ont fondu et se sont agglutinés, rendant difficile la distinction entre la coque colorée, le chocolat et même l'emballage plastifié », commente Laura Hendriks, adjointe scientifique à la Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR – HES-SO. Une mésaventure qu'elle semble avoir vécue elle-même en pratique, avant d'ajouter avec un sourire : « Que ne donnerait-on pas à ce moment-là pour disposer d'un moyen d'isoler les différents éléments, séparer ceux qui sont comestibles des autres ? »

Laura Hendriks a déjà été confrontée à une situation similaire durant ses années de doctorat à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). Non pas dans le domaine de l'alimentation, mais dans celui de la



DIMITRI KÄNEL / LA GRANDE LUNE DE NIKI DE SAINT PHALLE / MAHF

Pour la chimiste Laura Hendriks, mieux on parviendra à dater les objets d'art, plus les stratégies de conservation du patrimoine seront précises.

peinture. Sa thèse explorait l'idée que la datation au carbone 14 (méthode scientifique permettant d'estimer l'âge de matières organiques en mesurant la concentration décroissante du carbone 14, un élément chimique radioactif présent dans ces matériaux, ndlr) ne devait pas se limiter à la toile d'un tableau : « Cette méthode peut être appliquée de façon bien plus étendue,

notamment à l'huile et au blanc de plomb. » Utilisé depuis l'Antiquité, ce pigment a été le favori des artistes jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

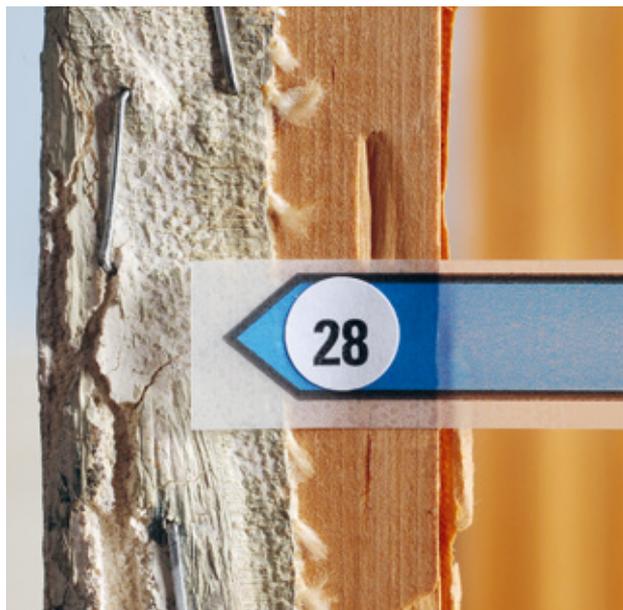
Dans le cadre de ses recherches, la scientifique a prélevé de nombreux échantillons sur des œuvres. Or, « dans près de 50% des cas, la datation échouait en raison d'une contamination de l'échantillon, c'est-à-dire de la présence d'autres composés carbonés – par exemple issus de restaurations successives – qui faussaient mes analyses », rapporte la chercheuse. Dans ces cas, les « M&M's fondus scientifiques » de Laura Hendriks avaient un goût de frustration, d'autant plus qu'elle avait passé un contrat de confiance tacite avec les propriétaires des tableaux, stipulant que si elle était autorisée à perforer leur œuvre, c'était pour obtenir un résultat, une information précieuse.



Analyse d'une section de peinture sans altération, utilisant une technique appelée spectroscopie de fluorescence X. En haut à droite : zoom sur le bord de la toile montrant une fissure dans la peinture, qui indique un endroit possible pour prélever un échantillon.

### Au départ, une série télé

Suite à son doctorat, Laura Hendriks allait-elle pouvoir trouver le moyen d'isoler les différents composants d'une œuvre d'art pour les dater précisément ? Avant d'y répondre, revenons sur le cheminement de cette chercheuse, qui regardait assidûment la série TV *White Collar* durant sa jeunesse. Ces enquêtes d'un duo improbable formé par un agent du FBI et un faussaire la captivent. Une petite graine se plante alors dans la tête de celle qui, enfant, aimait beaucoup peindre et qui, dès le début de son parcours universitaire, a été fascinée par le côté appliqué des sciences. Durant ses années de master en chimie à l'EPFZ, Laura Hendriks assiste dès lors avec intérêt aux enseignements axés sur la pratique et



notamment à des cycles de cours durant lesquels des expertes et experts interviennent au sujet des microplastiques, de la sécurité alimentaire, de la science forensique ou encore du dopage. Lorsque la responsable de l'Institut suisse pour l'étude de l'art (SIK-ISEA) raconte comment la science est appelée à la rescousse pour distinguer le vrai du faux dans le domaine artistique, la curiosité de l'étudiante est piquée à vif : « Cette spécialiste nous a rapporté que, malgré son efficacité pour dater les œuvres d'art, l'utilisation du carbone 14 exigeait le prélèvement de grands échantillons. Imaginez une chercheuse ou un chercheur entrer au Louvre avec une paire de ciseaux, foncer vers *La Joconde* et découper un morceau de son visage de la grandeur d'un post-it à des fins d'analyse... »

Elle décide alors de consacrer son travail de master à la réduction de la taille des échantillons en collaboration avec le SIK-ISEA. « En exploitant les instruments et les technologies les plus modernes, il a été possible de passer d'environ 2 cm<sup>2</sup> de toile à un seul brin de fibre de 0,5 cm. »

Une évolution ouvrant la voie à une application plus large de la datation au carbone 14 : « Si seul un échantillon minuscule est nécessaire, on peut prélever un peu de peinture directement sur la toile plutôt que de se contenter de l'analyse de la toile elle-même. »

### La couleur comme dénominateur commun

Après son master – puis une année dans l'industrie pharmaceutique –, Laura Hendriks se lance dans sa thèse de doctorat. Comme mentionné en début d'article, ses travaux lui permettent d'effectuer des pas de géante vers une datation encore plus précise des tableaux anciens. Mais elle se heurte à un obstacle : les objets d'art historiques

possédant généralement plusieurs couches de peinture et vernis (dues à leurs restaurations successives), ces différents composés sont agglutinés comme des M&M's, ce qui complique leur datation. Suite à son doctorat, la chercheuse souhaite explorer une nouvelle méthodologie permettant de remonter à la source des tableaux en isolant et en étudiant spécifiquement certains composés. Séduit par ce projet, le Branco Weiss Fellowship accorde une bourse à Laura Hendriks. Dans la foulée, la spécialiste en sciences du patrimoine intègre la HEIA-FR en tant que chercheuse postdoctorale fin 2020.

Soucieuse d'élargir les possibilités de datation à d'autres types d'œuvres d'art, Laura Hendriks s'est ensuite interrogée sur leurs points communs. Réponse ? La couleur. « Depuis l'Antiquité, on extrait des colorants à partir de matières naturelles ; il est assez logique de tester la datation au carbone 14 sur ces colorants naturels, mais aussi de définir leur provenance grâce au carbone 13. » Le carbone 13 est un élément stable du carbone qui, contrairement au carbone 14, n'est pas radioactif et ne se désintègre pas avec le temps. Il est utilisé pour tracer des processus biochimiques et caractériser la provenance de certains composés.

### Vers la datation de matériaux non organiques

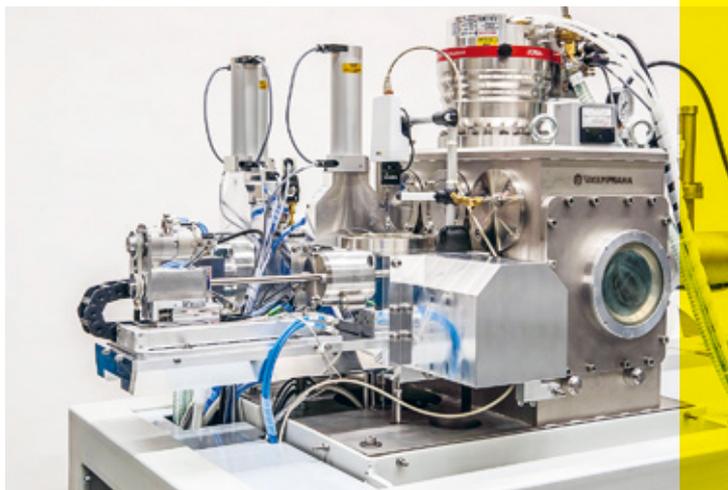
Aussi logique soit-il, ce projet n'en est pas moins ambitieux. C'est d'ailleurs à la porte d'Ambizione, prestigieux programme de soutien du FNS, que la chercheuse est allée frapper. En 2023, elle a décroché l'un des précieux subsides. « Dans un premier temps, j'ai décidé d'axer mes travaux sur la datation des textiles, qui constituent la matrice la plus simple pour analyser les colorants organiques », précise-t-elle. Progressivement, celle qui travaille à l'interface entre la chimie et l'histoire de l'art étendra sa méthode à d'autres supports, par exemple des peintures, des sculptures ou des timbres. Parallèlement, Clémence Iacconi – postdoctorante dans le groupe de Laura Hendriks et titulaire d'un financement Sparks du FNS – se penchera sur les tissus minéralisés. « En s'intéressant aux textiles archéologiques restés longtemps en contact avec un métal – qui ont ainsi été fossilisés –, nous avons postulé qu'il est possible de dater des matériaux non organiques, par exemple des produits de corrosion. »

Lorsqu'elle évoque ses travaux de recherche – qu'ils soient passés, en cours ou futurs –, Laura Hendriks manifeste un enthousiasme communicatif. Elle semble presque étonnée qu'on lui demande d'où lui vient sa motivation, qu'elle résume ainsi : « Mieux on parviendra à dater les objets d'art, plus les stratégies de conservation du patrimoine seront précises. » ▶

Dans le cadre de ses recherches, Laura Hendriks utilise une machine spéciale, appelée « spectromètre de masse par accélérateur », pour dater des objets anciens en mesurant le carbone 14.

COLLECTION PRIVÉE LA HAYE

ION SOURCE © IONPLUS AG



Texte Anne-Sylvie Sprenger

## « Les stéréotypes de genre touchent tous les domaines de la vie des personnes intellectuellement déficientes »

Dans sa recherche consacrée aux personnes ayant une trisomie, la sociologue Eline De Gaspari a croisé la question du genre avec celle du handicap. Une perspective aussi inédite que complexe, car les formes de domination s'entrelacent différemment selon les contextes.

Eline De Gaspari explique que, pendant longtemps, le droit des personnes intellectuellement déficientes à avoir une vie affective, et surtout sexuelle, a été nié.



BERTRAND REY

**V**it-on avec une déficience intellectuelle de manière identique si l'on est un homme ou une femme ? C'est à cette question que s'est attelée la sociologue Eline De Gaspari pour sa thèse de doctorat consacrée aux personnes ayant une trisomie 21. Pour ce faire, cette professeure à la HES-SO Valais-Wallis – Haute École et École Supérieure de Travail Social – HESTS a choisi de leur accorder une place centrale, entre entretiens et travail d'observation. Sa recherche, publiée aujourd'hui sous le titre *Handicap et genre au quotidien* (L'Harmattan, 2024), croise ces thématiques pour mieux mettre au jour les contraintes sociales multiples auxquelles ces personnes sont confrontées, entre les injonctions de la société et leurs besoins ou souhaits individuels.

### **Pourquoi avez-vous choisi de croiser les thématiques du genre et du handicap ?**

Pendant ma formation d'éducatrice sociale, j'ai accompagné des personnes ayant une déficience intellectuelle. Quand j'ai ensuite poursuivi mon master, avec des cours en études de genre, j'ai été interpellée par certains mécanismes similaires entre le domaine du genre et du handicap. En matière de domination, le sexisme a son pendant dans le domaine du handicap : le capacitisme (système de valeurs qui considère les personnes valides dans la norme et celles qui ont un handicap comme inférieures ou moins capables, ndlr). Ces rapports sociaux sont cependant rarement croisés dans la recherche. On parle souvent du triptyque race-classe-genre, mais le handicap est peu pris en compte.

### **Parleriez-vous dès lors de « double peine » en ce qui concerne les femmes atteintes de trisomie 21 ?**

On pourrait penser que ces oppressions s'additionnent mécaniquement, mais ce n'est pas si simple. Être en situation de handicap et être une femme ne signifie pas systématiquement subir une double discrimination.

SNEZHANA VON BÜDINGEN-DYBA: "SOFIE DANS UN CHAMP DE COQUELICOTS AVEC SON AMI ANDY" DE LA SÉRIE "MEETING SOFIE"



Ces formes de domination s'entrelacent différemment selon les contextes, on parle plus d'intersection que d'addition. Cependant, dans le cadre de ma pratique, un exemple d'intersection m'a marquée : certaines femmes ayant une déficience intellectuelle prenaient la pilule tous les jours sans forcément en comprendre ni les raisons ni les implications, notamment sur leur santé.

### **Serait-il question de contraception forcée ?**

Par le passé, certaines femmes pouvaient être stérilisées de force, et ce, de manière légale. La volonté était alors de les protéger d'une éventuelle grossesse. Si cette pratique ne saurait être tolérée aujourd'hui, la question du consentement face à la contraception reste d'actualité. Une mère

La photographe Snezhana von Büdingen-Dyba a commencé à documenter le quotidien de Sofie, une jeune femme atteinte de trisomie 21, lorsqu'elle avait 18 ans. Ce travail intimiste qui a duré quatre ans s'attache à dépendre son passage de jeune fille à jeune femme, avec sa découverte de l'amour.

m'a confié avoir proposé la pilule à sa fille ayant une trisomie, sans être sûre qu'elle en comprenne les implications. La déficience intellectuelle pose en effet des défis sur le plan de la communication. Certaines personnes concernées peuvent avoir des difficultés de compréhension ou encore à s'exprimer.

### **Plus largement, comment leur vie affective et sexuelle est-elle prise en considération ?**

Pendant longtemps, le droit des personnes intellectuellement déficientes à avoir une vie affective et surtout

sexuelle a été nié, c'était un grand tabou. Le genre jouait également un rôle majeur dans la perception de leurs besoins en la matière : les femmes étaient perçues comme asexuelles, et les hommes comme ayant des besoins supérieurs à la moyenne. De plus, l'accompagnement des femmes en situation de handicap a longtemps été pensé en les considérant comme vulnérables et comme des victimes potentielles. À ce propos, les recherches démontrent qu'elles sont particulièrement vulnérables aux abus sexuels.

### **Y a-t-il d'autres domaines où vous avez pu constater des différences notoires selon le genre ?**

Comme au sein de la population générale, les stéréotypes de genre touchent tous les domaines de la vie des personnes intellectuellement déficientes. On les retrouve également au sein des institutions spécialisées. Par exemple, au niveau professionnel, les femmes seront spontanément dirigées, ou se dirigent spontanément, vers des tâches considérées comme féminines, telles que la blanchisserie ou des ateliers créatifs. Quant aux hommes, il s'agira plutôt d'emplois autour du bois ou du métal, soit des activités valorisant leur force physique.

### **Les attentes envers ces personnes divergent-elles également, notamment quant à leur lieu de vie et leurs perspectives d'autonomie, selon leur genre ?**

Dans les situations observées, le maintien dans le foyer familial est plus souvent associé aux hommes ayant une trisomie 21, tandis que les femmes sont davantage orientées vers une séparation plus rapide. Cette différence ne repose pas uniquement sur leurs compétences perçues, mais sur des projections parentales et professionnelles différenciées selon le genre. Les femmes sont ainsi plus souvent considérées comme devant accéder à un logement autonome ou institutionnel, alors que le domicile parental est plus facilement perçu comme une solution durable pour les hommes.

### **Qu'en est-il des rapports sociaux de sexe entre personnes intellectuellement déficientes au sein des établissements spécialisés ?**

Le genre est rarement discuté explicitement dans les décisions institutionnelles, comme l'attribution des lieux de vie ou la répartition des tâches. Pourtant, les interactions observées montrent que les normes de genre sont incorporées dans le quotidien : les personnes ayant une trisomie 21 adoptent et reproduisent des stéréotypes genrés appris dans leur environnement. La mixité dans les foyers est la norme, mais le genre n'est pas traité comme une dimension à part entière dans les accompagnements.

### **Comment sortir de ces modèles de genre dans le domaine précis du handicap ?**

Il s'agit avant tout de changer le regard porté sur ces personnes : plutôt que de se focaliser sur ce qu'elles ne peuvent pas faire, il faut valoriser leurs capacités et favoriser l'autodétermination. Cela vaut également en ce qui concerne les a priori genrés. Au cours de ma recherche, j'ai été marquée par la richesse des échanges que j'ai pu avoir. Les personnes ayant une déficience intellectuelle ont énormément à dire. Il est temps de les inclure dans les discussions qui les concernent. ►

Texte Stéphany Gardier

# Comment le cerveau se trompe en représentant le corps

Nous croyons bien connaître notre corps, mais notre cerveau s'appuie sur des représentations internes souvent biaisées. Une équipe valaisanne étudie ces distorsions corporelles et leur évolution avec l'âge : elles pourraient en effet jouer un rôle dans les risques de chute.



BERTRAND REY

Les recherches menées par la neuro-psychologue Michela Bassolino ont confirmé qu'il existait des différences de perception corporelle en fonction de l'âge des individus. Les personnes âgées ont par exemple tendance à sous-estimer la longueur de leurs bras.

**G**âce aux cinq sens, nous faisons à chaque instant l'expérience du monde qui nous entoure. Cela permet à notre corps d'interagir de manière adéquate avec notre environnement. Mais ce corps est, lui même, un objet de perception : le cerveau doit intégrer en permanence de nombreuses informations, à la fois externes et produites par notre organisme, afin de déterminer si ce bras ou cette jambe sont bien les nôtres. Un travail perpétuel dont on n'a absolument pas conscience.

Sauf lorsqu'un accident ou une maladie viennent le perturber et font perdre cette capacité à percevoir correctement notre propre corps. Le vieillissement fait, de son côté, baisser l'acuité des sens : dans quelle mesure cela pourrait-il affecter notre perception corporelle ? L'équipe de Michela Bassolino, professeure à la HES-SO Valais-Wallis – Haute Ecole de Santé – HEdS – HES-SO et membre de l'Institut The Sense, tente de répondre à cette question à travers ses recherches. Celles-ci pourraient en outre apporter des éléments de compréhension sur les mécanismes à l'œuvre dans certaines perturbations de la perception corporelle – en cas de sclérose en plaques ou après un AVC, par exemple – et contribuer à améliorer les protocoles de réhabilitation.

Vous marchez bien droit, vous ne vous tapez pas dans les portes et saisissez les objets sans problème ? Cela vous permet de considérer que votre cerveau a une très bonne représentation de la taille de votre corps et de vos membres. Pourtant, aussi fine soit-elle, la perception corporelle n'est pas sans réserver quelques surprises. « Contrairement à ce que nous imaginons, même jeunes et en bonne santé, nous ne sommes pas infaillibles pour déterminer correctement ces paramètres », révèle Michela Bassolino. Imaginez-vous assis devant une table, le bras posé bien à plat devant vous, mais caché, sous une boîte par exemple. Pensez-vous être capable d'indiquer précisément où se situe votre main ?

« Chacun pense réussir une tâche aussi simple. Alors qu'en réalité tout le monde se trompe, sourit la chercheuse. Sur la main, l'erreur est en moyenne de plusieurs centimètres, alors qu'il s'agit d'un membre permettant d'effectuer des mouvements d'une extrême finesse ! De manière générale, nous avons tendance à surestimer la largeur de notre main par rapport à sa longueur. »

### **Comment les distorsions de perception évoluent avec l'âge**

Les distorsions de la perception corporelle ne sont donc pas l'exception, mais bel et bien la règle. Pour autant, elles ne modifient pas la fonctionnalité de notre corps. L'existence de ce paradoxe, discutée de longue date parmi les scientifiques, n'a pas encore trouvé d'explication. « Une des hypothèses suggère que ces distorsions ne constituent pas des erreurs à corriger, mais qu'elles jouent leur propre rôle dans la motricité, explique Michela Bassolino. Certains spécialistes utilisent une analogie avec les plans du métro : ces schémas ne représentent pas un reflet exact de la réalité. Mais leurs distorsions permettent de faciliter leur usage par les voyageuses et voyageurs et sont donc nécessaires. Sans elles, il serait bien plus complexe de déterminer un itinéraire. »

Des travaux menés par l'équipe de Michela Bassolino ont exploré comment ces distorsions évoluent avec l'âge. Pour cela, les scientifiques ont constitué des groupes de volontaires – âgés soit de 25 ans, soit de septante ans environ – auxquels ils ont proposé différentes tâches. Certaines d'entre elles consistaient à estimer la longueur de leurs propres bras et mains. Les chercheuses et chercheurs ont aussi eu recours à des avatars digitaux représentant les participantes et les participants. Chacun devait alors ajuster la taille du bras et de la main de son avatar en fonction de l'idée qu'il se faisait des dimensions de ses propres membres. Les résultats ont confirmé qu'il existe bel et bien des différences de perception corporelle en fonction de l'âge des individus. « Les comparaisons entre les groupes ont montré que les personnes plus âgées ont notamment tendance à sous-estimer la longueur de leurs bras, détaille Michela Bassolino. Elles ont aussi une distorsion plus importante dans

la perception de la forme globale de leurs membres supérieurs. Donc cette erreur que nous commettons tous sur l'estimation de la taille de notre main s'accroît avec le vieillissement. »

L'équipe de recherche a par ailleurs exploré le poids de la vision dans la perception de nos membres et de notre corps en utilisant des casques de réalité virtuelle. « Les participants devaient attraper des cibles, décrit Michela Bassolino. Ils voyaient leur main en même temps que d'autres mains virtuelles. Nous avons enregistré les trajectoires des déplacements pour créer des modélisations. » La comparaison entre les personnes jeunes et âgées montre que ces dernières ont plus tendance à confondre la main virtuelle avec la leur. « C'est ce que l'on appelle de l'appropriation corporelle. Pour répondre à la question, "est-ce que cela est à moi ?", le cerveau établit une sorte de probabilité en tenant compte de toutes les informations qu'il reçoit. Donc, en vieillissant, un changement de stratégie s'opère : le cerveau accorde plus de poids aux stimuli visuels que lorsqu'on est jeune. Donc si on lui fournit des informations visuelles erronées, comme ces mains virtuelles, il y a davantage de probabilités qu'il se trompe. »

### **Des conséquences sur la mobilité des seniors**

Afin d'évaluer les conséquences de ces distorsions, Michela Bassolino et ses collègues ont entamé d'autres recherches, sur les membres inférieurs cette fois-ci. Les premiers résultats ont confirmé que des biais d'estimation des longueurs existaient aussi pour le tibia et le pied, et que des différences survenaient entre personnes jeunes et âgées. « Les chutes représentent un problème majeur chez les seniors, rappelle la chercheuse. Nous aimerions déterminer dans quelle mesure l'évolution de la perception corporelle et ces distorsions peuvent jouer un rôle. Il reste encore beaucoup à découvrir, mais nous espérons que nos travaux attirent déjà l'attention sur le fait que nous ne percevons pas notre corps de la même manière tout au long de notre vie. Cela doit être pris en compte pour développer des programmes de prévention adaptés et personnaliser certains traitements de réhabilitation. » ▸

MELTEM İŞİK, "TWICE INTO THE STREAM" (UNTITLED #15), 2011 - PIGMENT-BASED ARCHIVAL PRINT ON FINE ART PAPER, 210 X 140 CM



Le travail photographique *Twice into the stream*, mené par Meltem İşik en 2011, peut être considéré comme une enquête sur la façon dont nous voyons et percevons le corps humain. Cette série a commencé autour de l'impossibilité de se voir en entier, sans l'aide de dispositifs externes : « Ce que nous pouvons voir avec nos yeux nus est un corps sans tête, une vue restreinte de ce qui se trouve sous le cou, avec la difficulté supplémentaire de voir notre dos », explique l'artiste sur son site.

MELTEM İŞİK, "TWICE INTO THE STREAM" (UNTITLED #18), 2011



MELTEM İŞİK, "TWICE INTO THE STREAM" (UNTITLED #12), 2011

Texte Marco Danesi

# Rapprocher l'apprentissage musical

Une enquête a cartographié les lieux où il est possible pour les jeunes résidant dans le canton de Genève d'apprendre la musique. Si le centre de l'agglomération est bien desservi, les zones périphériques souffrent d'une certaine pénurie.

**L**es cours de musique extrascolaires pour les jeunes sont-ils répartis de manière équilibrée sur l'ensemble du territoire du canton de Genève? Autrement dit, les élèves genevois ont-ils, à proximité de leur école (moins de quinze minutes en transports publics ou à pied, selon le principe de la ville du quart d'heure) la possibilité de rejoindre facilement en dehors de leurs horaires scolaires des structures d'enseignement de la musique subventionnées et non subventionnées (écoles de fanfare, écoles privées, particuliers identifiés)? Par ailleurs, les projets Artex Musique, menés par des écoles de musique dans le cadre scolaire et qui visent à stimuler l'apprentissage musical de type Orchestre en classe (OEC)<sup>1</sup>, sont-ils implantés là où on les attend?

Ce sont les questions auxquelles a voulu répondre le projet *Cartographie*, mené par Carine Tripet Lièvre, professeure en sciences de l'éducation à la Haute école de musique de Genève (HEM-Genève) – HES-SO. En collaboration avec l'Université de Genève et le géographe Jacques Michelet, il a permis de géolocaliser – selon le registre fédéral des bâtiments et des logements – les lieux d'enseignement existant jusqu'à fin 2023.

« Nous avons identifié les aires d'accessibilité de chaque offre et défini les zones peu ou pas desservies, où se rencontre toutefois un public d'élèves potentiels », note Carine Tripet Lièvre. Résultat : les

245 structures répertoriées se regroupent plutôt au centre de l'agglomération urbaine genevoise. Plus on s'en éloigne, à l'exception de la commune de Versoix, plus elles se raréfient, même là où il y aurait des populations qui pourraient fréquenter des cours ou intégrer des OEC.

## Faciliter l'accès à la pratique musicale

Depuis une vingtaine d'années, tant au niveau international qu'en Suisse, la démocratisation de l'apprentissage de la musique figure en bonne place dans les déclarations officielles, voire dans les législations. En septembre 2012, le peuple et les cantons helvétiques ont accepté à une grande majorité l'Arrêté fédéral sur la promotion de la formation musicale des jeunes. Cet acte législatif est destiné à renforcer la formation musicale, notamment des enfants et des jeunes. Pourtant, aujourd'hui encore, il n'est pas rare que l'on critique l'élitisme et le manque de diversité dans le milieu musical, notamment en ce qui concerne la mixité sociale ou le genre. À Genève, plus particulièrement, en 2019, un rapport de la Cour des comptes recommandait au Département cantonal de l'instruction publique de « revoir le dispositif » en place qui, à ses yeux, ne favorisait pas l'accès aux études musicales.

Sur la base de ce constat, la HEM-Genève a lancé ce projet inédit où a été cartographiée l'accessibilité géographique des lieux destinés à l'apprentissage ou à la pratique de la musique à Genève, hors du cadre scolaire. Au niveau suisse, une autre étude, publiée en 2022, sur les offres et les prestataires de formation musicale extrascolaire de l'Association suisse des écoles de musique, avait

<sup>1</sup> Les Orchestres en classe (OEC) à Genève sont implantés dans le Réseau d'éducation prioritaire (REP). Les élèves des classes concernées bénéficient de cours collectifs de musique instrumentale, inscrits à leur programme scolaire, pendant deux ans. Les instruments (cuivres, bois, cordes, percussions) leur sont prêtés.

Le projet *Dispositif d'éducation musicale et orchestrale à vocation sociale* (Démos), lancé en 2010 par la Philharmonie de Paris, vise à rendre la musique classique accessible aux enfants de 7 à 12 ans issus de quartiers prioritaires ou de zones rurales. Pendant trois ans, ces jeunes bénéficient d'un apprentissage instrumental en groupe, encadrés par des musiciennes et des musiciens professionnels ainsi que par des travailleuses et des travailleurs sociaux. À ce jour, plus de 12'000 enfants ont participé à Démos, répartis dans une cinquantaine d'orchestres à travers la France.

proposé des mesures combler les lacunes observées : diversification de l'offre, collaboration entre l'école obligatoire et les prestataires extrascolaires, flexibilisation et décentralisation des offres pour les enfants en âge préscolaire, essor du numérique, etc. Par contre, elle n'abordait pas de front la question de la localisation par rapport à la répartition géographique des populations cibles, objectif déclaré du projet de la HEM-Genève.

Les indicateurs résultant du projet – et qui devraient être disponibles à partir de l'automne 2025 sur le géoportail du Centre d'analyse territoriale des inégalités à Genève (CATI-GE) – permettront surtout, indique Carine Tripet Lièvre, de mieux orienter l'implantation de nouvelles offres de cours afin de les rapprocher des populations mal desservies. Jacques Michelet souligne, de son côté, le caractère exploratoire de la méthodologie développée. En fonction de demandes spécifiques, l'outil sera perfectionné et « des cartes ad hoc pourront être réalisées dans d'autres contextes territoriaux, pouvant même s'appliquer à d'autres services ou infrastructures ».

### Adapter l'offre aux populations locales

Avec l'intégration des indicateurs dans le géoportail du CATI-GE, il serait possible de savoir si la localisation de l'offre favorise ou défavorise, par exemple, les personnes à revenu modeste. Ou encore, on pourrait identifier avec davantage de précision les lieux où implanter des projets pédagogiques accessibles du point de vue financier et



CORENTIN FOHLEN

<sup>2</sup> Le *gumbboot* (botte de caoutchouc en français), parfois nommé *gumbboot dancing* ou *gumbboot dance*, est un type de danse africaine percussive se pratiquant à l'aide de bottes de caoutchouc. En général, les danseuses et les danseurs portent tous ce type de bottes et effectuent une chorégraphie sur un rythme de percussions et de chants. (Wikipédia)

répondant aux attentes des jeunes résidentes et résidents. Dans ce contexte, une expérience pilote, associant musique, danse et travail collectif (inspirée du *gumbboot*<sup>2</sup>), a été lancée au printemps 2025 sous l'égide de l'équipe de la HEM-Genève et en collaboration avec l'École des musiques actuelles de Genève. Elle s'inscrit dans ce champ de recherches prospectant des voies originales, adaptée aux différents contextes locaux, encourageant l'apprentissage et la pratique de la musique. Carine Tripet Lièvre souligne que « cette expérience illustre comment nous pouvons nous appuyer sur notre cartographie pour lancer des projets pédagogiques adaptés à des publics potentiellement concernés ». ▀

Texte Geneviève Ruiz

# Repenser notre rapport aux déchets numériques

L'obsolescence rapide des objets numériques génère une quantité astronomique de déchets. Très peu d'entre eux sont recyclés en raison d'un manque d'intérêt et de savoir-faire. Un projet de recherche en design s'intéresse aux pionnières et aux pionniers qui explorent les usages possibles de ces rebuts dans le domaine artistique ou associatif.

**E**ntre 2010 et 2022, la quantité annuelle de déchets électroniques dans le monde est passée de 34 millions à 62 millions de tonnes. Moins du quart d'entre eux ont été recyclés alors qu'ils sont constitués pour moitié de métaux. Une grande partie se retrouve dans des pays pauvres. C'est le constat du rapport *Global E-waste Monitor 2024* de l'Institut des Nations unies pour la formation et la recherche et l'Union internationale des télécommunications.

Cette situation environnementale catastrophique n'a cependant pas de solution simple. Elle est notamment associée à des valeurs centrales propres aux sociétés capitalistes et à leur fonctionnement systémique : une

focalisation sur l'innovation technologique et la consommation d'objets neufs au détriment du soin aux objets existants et des savoir-faire liés à leur réparation ou réutilisation. La complexité des objets numériques, par ailleurs souvent conçus dans

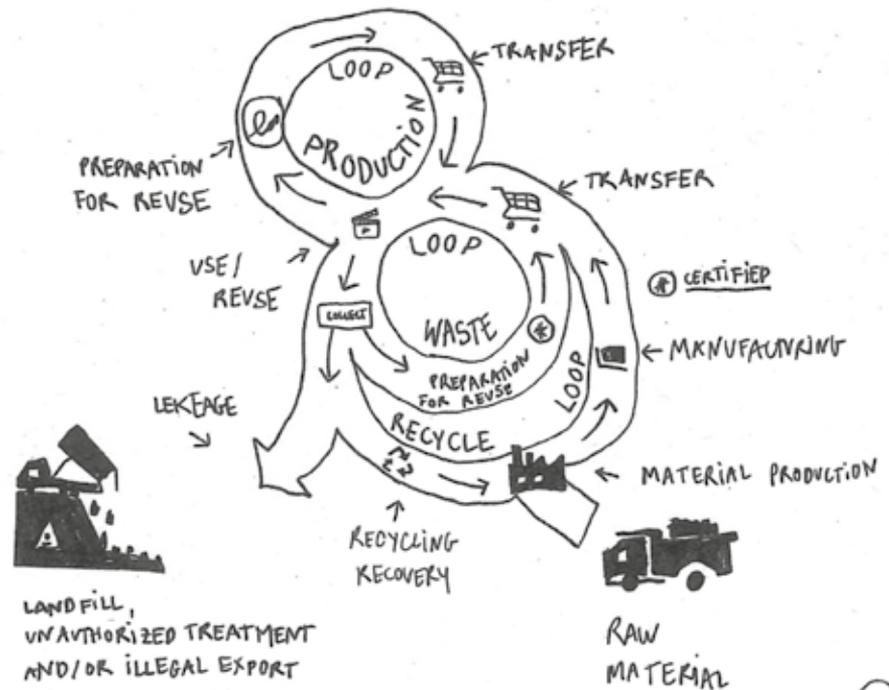


ZORAN MILICH / ALAMY STOCK PHOTO

une optique d'obsolescence programmée, et le fait qu'ils contiennent nos données personnelles font qu'ils restent souvent au fond d'un tiroir et qu'on ne sait pas quoi en faire. Face à des entreprises qui l'inondent de produits numériques, notre société ne parvient pas à prendre collectivement en charge ce problème. Pourtant, il existe des pionnières et des pionniers qui inventent des solutions pour réparer ces objets ou les réutiliser.

## Des boutiques de réparation qui créent du savoir

Il y a quelques années, le socio-anthropologue Nicolas Nova (1977-2024), professeur à la Haute école d'art et de design – Genève (HEAD – Genève) – HES-SO, avait été l'un des premiers à explorer ces territoires en



REVERSE LOOPS IN THE LIFE OF A DIGITAL DEVICE

dehors des circuits industriels, convaincu qu'ils recelaient des formes d'innovation inspirantes et des savoirs qui allaient devenir essentiels avec la raréfaction des ressources et la possibilité d'un effondrement des infrastructures. Entre 2017 et 2019, il avait mené une enquête ethnographique dans les boutiques de réparation de smartphones à Genève et à Zurich avec sa collègue Anaïs Bloch, artiste, dessinatrice et chercheuse qui travaille sur des projets à la croisée de l'anthropologie et des cultures numériques. Intitulée *De la réparation informelle à l'innovation silencieuse, le cas des smartphones* (lire l'article dans *Hémisphères* 19), cette recherche était soutenue par le FNS. Cette immersion dans l'univers de ces réparatrices et réparateurs, qui parviennent à bricoler des

solutions quotidiennes pour prolonger la vie des smartphones en déjouant les obstacles imposés par les fabricants et voyagent jusqu'en Chine pour se procurer des pièces de rechange, a révélé la richesse de ces lieux collectifs de création de savoirs.

« Nous avons ensuite décidé de nous intéresser à la réutilisation des déchets numériques », raconte Anaïs Bloch. Elle précise que le projet *Discarded Digital*, également financé par le FNS, ne s'intéresse plus uniquement aux smartphones, mais à l'ensemble des déchets numériques produits depuis une cinquantaine d'années par les différentes périodes sociotechniques qui se sont succédé au rythme des innovations et des évolutions des usages : consoles de jeux, ordinateurs, imprimantes, baladeurs, etc. Entrepris en 2022, *Discarded Digital*, qui a intégré le doctorant Thibault Le Page dans l'équipe, a commencé par des questionnements sur l'anthropologie des déchets :

Ce schéma visualise l'une des questions initiales de la recherche *Discarded Digital*, soit « Quelles sont les pratiques de réutilisation des objets numériques, au-delà de leur réparation ? » Il a été dessiné par Anaïs Bloch dans le premier bulletin de communication sur ce projet en mai 2022.

3

CABINETS OF CONSEQUENCE,  
OCTAGON GALLERY, VCL,  
2016



FRANÇOIS WAWRE ILINDIOTIS

L'artiste, dessinatrice et chercheuse Anaïs Bloch travaille sur des projets de recherche à la croisée de l'anthropologie et des cultures numériques. Dans le cadre de sa thèse, elle explore les modes de production de connaissances par le dessin et la bande dessinée.

comment les objets numériques se transforment-ils en déchets ou quelle entité a le pouvoir de décréter que tel objet n'est plus utilisable ? « Sur cette base, nous avons lancé une enquête ethnographique pour analyser les pratiques d'artistes et d'associations, en Suisse et en France, qui explorent des voies de réutilisation des déchets numériques, raconte Anaïs Bloch. Il s'agit encore une fois de lieux de création de savoir qui se développent

en marge des circuits dominants. Leurs méthodes, outils et gestes sont éloignés des manières de travailler habituelles : on observe, démonte, casse, répare, teste, enlève, ajoute, soude, raccourcit... L'apprentissage se fait beaucoup en autodidacte, par des essais et des erreurs. Certaines personnes ont développé ainsi de vastes savoir-faire. »

### Des univers burlesques aux enceintes bluetooth recyclées

Après deux ans d'enquête, la chercheuse a rencontré plus d'une cinquantaine d'actrices et d'acteurs sur le terrain. Certains inventent des instruments de musique en détournant les sons produits par des objets électroniques, d'autres créent des univers



burlesques inspirés de fêtes foraines, d'autres encore développent des univers de jeux vidéo féministes. En stage d'observation à La Réunion, Anaïs Bloch a rencontré un collectif qui récupérait les haut-parleurs de vieux téléviseurs pour en faire des enceintes bluetooth. Plus proche de chez nous, à Chexbres, elle a analysé le processus de création de Gerry Oulevay, un inventeur autodidacte qui explore les rebuts du numérique.

« Dans son atelier, ces objets changent de statut, observe Anaïs Bloch. De déchets, ils deviennent une ressource pour une potentielle transformation ou pour en extraire des composants. J'ai suivi Gerry Oulevay alors qu'il réalisait un projet pour le Musée de Bagnes, en Valais, qui visait à exposer des objets numériques fonctionnant sans électricité. Il a notamment créé un audioguide alimenté par un vélo d'appartement des années 1970, combiné un lecteur MP3 au fonctionnement d'une ancienne baratte à beurre – un outil qui permet de transformer la crème de lait en beurre –, et détourné l'usage d'un téléphone datant de 1940 qui se met à dire un conte. »

Portrait du maître de la micro-soudure, publié dans le livre *Dr. Smartphones: an ethnography of mobile phone repair shops* (2020), de Nicolas Nova et Anaïs Bloch.

Si ces objets sont issus de la récupération, il a parfois été nécessaire de commander des pièces de rechange en Chine. « On ne se trouve plus ici dans une opposition entre low tech et high tech, mais dans la wild tech, qui bouscule les codes et redéfinit l'innovation », explique la chercheuse, frappée par les nombreuses difficultés surmontées par l'inventeur : « On ne peut pas imaginer la quantité d'ajustements et d'essais ratés pour comprendre, réparer et détourner

ces objets. Gerry Oulevay a atteint un niveau d'expertise en informatique, électronique et ingénierie remarquable et s'est constitué un réseau d'expertes et d'experts auxquels il fait appel. Son humilité et sa persévérance sont hors normes. Cela illustre l'immense effort que requièrent la réparation et la réutilisation des déchets numériques. »

Si Gerry Oulevay persévère, c'est parce que sa motivation va au-delà de ses réalisations : « Dans une société où la culture de la réparation et de la fabrication est quasi absente, sa démarche s'associe à une vision politique, souligne Anaïs Bloch. Ses inventions permettent de repenser nos rapports avec les technologies et remettent en question les modes de production et de division du travail industriel. Elles montrent que d'autres voies sont possibles et cela donne un sentiment d'empowerment. »

### Restitution des résultats par la BD

Le projet *Discarded digital* a été bouleversé par le décès subit de Nicolas Nova le 31 décembre 2024. « Il en était le requérant et nous dialoguions constamment, confie Anaïs Bloch. Il m'encourageait à explorer des voies inédites et nous soutenait, Thibault Le Page et moi-même, dans nos projets de restitution des résultats de cette recherche sous forme de BD. » Cette voie novatrice avait déjà été utilisée dans le cadre du projet sur la réparation des smartphones car elle permet de toucher un public différent tout en transmettant des émotions et des atmosphères liées à l'analyse ethnographique.

## L'éclaireur des interstices technologiques, hommage à Nicolas Nova (1977-2024)

Le 31 décembre 2024, Nicolas Nova, professeur à la HEAD – Genève (HES-SO), est subitement décédé à l'âge de 47 ans, victime d'une crise cardiaque lors d'un trek au sultanat d'Oman. Esprit curieux et visionnaire, il a marqué de son intelligence vive et de son regard aiguisé ses étudiantes et étudiants, collègues et ami-es. Interviewé à plusieurs reprises dans la revue *Hémisphères* (« Ces docteurs smartphones qui réconcilient numérique et écologie », *Hémisphères* 19; « Réinventer l'avenir avec du solar punk et des rebuts de smartphones », *Hémisphères* 24), Nicolas Nova avait conquis la rédaction par sa disponibilité et son talent pour rendre accessibles des idées complexes. Sa disparition brutale est une immense perte pour la communauté du design, des sciences humaines et des cultures numériques, tant sa personne et ses travaux faisaient l'unanimité.

Après des études en sciences naturelles et cognitives, Nicolas Nova avait obtenu un doctorat en interaction humain-machine en 2007 à l'EPFL. Il avait ensuite soutenu une seconde thèse à l'Université de Genève en sciences de la société portant sur les smartphones. Il faisait partie des rares personnes dont la précision scientifique trouvait des ancrages tant dans la pop culture (musique et jeux vidéo notamment), la presse grand public que les sphères professionnelles des technologies et du design. Nicolas Nova ne cédait jamais à la critique facile des technologies, pour au contraire montrer ce qu'elles recèlent de paradoxes, de perspectives écologiques ou d'étincelles de savoir. Il se jouait des cases institutionnelles limitant trop souvent la production de connaissances. Il laisse derrière lui un vide, mais aussi un riche héritage de 19 livres et de nombreux articles.

Malgré la douleur et les difficultés, l'équipe de recherche poursuit ses enquêtes de terrain. « L'héritage de Nicolas Nova imprègne notre travail et la conversation avec sa pensée se poursuit même en son absence », relève Anaïs Bloch. *Discarded digital* donnera lieu à des articles, des conférences, ainsi qu'aux thèses de Thibault Le Page sur les ruines de la pop culture et d'Anaïs Bloch sur les dimensions pédagogiques de la réutilisation des rebuts du numérique. ▶

## FORMATION

GREGORY BATAARDON



## Quatre nouvelles formations artistiques

Les domaines artistiques de la HES-SO présentent quatre nouveautés lors de la rentrée académique 2025-2026. Une nouvelle formation en cinéma voit le jour avec la création d'un Bachelor dédié, proposé à l'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne et à la Haute école d'art et de design – Genève (HEAD – Genève). Ce programme vise à former des professionnel·les polyvalents dans divers domaines : écriture, réalisation, son, image, montage, production et post-production. Les étudiantes et les étudiants bénéficieront d'une approche complète et intégrée, leur permettant de maîtriser l'ensemble des compétences nécessaires à la création cinématographique. Un nouveau Master en Arts scéniques, formation unique en Europe, prend place à La Manufacture – Haute école des arts de la scène, à Lausanne. Conçu pour les jeunes artistes en activité, ce programme encourage le croisement des pratiques artistiques et le développement de projets scéniques innovants. Il offre aux étudiants l'opportunité d'élargir leurs compétences et d'explorer de nouvelles dimensions créatives. Deux nouvelles orientations en Digital Experience Design (ECAL) et Visual Knowledge (HEAD – Genève) complètent l'offre du Master en Design. La première s'adresse aux créatrices et créateurs issus des champs du design graphique et de l'illustration, tandis que la seconde vise à former des spécialistes en conception d'expériences numériques innovantes et responsables.

[www.hesge.ch/head/](http://www.hesge.ch/head/)

[www.ecal.ch](http://www.ecal.ch)

[www.manufacture.ch](http://www.manufacture.ch)

## NOMINATION

## Luciana Vaccaro reconduite à la tête de la HES-SO

Le 20 mars 2025, le Comité gouvernemental de la HES-SO a renouvelé pour quatre ans le mandat de la Rectrice Luciana Vaccaro, assurant ainsi la continuité de la direction académique et stratégique de la HES-SO jusqu'au 30 septembre 2029. Depuis sa nomination en 2013, Luciana Vaccaro a renforcé la HES-SO en tant qu'institution spécialisée axée sur la pratique professionnelle et la recherche. Sous sa direction, le Rectorat a mené des projets clés comme l'accréditation institutionnelle, la mise en œuvre des Conventions d'objectifs, et la gestion de la crise du covid. Pour ce nouveau mandat, Luciana Vaccaro prévoit de continuer à développer la HES-SO autour de plusieurs priorités : la mise en œuvre de la Convention d'objectifs 2025-2028, l'augmentation du corps étudiant, le renforcement du rôle de l'institution aux niveaux national et européen, ainsi que le renouvellement de l'accréditation en 2026. Le Comité gouvernemental exprime sa gratitude à Luciana Vaccaro pour son engagement et se réjouit de poursuivre le développement de la HES-SO avec elle.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## INNOVATION

## Appel à l'innovation pour transformer l'entreprise

Dans le cadre de leur appel à projets conjoint « La transformation de l'entreprise », les domaines Ingénierie et Architecture et Économie et Services de la HES-SO soutiennent des initiatives axées sur la durabilité, le numérique et le social. Ces projets abordent des pratiques respectueuses de l'environnement, l'économie circulaire, l'optimisation énergétique, l'efficacité via l'intelligence artificielle, ainsi que l'éthique et le bien-être au travail. Dix projets, d'un montant total d'un million de francs suisses, ont été sélectionnés parmi 49 candidatures. Ils impliquent dix hautes écoles d'ingénierie et de gestion ainsi que dix partenaires externes. Chaque projet est coporté par deux professeurs des deux domaines et se déroule sur une période maximale de 18 mois, jusqu'en septembre 2026.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## RECHERCHE

## La revue *Mains Libres* passe à l'open access

Depuis janvier 2025, la revue scientifique *Mains Libres* devient accessible librement en open access diamant. Ce modèle permet de découvrir sans restriction les avancées en physiothérapie et ostéopathie, renforçant ainsi les liens entre chercheuses et chercheurs, cliniciennes et cliniciens, ainsi que praticiennes et praticiens. Il s'agit d'un tournant pour la recherche et la pratique en santé. Ce changement s'inscrit dans une dynamique plus large d'open science, soutenue par swissuniversities, le domaine Santé de la HES-SO, Médecine & Hygiène et les associations professionnelles. Il garantit la pérennité et la qualité scientifique des publications tout en facilitant leur accès à l'ensemble de la communauté professionnelle et académique.

[www.mainslibres.ch](http://www.mainslibres.ch)

## Renforcement de la coopération scientifique

Soutenue par le Secrétariat d'État à la formation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI) et coordonnée par la HES-SO, la *Leading House* Moyen-Orient et Afrique du Nord (MENA) est devenue un acteur majeur de la coopération scientifique bilatérale. Son mandat a été renouvelé pour la période 2025-2028, et une nouvelle édition de l'appel à projets « Research Partnership Grants » a été lancée en mai 2025, avec une date limite de candidature fixée en août. Les résultats seront annoncés en novembre. Un appel thématique supplémentaire soutiendra les efforts de reconstruction dans les pays de la région MENA affectés par des conflits ou des crises. Pour mieux promouvoir ses opportunités de financement et renforcer sa visibilité, la *leading house* MENA a également créé une page LinkedIn dédiée. Cette plateforme centralise les informations essentielles pour faciliter les collaborations scientifiques entre la Suisse et la région MENA.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## ÉVÈNEMENT



HES-SO

## Le futur du transport

Les infrastructures de transport en Suisse sont confrontées à des défis majeurs : saturation des réseaux, pression foncière, coûts élevés et exigences croissantes en matière de durabilité. Pour y répondre, le Groupe de Recherche Interdisciplinaire en Projet Innovant de Transport (GRIPIT) a réuni les hautes écoles d'ingénierie et d'architecture de Fribourg, Genève, Valais et Vaud, grâce à un financement de 1,5 million de francs suisses sur trois ans. En avril 2025, la HES-SO a présenté ses premiers résultats, proposant une alternative aux systèmes traditionnels coûteux et aux projets de transport à très grande vitesse comme l'Hyperloop. Le projet vise à offrir une vision innovante, réaliste et durable de la mobilité future.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## Journées scientifiques

Les Journées scientifiques, organisées les 22 et 23 mai 2025 à la Haute école de gestion de Fribourg (HEG-FR), ont rassemblé des chercheuses et des chercheurs, des praticiennes et des praticiens, ainsi que des expertes et des experts de toute la Suisse et de pays partenaires. Cet événement a permis une réflexion transdisciplinaire sur les technologies appropriées et les pratiques de recherche. Les participantes et les participants ont partagé leurs expériences, débattu des enjeux actuels et futurs, et exploré de nouvelles pistes de collaboration.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## ACTUALITÉ INSTITUTIONNELLE

## La HES-SO adopte ses objectifs pour les années 2025-2028

Le 20 mars 2025, à Lausanne, la HES-SO et ses sept cantons partenaires ont renouvelé la Convention d'objectifs qui les unit. Ce document, élaboré par les Conseillères et Conseillers d'État membres du Comité gouvernemental de la HES-SO en étroite collaboration avec le Rectorat, définit les objectifs de l'institution pour la période 2025-2028. Il s'inscrit dans la continuité des précédentes orientations. Cette convention traduit une vision commune destinée à garantir que les prestations de la HES-SO répondent aux besoins des cantons, de leur population et des milieux professionnels. Parmi les priorités figurent l'attractivité des formations HES pour la société et le monde professionnel, l'ancrage régional, la responsabilité sociétale et environnementale, ainsi que l'efficacité dans la gestion de l'institution.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

## La liste des élus de la HES-SO

En 2025, la HES-SO a organisé des élections partielles qui concernent essentiellement les étudiantes et étudiants. Elles visaient à pourvoir les sièges dans les différents organes participatifs, au niveau de la HES-SO, des domaines et de certaines hautes écoles. La participation a offert la possibilité à toutes celles et ceux qui composent la HES-SO de faire entendre leur voix et de contribuer à son développement. Les élections partielles 2025 de la HES-SO sont terminées. L'identité des personnes élues au sein des différentes instances de la HES-SO (organes centraux, hautes écoles et Rectorat) est désormais connue et disponible sur le site [Elections.hes-so.ch](http://Elections.hes-so.ch).

[www.elections.hes-so.ch](http://www.elections.hes-so.ch)

HES - SO



## Renouvellement des mandats de prestations

Le 26 mars 2025, à Lausanne, les hautes écoles et les domaines de la HES-SO ont renouvelé leur mandat de prestations avec le Rectorat. Ce mandat définit, pour chaque haute école ou domaine, les objectifs de développement et les engagements à respecter pour la période 2025-2028. Il aligne les orientations stratégiques de l'institution avec les priorités locales et cantonales, tout en se concentrant sur

les missions fondamentales : l'enseignement, la recherche, les contributions à la société et la politique institutionnelle. Ce renouvellement marque la troisième édition des mandats de prestations depuis 2017. Les mandats de prestations s'appuient sur la Convention d'objectifs quadriennale renouvelée le 20 mars 2025.

[www.hes-so.ch](http://www.hes-so.ch)

**Grégory Tesnier**

Depuis près de vingt ans, Grégory Tesnier enseigne la communication à la Haute école de gestion de Genève (HEG-Genève) – HES-SO. Il codirige deux formations continues en stratégie de communication, tout en poursuivant son activité de journaliste économique. Docteur en sciences de la communication, il aime relier théorie et pratique, que ce soit dans ses cours ou dans ses écrits. Pour lui, l'empathie est au cœur de la communication : elle aide à mieux comprendre les autres, à gérer les crises avec humanité, et à innover en tenant compte des besoins réels.

**P. 26**

**Jade Albasini**

Journaliste depuis plus de dix ans, Jade Albasini aime se mettre à la place des interlocutrices et interlocuteurs qui témoignent dans ses articles, pour mieux se projeter dans l'écriture de leurs propos. Dans le cadre de ce dossier d'*Hémisphères*, elle a apprécié d'analyser comment certaines pédagogies créatives permettaient aux musiciennes et musiciens de mieux écouter l'autre et comment cela pouvait passer par le geste. Un aspect qui la touche puisqu'elle est également artiste chorégraphe.

**P P. 43 et 68**

**Gilles Labarthe**

Gilles Labarthe a un double parcours de chercheur universitaire (en anthropologie, PhD) et de journaliste indépendant (collaborations pour *Le Courrier*, *La Liberté*, *Edito*, la RTS...). Spécialisé dans la vulgarisation scientifique, il est l'auteur de plusieurs films documentaires et d'ouvrages, tels que *Faire face. 33 pistes pour comprendre notre société* (Antipodes, 2025). Dans ce numéro, il s'est intéressé à une recherche qui analyse comment des projets de skateparks permettent aux jeunes de mieux s'approprier leurs espaces de vie.

**P. 74**



NOURA GAUPER

**François Wavre**

François Wavre est un photographe portraitiste basé à Lausanne. Face à lui, même les plus réservés ou les plus pressés finissent par révéler une présence singulière, à leur grand étonnement parfois. Pour lui, l'empathie n'est pas indispensable pour réaliser un bon portrait : il est tout à fait possible de capter quelque chose de fort sans proximité particulière. Mais sur la durée, elle devient précieuse : elle facilite la confiance, enrichit la relation et nourrit la profondeur de ses projets.

**P P. 37 et 90**

CONTRIBUTIONS

**S'ABONNER À****H É M I S P H È R E S**

*Hémisphères* explore 2 fois par année une thématique actuelle.

La revue est en vente dans les kiosques de Suisse romande au prix de CHF 9.–

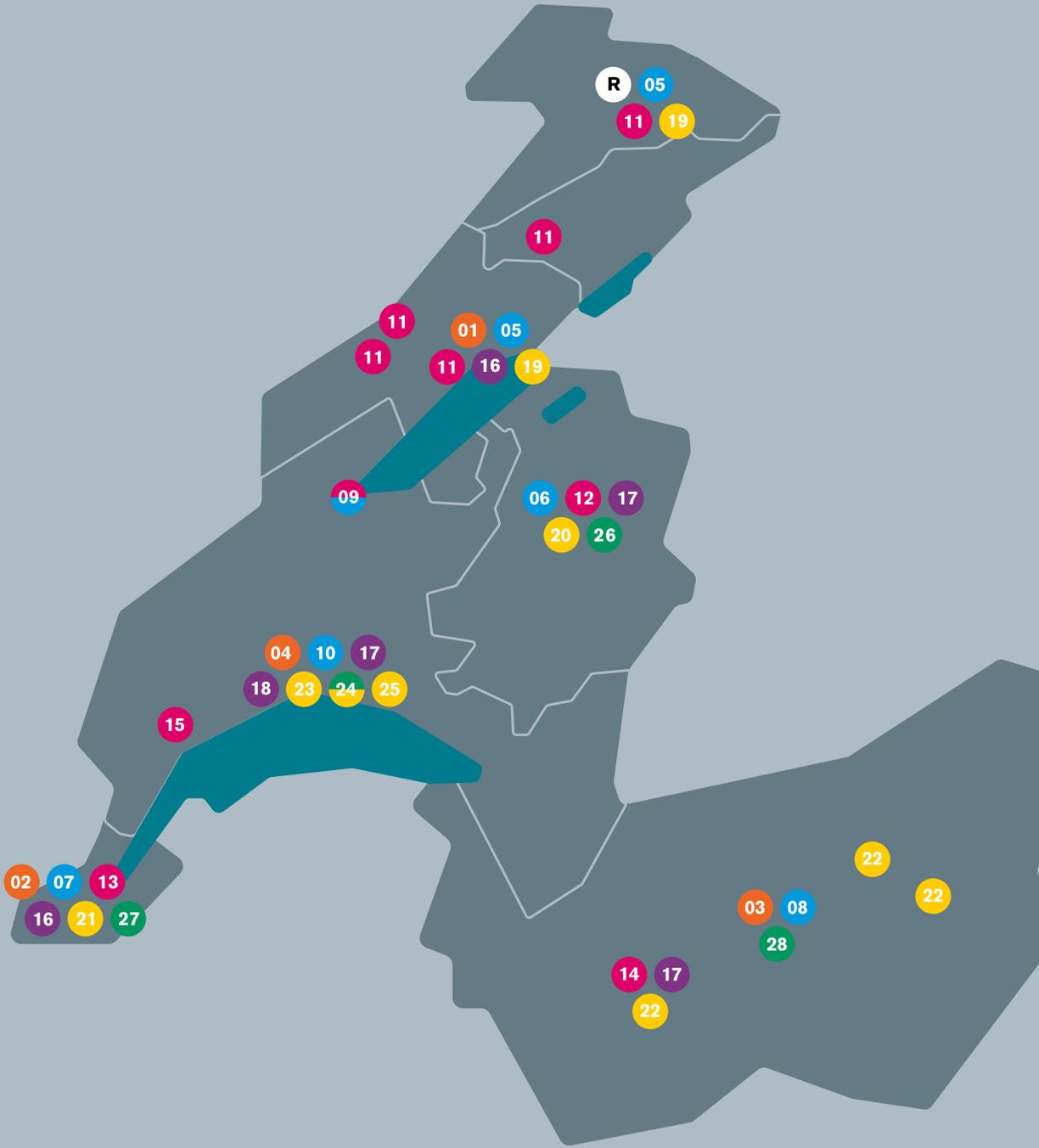
Vous pouvez recevoir les six prochaines éditions à domicile au prix de CHF 45.–

Abonnez-vous sur internet à l'adresse [revuehemispheres.ch](http://revuehemispheres.ch)

L'abonnement est gratuit pour les étudiantes et les étudiants ainsi que le personnel de la HES-SO. Pour s'abonner, merci d'envoyer un e-mail à [hemispheres@hes-so.ch](mailto:hemispheres@hes-so.ch) en indiquant votre titre, filière, année d'études, ainsi que votre adresse privée.

Les anciens numéros d'*Hémisphères* peuvent être commandés sur [revuehemispheres.ch](http://revuehemispheres.ch)







## Rectorat HES-SO



## Design et Arts visuels

- 01 HE-Arc Conservation-restauration
- 02 Haute école d'art et de design - Genève (HEAD – Genève)
- 03 HES-SO Valais-Wallis - Ecole de design et haute école d'art – EDHEA
- 04 ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne



## Économie et Services

- 05 HE-Arc Gestion (HEG Arc)
- 06 Haute école de gestion Fribourg – HEG-FR
- 07 Haute école de gestion de Genève (HEG-Genève)
- 08 HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole de Gestion – HEG
- 09 Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD
- 10 EHL Hospitality Business School



## Ingénierie et Architecture

- 09 Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD
- 11 HE-Arc Ingénierie
- 12 Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR
- 13 Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève (HEPIA)
- 14 HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole d'Ingénierie – HEI
- 15 CHANGINS – Haute école de viticulture et œnologie



## Musique et Arts de la scène

- 16 Haute école de musique de Genève (HEM-Genève) – avec site décentralisé à Neuchâtel
- 17 HEMU – Haute École de Musique avec sites décentralisés à Fribourg et à Sion
- 18 La Manufacture – Haute école des arts de la scène



## Santé

- 19 HE-Arc Santé
- 20 Haute école de santé Fribourg – HEdS-FR
- 21 Haute école de santé de Genève (HEdS-Genève)
- 22 HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole de Santé – HEdS
- 23 Haute Ecole de Santé Vaud (HESAV)
- 24 Haute école de travail social et de la santé Lausanne – HETSL
- 25 Institut et Haute Ecole de la Santé La Source



## Travail social

- 26 Haute école de travail social Fribourg – HETS-FR
- 27 Haute école de travail social de Genève (HETS-Genève)
- 28 HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole et Ecole Supérieure de Travail Social – HESTS
- 24 Haute école de travail social et de la santé Lausanne – HETSL

**RÉFLEXION**

Divergent.ig.he-arc.ch/

**GRAND ENTRETIEN**

Karaki S., *L'empathie est politique*, Jean-Claude Lattès, 2024

**ARCHITECTURE**

Fonticelli C., Vanbutsele S. & Piddu L., *La friche urbaine, d'erreur en solutions, de solutions en dévoiements. Arpentage à la recherche des friches genevoises*, in Urbanités, 17, 2023

Vanbutsele S. & Brahimllari Schaffner E., *Halle Polynorm – traces d'une friche disparue*, in La traversée atelier de géopolitique, publié sur Retourdeflaneriefiches.wordpress.com, 2022

Vanbutsele S. & Brahimllari Schaffner E., *Vides urbains : ressources temporaires pour transformer les villes*, Espazium, 2023

**DEUIL AU TRAVAIL**

Berthod M.-A. & Magalhães De Almeida A., *Vivre un deuil au travail. La mort dans les relations professionnelles*, EESP, 2011

Haunreiter K., Berthod M.-A., Ischer M. & Masciulli Jung A., *Le deuil en entreprise*, in Plaidoyer, 1, 2023

Masciulli Jung A., Ischer M., Haunreiter K. & Berthod M.-A., *Le deuil dans le monde du travail. Guide pour les entreprises*, HETSL, 2022

**RESSOURCES HUMAINES**

Dima J. et al., *The effects of artificial intelligence on human resource activities and the roles of the human resource triad: opportunities and challenges*, in *Frontiers in Psychology*, 15, 2024

Ovsyannikova D., de Mello V. O. & Inzlicht M., *Third-party evaluators perceive AI as more compassionate than expert humans*, in *Communications Psychology*, 3(1), 2025

The Future of Jobs Report, World Economic Forum, 2025

**HUMAIN-MACHINE**

Daher K. et al., *Reduce Stress Through Empathic Machine to Improve HCI*, in *Human Interaction, Emerging Technologies and Future Applications II*, Springer Nature, 2020

Hayles N. K., *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*, University of Chicago Press, 1999

Lee J., *Sex Robots, The Future of Desire*, Springer, 2017

Picard W. R., *Affective Computing*, MIT Press, 2000

**TOURISME**

Bellato L. et al., *Transformative roles in tourism: adopting living systems' thinking for regenerative futures*, in *Journal of Tourism Futures*, 8(3), 2022

Inversini A., Saul L., Balet, S. & Schegg R., *The rise of regenerative hospitality*, in *Journal of Tourism Futures*, 10(1), 2024

Pollock A., *Regenerative Tourism: not a trend but a whole new way of thinking and doing*, ITB Berlin Convention, 2025

**PSYCHIATRIE**

Pinon M., Diby M. & Forestier A., *Le déficit d'empathie chez l'adolescent : comment le caractériser et l'évaluer cliniquement ? Revue de la littérature*, in *Recherche en soins infirmiers*, 125, 2016

Pinon M. & Forestier A., *Le déficit d'empathie chez l'adolescent, une faille dans la relation thérapeutique*, in *Soins Psychiatrie*, 39(317), 2018

**DESIGN**

Nguyen Q. V. & Laystary E. (eds.), *Vietnamese objects*, Triest, 2025

**SOINS**

Corley M. C. & Goren, S., *The dark side of nursing: impact of stigmatizing responses on patients*, in *Scholarly inquiry for nursing practice*, 12(2), 1998

Dall'Ora C., Ball J., Reinius M. & Griffiths, P., *Burnout in nursing: a theoretical review*, in *Human resources for health*, 18(1), 2020

Jubin J., Martin L., Kabwiku N., Delmas P., Gilles I., Oulevey Bachmann A., Huber C., Loïsele M.-C., Rassy J., Sampaio F., Salgado R. & Ortoleva Bucher C., *Protective Factors of Nurses' Mental Health and Professional Wellbeing During the Covid-19 Pandemic: A Multi-center Longitudinal Study*, in *Int J Public Health*, 69, 2024

Laporte P. & Vonarx N., *Les infirmières et la mort au quotidien: souffrances et enjeux*, in *Revue internationale de soins palliatifs*, 30(4), 2015

Lequin, P. et al., *Soins sous contrainte : Des patients experts formateurs*, in *Santé mentale*, 16-21, 2024

## MUSIQUE

Campos R. & Macé A. (dir), *Of Signs and Sounds: Musical Interpretation and Performance from the 19th to the 21st Century*, Brepols, 2025

Campos R., *Figures and Forms of Analysis Practice*, in Watt P., Collins S. & Allis M. (dir), *Oxford Handbook of Music and Intellectual Culture in the Nineteenth Century*, Oxford University Press, 2020

Marty N., *Quand l'écoute fait l'œuvre – L'étude des conduites d'écoute de 1979 à aujourd'hui*, Delatour, 2020

Poizat G. & Goudeaux A., *Appropriation et individuation: un nouveau modèle pour penser l'éducation et la formation?*, in *Transformations-recherches en éducation et formation des Adultes*, 12, 2014

## SKATE

Colombo A., Balley C., Tadorian M. & Colella M., *Youth in Zurich's Public Spaces : Hanging Out as an In/Exclusive Way of Taking Their Place in the City*, in *Social Inclusion*, 11(3), 2023

Dumas A. & Laforest S., *Skateparks as a health resource: are they as dangerous as they look?*, in *Leisure Studies*, 28, 2009

Heim J., *Autoconstruction associative d'infrastructures ludico-sportives*, in Tironi Y. (éd), *L'action communautaire: une praxis citoyenne et démocratique*, HETSL, 2021

Heim J., *Des skaters auto-construisent l'espace public*, Reiso, 2018

## DATATION ŒUVRES D'ART

Hajdas I. et al., *Radiocarbon Dating*, in *Nat Rev Methods Primers*, 1 (1), 2021

Hendriks L., Hajdas I., Ferreira E. S. B., Scherrer N. C., Zumbühl S., Smith G. D., Welte C., Wacker L., Synal H.-A. & Günther D., *Uncovering Modern Paint Forgeries by Radiocarbon Dating*, PNAS, 116 (27), 2019

Hendriks L., Blattmann T., Haghypour N. & Portmann C., *Coupling of Dye Analysis and Compound Specific Radiocarbon (14C) Analysis (CSRA) in Heritage Sciences*, in *Chimia*, 77 (11), 2023

## HANDICAP

De Gaspari E., *Donner la parole à des personnes considérées comme «vulnérables»: quels enjeux éthiques ?*, in *Sociograph*, 45, 2020

Geurts H., Rinaldi R., Franquet A. & Haelewyck M.-C., *Autodétermination et déficience intellectuelle: quels enjeux et quels défis pour les pratiques de soutien ?*, in *Contraste*, N° 51(1), 2020

Genoud L., *Déficience intellectuelle et sexualité féminine*, in *Revue suisse de pédagogie spécialisée*, 13(03), 2023

## CERVEAU

Bassolino M. & Becchio C., *The 'hand paradox': Distorted representations guide optimal actions*, in *Trends in Cognitive Sciences*, 27(1), 2023

Bassolino M. & Serino A., *Representation and Perception of the Body in Space*, in *Encyclopedia of Behavioral Neuroscience 2nd edition*, Elsevier, 2021

## LIEUX D'APPRENTISSAGE MUSICAL

Liot F., *Droits culturels: vers une nouvelle définition des politiques publiques de la culture ?*, in *Cahier de la lutte contre les discriminations*, Hors-Série 2018 / 1, 2018

Moreno C., *Droit de cité*, Observatoire, 2020

Oberti M., *L'école dans la ville. Ségrégation - mixité - carte scolaire*, Les presses Sciences Po, 2007

## DÉCHETS NUMÉRIQUES

Bloch A., *Apprendre avec les déchets : Réparer, réutiliser, détourner pour reprendre la main sur les équipements numériques*, in *Issue*, 2023

Nova N., *Rebuts numériques*, in *Bulletin de l'Académie Suisse des sciences humaines et sociales*, 2024

Nova N. & Bloch A., *"My Store is a Laboratory" : Knowledge Produced by Smartphone Repairers*, in *Engaging Science, Technology, and Society*, 9(3), 20024

Nova N. & Bloch A., *Dr Smartphone an ethnography of mobile phone repair shops*, IDPURE, 2020

# HÉMISPHERES

La revue suisse de la recherche  
et de ses applications

[www.revuehemispheres.com](http://www.revuehemispheres.com)

## Édition

HES-SO Rectorat  
Route de Moutier 14  
2800 Delémont  
Suisse  
T. +41 58 900 00 00  
[hemispheres@hes-so.ch](mailto:hemispheres@hes-so.ch)

## Comité éditorial

Philippe Bonhôte, Maxime Bottel,  
Elodie Brunner, Rémy Campos,  
Guillaume Castella, Yvane Chapuis,  
Annamaria Colombo Wiget, Corinne  
Dallera, Sabine Emad, Claude-  
Alexandre Fournier, Angelika Güsewell,  
Valérie Hugentobler, Isabelle Lucas,  
Pascal Maeder, Anthony Masure,  
Guillaume Mathelier, Max Monti,  
Joël Vacheron, Christel Varone,  
Séverine Vuilleumier

## Réalisation éditoriale et direction de projet

Geneviève Ruiz  
[www.genevieveruiz.com](http://www.genevieveruiz.com)

## Direction artistique

Bogsch & Bacco  
[www.bogsch-bacco.ch](http://www.bogsch-bacco.ch)

## Rédaction

Jade Albasini, Marco Danesi,  
Stéphany Gardier, Virginie Jobé-Truffer,  
Gilles Labarthe, Élodie Lavigne,  
Patricia Michaud, Lionel Pousaz,  
Matthieu Ruf, Geneviève Ruiz,  
Anne-Sylvie Sprenger, Grégory Tesnier,  
Anne-Marie Trabichet, Nic Ulmi

## Maquette & mise en page

Bogsch & Bacco

## Couverture

Margriet van Breevoort

## Rabats

Gina Pane, *Azione Sentimentale*, 1974  
© 2025, ProLitteris, Zurich  
Courtesy of Sebastian Errazuriz Studio,  
[@sebastianstudio](https://www.instagram.com/sebastianstudio)

## Relecture

Marco Danesi, David Joly

## Corrections

[www.lepetitcorrecteur.com](http://www.lepetitcorrecteur.com)

## Impression

Staempfli SA, Berne, Suisse  
5 000 exemplaires

Juin 2025

N° ISSN 2235-0330

## Effet de contagion

Sebastian Errázuriz a conçu *A Pause in the City that Never Sleeps* comme une réponse artistique à l'environnement frénétique de Times Square à New York. Cette œuvre cherche à créer une parenthèse poétique dans « la ville qui ne dort jamais », en opposant une scène de vie quotidienne — un bâillement lent — au bombardement visuel des publicités. La vidéo présente un gros plan de l'artiste regardant lentement autour de lui et bâillant à plusieurs reprises. Les spectatrices et spectateurs, en regardant les écrans, se retrouvent soudainement entraînés à l'imiter.



Introduite dans la langue française en 1960 avant d'être élevée au rang de vertu universelle, la notion d'empathie présente certaines failles selon les recherches en psychologie : il s'agirait d'une émotion facilement manipulable et surtout sélective, que l'on ressentirait principalement pour des personnes qui nous ressemblent. Cependant, si elle est bien régulée et associée à une approche rationnelle, la prise en compte de la perspective d'autrui peut renforcer la qualité des liens sociaux, pédagogiques, voir même machiniques.

Ce vingt-neuvième dossier d'*Hémisphères* propose de mieux comprendre l'empathie et ses impacts dans différents contextes, qu'elle soit subie et épuisante, absente, orientée par les algorithmes, ou qu'elle participe à l'innovation.

CHF 9.- €9.-

N°ISSN 2235-0330



9 772235 033009 29